# Colloque du Cercle Freudien

**les 15 et 16 avril 1989**

**à Dijon**

# Savoir-Faire de l'Inconscient : de la psychanalyse comme acte

# SOMMAIRE


Page

SAMEDI 15 AVRIL

- Exposé : "La mémoire et l'oubli" . . . . . 3
  François BAVEREY

  Débat . . . . . 18

- Exposé : "Pratiques/portique" . . . . . 25
  Guy DANA

  Débat . . . . . 44

- Exposé : "De l'acte comme incalculable". . . . . 52
  Hector YANKELEVITCH

  Débat . . . . . 61

- Exposé : "Aux limites de la métaphore" . . . . . 67
  Dany CRETIN-WARNEZ

  Débat . . . . . 77

DIMANCHE 16 AVRIL

- Exposé : "L'acte - *le présent, la constance*" . . . . . 97
  Hervé PETIT

  Débat . . . . . 113

- Débat : Adresse "Repons" aux questions de :

  Mireille FAIVRE . . . . . 118
  Philippe MERGY . . . . . 138
  Marie Louise CARCANO . . . . . 142
  Odile BOREL . . . . . 149
  Joseph HUMEAU . . . . . 155
  Paule MONIER . . . . . 158

- Exposé : "L'espace du jeu... ou lorsque l'enfant paraît" 159
  Jacques HASSOUN

  Débat . . . . . 174

*Ce colloque a été préparé, réalisé et transcrit grâce au travail d'un groupe d'analystes dijonais et du Cercle Freudien.*

*Les débats succédant aux exposés ont été retravaillés pour passer à la lisibilité. Nous devons leur transcription aux enregistrements et au travail de J. FREJER; certaines cassettes étant de mauvaise qualité, il y a eu de la perte de l'oral à l'écrit.*

*Nous remercions Brigitte JACQUIER, secrétaire à Dijon, qui a décrypté ces débats; sans elle ils n'auraient pu être retranscrits.*

# LA MÉMOIRE DE L'OUBLI

F. Baverey

*"Sous le monde, au fond de l'abîme vide qui est plus prison que la cellule étroite, il entreprend d'explorer. Jamais il ne heurte rien, de tout son être tendu, extralucide et hors du temps, il cherche la sortie.*
*Seule et projetée au sein du minérai, l'âme explore et palpe, l'oeil se colle, tout est examiné et senti, rien, hélas, ne rappelle rien. Il avance doucement : pas un souffle, pas une lueur, pas un souvenir. Chercher plus loin ou bien revenir ? Il est écartelé et l'impuissance lui monte dans les jambes, comme une lourdeur; il voudrait ressaisir cette référence que donne le lieu d'où l'on vient : la première dont il ait souvenir et qui par là émerge au réel. L'angoisse s'en trouve accrue, mais il vient de faire un pas hors de l'éternité."*

E. Besson, *L'enfant qui avait perdu sa mort*

*"Sans limite, temps ni souffrance, il n'est non plus ni qualité, ni énergie, ni esprit, ni flamme, ni amour. Seul l'être nécessiteux est l'être nécessaire. Une existence sans besoin est une existence superflue (...). Un être sans souffrance est un être sans fondement. Seul mérite d'exister celui qui peut souffrir. Un être sans affection est un être sans être."*

K. Marx citant Feuerbach, in *Manuscrit* de 1884.

La mémoire de l'oubli... ne serait-ce pas celle que l'analyse permet à la longue de s'approprier ? Lorsque toutes les lettres perdues ont été enfin déchiffrées avec patience, pendant le temps nécessaire, le temps pour comprendre mais aussi le temps de voir, le temps de dire.

La mémoire de l'oubli, celle qui se constitue à travers la lecture de l'histoire d'une séparation qui est tout autant un déchirement qui s'effectue dans l'exode où l'oubli de la mère nourricière est abandon des ruines où l'on se terre, permet à la parole de surgir sur fond de la présence dès lors enlevée. Séparation qui seule permet de changer la jouissance de la nostalgie contre une autre jouissance, de changer la soumission aux mots leurrants contre une fidélité à la parole donnée.

C'est en ce point que se fait la rencontre, là où le Symbole permet que le désir se noue à la Loi, laissant le sujet à jamais dans l'exil, hors de la terre mère, qu'il échange contre une terre promise dont la quête est la condition même de sa survie. En exil, nous le sommes tous par le fait que nous sommes des êtres de parole, au coeur même de notre devenir. Parler c'est être séparé.

Cette expérience de la séparation, de la perte, l'analyse la dramatise singulièrement puisque chaque sujet qui s'y confronte va tenter d'en retraduire les signifiants qui la fondent, allant à chaque fois, dans le transfert, retraverser "lalangue", sans jamais devoir y parvenir, afin que puisse se redéployer l'énigme de l'origine.

Et ceci est avant tout question d'espace et de lieu, entendus comme M. de Certeau en parle dans *L'invention du quotidien* : "Est un lieu l'ordre (quel qu'il soit) selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence. S'y trouve donc exclue la possibilité pour deux choses d'être à la même place - comme il est impossible que deux mots puissent être proférés en même temps. La loi du "propre" y règne : les éléments considérés sont les uns à côté des autres, chacun situé en un endroit "propre" et distinct qu'il définit. Un lieu est donc une configuration instantanée de position. Il implique une indication de stabilité.

Il y a espace dès qu'on prend en considération des vecteurs de direction, des quantités de vitesse et la variable du temps. L'espace est un croisement de mobiles. Il est en quelque sorte animé par l'ensemble des mouvements qui s'y déploient. Est espace l'effet produit par les opérations qui l'orientent, le circonstancient, le temporalisent et l'amènent à fonctionner en unités polyvalentes de programmes conflictuels ou de proximité contractuelle. L'espace serait au lieu ce que devient le mot quand il est parlé... En somme, l'espace est un lieu pratiqué".

"Etre, c'est habiter" dit Heidegger. "La façon dont je suis, dont nous autres hommes sommes sur terre est l'habiter. Etre homme veut dire être sur terre comme mortel. C'est le sens d'habiter... et c'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir, que nous sommes des habitants". Mais l'espace habitable "est toujours fragile car il est

soumis à la distance subjective et la distance de l'homme n'est pas la distance mesurable" (1).

Mais alors quelle est cette distance ; où doit-on se tenir ? Quelle est la bonne place, puisque lorsque la proximité est trop proche c'est l'éclatement de la confusion, lorsque l'éloignement est trop lointain, la déréliction ?

C'est dans l'atopie de la confusion ou de la déréliction, là où les lieux du sujet ne sont plus symbolisables dans l'espace,que bien des symptômes séjournent, muets et insistants, au seuil du hors-là. Une maison est habitée - tout comme le corps - que dans la mesure où elle n'est pas un simple décor vide.

Cette métaphore de la maison, de la ville et de l'appareil psychique parcourt l'oeuvre de Freud. Il n'est pas dupe cependant de l'incidence du regard et de ses avatars imaginaires lorsque dans *Malaise dans la civilisation* il compare Rome aux couches successives de la mémoire : cette tentative, qui lui semble malgré tout un peu futile, trouve sa justification dans le seul fait de nous faire saisir combien nous sommes loin de pouvoir appréhender au moyen d'images visuelles les caractéristiques de la vie de l'esprit. Freud parle d'une ville que l'on visite, d'emblée prise dans le champ des représentations, mais une ville que l'on habite est le lieu d'une mémoire, on ne se trouve pas en position passive de la regarder : on la voit.

---

(1) Essais et conférences.

On habite sa maison à condition d'en franchir le seuil, son passage est l'affranchissement de la liberté de l'être. Pour devenir autre, pour affirmer son altérité. L'affranchissement du seuil de la maison est la conquête d'une liberté à la seule condition de pouvoir y faire retour... Ulysse ne devient homme qu'à partir du moment où il revient. Durant son errance il a tout perdu, sauf le sens du retour. Il ne perd pas le sens du retour pour affirmer sa place de mortel. C'est parce qu'il revient, qu'il accepte les significants qui l'ont fait naître. Il revient grâce à Pénélope, grâce à son attente active. C'est elle qui se tient au seuil de l'accueil, ne cessant de maintenir dans son geste le tissage de la trame de la temporalité et de la mémoire.

...Oedipe s'éloigne. Pour lui la parole de l'oracle est une parole qu'il faut fuir et il erre depuis sa naissance. Ça commence par l'exil, ça finit dans l'abîme. C'est Antigone qui, envers et contre tout, rassemble le dispersé en refusant que son frère erre dans le "nulle part". Gardienne du seuil après avoir accompagné son père à Colonne, elle revient à Thèbes, et c'est dans ce moment, dans ce temps où elle met un peu de terre pour que son frère ait une demeure, qu'elle sauve la mémoire, le Nom d'Oedipe.

oOo

La nostalgie est l'éprouvé de la douleur que cause le lointain. Mais quand la nostalgie est la mélancolie du retour, quand elle ne fonctionne plus

comme signifiant de cet éprouvé, elle reste un objet imperdable. Là où le corps du sujet vient à la place de la terre perdue surgit l'ombre d'un silence innomable.

oOo

"Sans le langage, rien ne se montre. Et se taire c'est encore parler. Le silence est impossible, c'est pourquoi nous le désirons." Cette phrase de M. Blanchot je l'ai transcrite en marge des notes prises au décours de mes rencontres avec Olivier, à un moment où j'étais interrogé de façon radicale sur la possibilité que j'avais de me tenir sur cette limite où j'étais convoqué, là où la parole même se défait.

Olivier a un peu plus de 7 ans; depuis 3 ans et demi il est dans une famille d'accueil et ce sont les parents nourriciers qui viennent me rencontrer sur les conseils du psychologue scolaire et de l'assistante sociale qui suit Olivier. Un placement en institution est envisagé, mais les parents nourriciers, tout en reconnaissant les difficultés d'Olivier, vivent mal cette éventualité et voudraient avoir un avis. Sans répondre à cette demande, je les invite à me parler d'Olivier et de son histoire.

D'emblée celle-ci s'inscrit dans la fascination d'un drame, à l'horizon duquel la violence et la mort tiennent lieu de figures du destin.

A l'âge de dix mois, Olivier est trouvé en état d'hypothermie sévère auprès de sa mère. Celle-ci est

plongée dans un coma profond par suite d'une ingestion massive de médicaments ; elle décédera quelques semaines après son admission à l'hôpital ; Olivier sera sauvé de justesse, les examens pratiqués par les médecins révèleront qu'il avait été, lui aussi, objet de l'empoisonnement.

Suit, pour Olivier, un parcours plein de séparations et de trous, de pouponnières en placements nourriciers, s'effectuant sur fond de silence opaque. J'apprends aussi qu'Olivier porte le nom de sa mère, que son père n'est pas connu et que, pour appuyer un peu plus les traits de la fatalité, celle-ci était elle-même une enfant abandonnée recueillie à l'âge d'un an par la DASS.

La mère nourricière est une femme chaleureuse, simple et directe : "Quand nous l'avons accueilli, me dit-elle, Olivier était comme un petit animal. Il avait trois ans et demi, il ne savait pas parler et faisait ses besoins partout, il restait des heures à se balancer sur son lit et à se taper la tête contre les barreaux... Au début ça était difficile, surtout que le grand qui était aussi avec nous (il avait sept ans) le rejetait et le maltraitait. Olivier piquait des colères terribles, en hurlant et en se raidissant, encore maintenant ça arrive mais sans qu'on sache vraiment pourquoi. Il a commencé à parler il y a deux ans, mais c'est pas encore ça, il dit des mots, c'est tout... des fois y marmonne tout bas... Quand il est dans son monde-là rien ne peut l'atteindre... C'est surtout ça qui m'inquiète, les médecins disent que c'est peut-être à cause de ce qui s'est passé... Je sais pas !"

Un essai de scolarisation a été tenté, mais Olivier a été maintenu en classe enfantine. Il ne participe pas, ne s'intéresse à aucune activité. Faisant très vite passer ceux qui s'en occupent de la sollicitation dévouée au rejet de l'impuissance.

Olivier est un enfant frêle, aux membres graciles et a la peau diaphane. Son visage est vide de toute expression. Sa démarche est mal assurée, comme s'il lui fallait constamment se réajuster par rapport à un point d'équilibre toujours fuyant.

Pendant qu'avec ses parents nourriciers nous évoquons son histoire, Olivier déambule sans but à travers la pièce, sans que son regard s'accroche à quoi ou à qui que ce soit. A un moment cependant, il s'approchera de moi pour venir tapoter du bout de ses doigts ma poitrine à hauteur du coeur... "Ah ça, me dit la nourrice, toucher les gens, c'est un vrai tic, il le fait avec n'importe qui !"

Sur ce geste j'accepte de recevoir Olivier en lui disant, sans vraiment savoir s'il m'entend, qu'il cherche peut-être à sentir où est-ce que la vie bat en lui.

Pendant de nombreux mois mes rencontres avec Olivier ne seront marquées que du sceau implaccable d'une répétition indéfinie où rien ni personne n'arrive. Il me faudra accepter de rester là, présent et radicalement exclu, tandis qu'Olivier, hors du temps, effectue

de séance en séance le même parcours, sans que cette répétition ne fasse surgir une quelconque mémoire. Tout au long de cette séance éternisée, Olivier est livré à une activité constamment débordante qui ne fait que traduire l'impossibilité où il se trouve de cerner une limite. Le graphisme ou le modelage qu'il utilise, à défaut de pouvoir se circonscrire dans une forme précise, ne sont qu'une seule et même matière confondue avec le corps propre, qui le déborde et le désorganise dans le mouvement même qui tendrait à le constituer.

Pour ce faire, Olivier procède toujours de la même façon. Parfois c'est avec la pâte à modeler : après en avoir écrasé et aplati un morceau avec sa paume, il la plaque dessus, doigts écartés et avec un crayon fait la découpe de sa main. Le plus souvent c'est sur une feuille blanche, sur laquelle il fait le même geste de plaquer sa main doigts écartés et très rapidement en trace le contour.

Puis il s'immobilise et dans une crispation de tout le corps il arrache littéralement cette main de la surface obnubilante en criant : "main ôtée, main cassée !" Ensuite seulement il pourra continuer, comme si, à chaque fois, Olivier, par cette blessure hallucinée, devait payer l'inscription d'une trace signifiante.

Dans l'un et l'autre cas, Olivier trace une ligne relevée du corps propre ouvrant l'espace nécessaire au déploiement d'une figure où va pouvoir venir se poser la question du corps du sujet. Mais il serait

faux de dire qu'Olivier est à même de poser cette question et d'en attendre une réponse. La réponse est déjà là, totalisante et incoercible. Il se débat dedans comme aimanté par son champ d'attraction, tandis que la question, expulsée, demeure pour lui insituable.

Et c'est avec une sorte de frénésie qu'il dessine ou manipule, s'efforçant, poussé par une nécessité intérieure, de penser l'origine, de saisir ce qui fonde la conjonction du corps et de la parole.

De la main en pâte à modeler, Olivier étire précautioneusement chaque doigt pour en faire autant de filaments arborescents. Qu'un filament vienne à se rompre, il prend un nouveau morceau de pâte à modeler qu'il écrase sur l'endroit rompu en criant : "Attention, ça saigne, ça cassé !" et recommence. Sur la feuille, de chaque extrémité des doigts de la main dessinée, il fait partir une multitude de lignes qui, en s'entrecroisant, crée un inextricable réseau à l'intérieur duquel il fait surgir des formes qu'il désigne au passage : une tête, une bouche, coeur, ventre. Il les recouvre aussitôt en rouge en criant là aussi : "Ça saigne !" ou "Attention, ça cassé !" Lorsque toute la feuille est remplie, endroit comme envers, ou que chaque doigt est étiré à son maximum sans s'être rompu, Olivier fixe le résultat en exécutant un mouvement mécanique de balancement pendulaire de la tête et du tronc, tout en murmurant des propos qui me sont inaudibles.

Animation du Réel qui va de pair avec la mortification des formes. Ce corps atomisé, étiré à l'infi-

ni ou diffracté dans l'espace, semble jouir d'une mort interminable. Etre dans la mort, poursuivre la vie jusque dans la mort, sans que rien ne fasse rupture. Rien, ni personne.

Au fil des semaines, cette séance se répète, avec le même trajet qui se boucle sur lui-même, sans jamais m'inclure d'une quelconque façon. Durant ce temps éternisé, Olivier maintient vis-à-vis de moi une attitude où se mêle une surveillance discrète mais sans faille à une exclusion radicale.

Lui parler revient à tenter de briser ce rapport circulaire au langage qui est le sien, constitué d'un monologue à deux voix, l'une étouffée et inaudible servant de commentaire-réponse à l'autre impérative mais cassée par l'effort que nécessite un tel dédoublement. Ce dialogue, qui n'en est pas un, l'empêche de parler et de m'entendre. Si j'insiste pour franchir cette barrière sonore, ma voix devient un objet sidérant et menaçant à laquelle il réagit violemment par un : "Faut te taire !"

La voix est un objet qu'Olivier regarde, projetée en dehors de lui, sans qu'il puisse renvoyer au silence résonnant de son corps de sujet.

Cette fin de non recevoir me plonge, au bout d'un certain temps, dans une sorte de désarroi lié à l'impossibilité dans laquelle je me trouve de saisir les traces d'une mémoire partagée dans l'espace habité et vibrant d'une rencontre.

Tous mes efforts pour instaurer un dialogue, un jeu, un rapport se trouvent mis en échec. Rien ne fait langage entre lui et moi, et je suis contraint de renoncer à ce que je sais, imagine ou éprouve puisque ça ne signifie rien. Rien d'autre que ma projection sur un corps exilé de la parole.

Peu à peu, à travers ce paysage morne et répétitif, je suis conduit au désert et je suis mené en exil. C'est de ce lieu que sera appelée ma parole pour creuser en elle ce qui la fonde; parlant, je parlerai avant tout de ce que je lui prête qui est ce qu'il aura appelé en moi. Je parlerai, dès lors, plus que "moi" ne peut tolérer, car c'est à mon origine de sujet qu'Olivier me convoque.

L'acceptation de cette mise en exil, n'est somme toute que le travail de la régression due à la réceptivité obligée à laquelle j'ai choisi de me soumettre, et c'est la seule voie qui permette de ne pas répondre à la manipulation à laquelle Olivier ne cesse de s'offrir dans la réduction de son existence à rien ou à l'insistance des symptômes où il est enfoui et qui le rendent invivable.

C'est uniquement par cet exil consenti que l'invivabilité va pouvoir se dire, lorsque je serais amené jusqu'au bord de ce gouffre où la parole est perdue, là où rien ne peut être dit du sujet, là où tout se perd dans le desêtre parce qu'aucun manque n'est là qui pourrait venir signifier l'altérité. Ce consentement à être entraîné hors temps et hors lieu

opère la perte de ce qui fait sens et limite pour rejoindre la perte déniée et refusée d'Olivier.

En perdant l'entendement de ce qui n'est plus accroché à une chaîne de signifiants codifiés, je suis amené à écouter avec mon corps, mais sans plus savoir que j'écoute : tout comme Olivier ne sait plus que ça parle de lui dans la répétition qui l'agit. Au bout du compte c'est dans mon symptôme que je vais être impliqué sans le savoir. Et c'est de lui prêter la voix dans son déchiffrement que quelque chose du corps pourra se remettre en jeu.

Au fil des séances qui se répètent, je suis de plus en plus contracté, une barre douloureuse s'installe au niveau du diaphragme, tandis qu'une torpeur incoercible me saisit. Cela me met dans un état de tension sourde doublée d'une sorte de paralysie qui, tout en désamorçant cette tension, me livre à un vide inemployé et sans représentation. C'est sur un tel vide que les séances viennent s'inscrire; que les gestes et les mots d'Olivier prennent forme.

Ce n'est qu'en parlant ailleurs de ces états que j'ai pu saisir secondairement ces symptômes comme l'enkystement d'une parole dont la subordination aux signifiants avait été rejetée. Ce qui se met à parler dès lors, à travers mon symptôme, fonctionne comme tiers dans les séances, comme la parole lorsque le langage fonctionne. Là où pour Olivier le corps est symptôme laissé pour compte ; de mon côté le symptôme est à lire comme signifiant de son corps en souffrance de ne pas avoir été mis en voix.

Ainsi je parlerai - sans très bien savoir pour qui - de ces mains qui veulent l'ôter à la vie, casser, briser ; entraîné dans le flux signifiant d'une histoire à laquelle il est étranger, la sienne, je parlerai aussi de vie empoisonnée, de naissance et de mort, de surdité et d'enfouissement. Je lui dis que personne n'était là pour lui donner les mots qui auraient permis de différencier la mort de la vie qui lui était donnée. Olivier, à cela, est resté muet, emmuré dans le mutisme d'un corps insistant, sans un mouvement.

J'apprendrai que quelques jours plus tard, Olivier aura fait un accès de fièvre au décours duquel seront survenues plusieurs crises de convulsions hyperthermiques. Accès qui sont à entendre comme une véritable colère blanche et muette rendant au sens la confusion où un trop insupportable de la vie est pris pour son impossible excès, dévoilant, dans le même temps que c'est bien cette "complicité duelle" que dénonce Lacan, paraphrasant le prophète Jérémie : "des forfaitures et des vains serments, des manques de parole et des mots en l'air dont la constellation a présidé à la mise au monde d'un homme, qu'est pétri l'invité de pierre qui vient troubler, dans les symptômes, le banquet de ses désirs", et Lacan de poursuivre : "Car le raisin vert de la parole par quoi l'enfant reçoit l'authentification du néant de l'existence et la grappe de colère qui répond aux mots de fausse espérance dont la mère l'a leurré en le nourrissant au lait de son vrai désespoir, agacent plus ses dents que d'avoir été sevré d'une jouissance imaginaire

ou même d'avoir été privé de tel ou tel soins réels" (1).

Quand je le reverrai et après lui avoir parlé de cet épisode, Olivier commencera à nouveau par relever le contour de sa main, mais cette fois-ci il s'en détachera sans crispation, ni cri ; il la coloriera avec application, puis avec un autre crayon il remplira toute la feuille recouvrant au passage cette main pour l'effacer et en signifier la trace perdue : "Voilà, c'est dans la terre !" dit-il d'une voix posée.

Véritable trouvaille médiatrice par laquelle, à travers le transfert, la langue vient faire langage pour le corps du sujet retrouvé.

Reconnaissance et retrouvaille de l'Autre qui permet à l'oubli de trouver son lieu afin qu'il demeure vivant dans la mémoire. Dans cette référence à l'Autre, à partir duquel se pose pour Olivier la question de son ex-sistence en tant que corps, s'oublie le corps in-sistant de sa jouissance imaginaire : corps de désir perdu dès l'origine.

Oubli et perte originaire qui seuls permettent l'ouverture du champ métaphorique comme lieu et agent d'un refoulement structurant qui inscrit le sujet au lieu de son exil.

---

(1) J. Lacan, La Chose freudienne, Ecrits, p. 433.

## DISCUSSION

(EXPOSÉ F. BAVEREY SAMEDI MATIN)

aude RABANT J'ai trouvé tout à fait admirable ce que vous avez apporté. J'aurais voulu peut-être simplement vous demander si vous pouviez parler de façon un peu plus précise de ce que vous avez nommé point tournant de votre écoute: "c'est à mon origine qu'Olivier m'a convoqué". Je ne l'entends pas comme une origine historique ou anecdotique... Dans cette perspective que vous avez ouverte, en citant Michel de Certeau, sur les rapports entre le lieu et l'espace, tel que, on a l'impression, pendant tout ce temps de travail, où vous avez été simplement terre d'accueil...

ançois BAVEREY Ce point-là, c'est ce vers quoi j'ai pu tendre, à partir du moment où l'insistance de la répétition chez Olivier, a commencé pour moi à créer ce que j'ai appelé cet état littéralement de vide. Et c'est dans l'après-coup, entre autres dans l'écri-

ture de ce texte, que m'est réapparu ce qui avait aussi fonctionné entre faut-te-taire, dans la terre ...peut-être que ce lieu "origine" est un lieu dont on ne peut parler, à la fois qu'en terme d'oubli, et qu'en l'oubliant perpétuellement.

aude RABANT — Il y a quelque chose qui me gêne un peu dans ce terme d'oubli-là, parce que, au fond - enfin, si l'on schématise un tout petit peu - il y a d'un côté tout le travail sur les traces, sur la gravure, l'arrachement, de l'autre côté, il y a votre mémoire à vous qui était en travail.

rançois BAVEREY — Je vais tenter de préciser ce que j'entends par oubli : il me semble que pour passer du lieu, ou de faire que ce lieu s'articule et devienne articulé à un espace, il fallait la possibilité que l'oubli littéralement se crée dans cet espace-là, qui était l'espace de la rencontre avec Olivier, pour moi avec Olivier.

livier GRIGNON — Est-ce que, au fond, vous seriez d'accord pour dire qu'il fallait que l'un soit convoqué à cette limite où la parole se défait, pour que l'autre soit convoqué à cette limite où la parole se fait, ce qui serait le transfert dans le sens strict, ... trans-faire.

François BAVEREY — Oui.

Olivier GRIGNON — Ce serait ma première question. La seconde question que je voudrais vous poser, concerne ce que

vous avez qualifié de changement de jouissance, changement de jouissance qui serait constitutif du sujet. Ne serait-ce pas en quelque sorte la constitution du trait unaire dans la cure, par la cure.Et j'aimerais bien, si vous le pouvez, que vous puissiez nous en dire plus sur ce que vous appelez, vous, le changement de jouissance.

nçois BAVEREY Il me paraissait que la meilleure façon de rendre compte de la radicalité de cette répétition, et de passer à une autre jouissance, s'effectuerait non pas au lieu de la nostalgie, ce qui laisserait un objet imperdable, mais au lieu de la langue, espace dans lequel cette nouvelle jouissance se déploie.

.vier GRIGNON C'est-à-dire que, du fait du transfert, à un moment, cette jouissance va se mettre à inscrire alors que, jusque-là, elle n'inscrivait pas...

ançois BAVEREY Elle n'inscrivait pas, si ce n'est dans l'hallucination. Mais ce passage, pour moi, me paraît encore un peu énigmatique.

aude RABANT Pour reprendre votre question : "Comment appeler ce qui n'est pas encore de la répétition ?", mais pour la désigner, en tout cas, peut-être, je vous proposerais une allusion à un petit passage de Tausk, à propos de ce qu'il appelle "le moment anobjectal", où il dit à peu près exactement que c'est un moment où il n'y a encore ni monde extérieur, ni objet, ni donc sujet, ni conscience du sujet, mais où il y a néanmoins des désirs et des

pulsions qui cherchent à créer de l'emprise ou de la maîtrise sur les excitations qui viennent des organes des sens. Donc, il y a quelque chose qui est là - ce mouvement, pour créer de l'espace, pour reprendre un peu vos termes du début - et où néanmoins, il n'y a encore ni monde extérieur, ni objet, ni sujet, ni conscience.

n-Mathias
-LAVERRIERE

Je voudrais vous remercier pour ce que vous nous donnez, ce que vous nous avez donné, et ce remerciement est lié à la question que je voudrais poser, que je voudrais nous poser. A quelles conditions est-ce qu'on peut faire un travail comme ça ?

tor
KELEVICH

En t'écoutant, la question qui m'est venue, qui est un mystère pour moi, c'est : "Qu'est-ce qui a tenu cet enfant en vie, pendant un certain temps, bon, enfin, je veux dire avant, en fait, que tu ne l'aies rencontré ?"

(F)

Oui, justement, on peut se demander comment il était avant dix mois, parce qu'il m'a semblé que cette recherche de l'espace, c'était pour lui construire un corps maternel, et que peut-être la crise convulsive, c'est un équivalent de naissance, construire un corps maternel, comme si de ce corps maternel, il n'y avait pas eu de traces en lui; alors, est-ce que cet accident a détruit le peu de mémoire qu'il en avait à dix mois ?

ean-Pierre
EHMANN

Je voudrais savoir si, pour vous, si on peut poser comme ça la question, ce qui a été le plus important, c'est le long temps de silence, votre silence

dans ces séances, ou ce que vous avez pu dire au moment où vous avez dit quelque chose? Ou est-ce que c'est simplement que vous avez dit quelque chose après ce long temps de silence ? Je veux dire, est-ce qu'on peut imaginer qu'Olivier a pu percevoir que vous aviez reçu, je dirais, quelque chose du silence dans lequel il a pu être... pendant, je ne sais pas, l'heure, les heures, où il a été dans cette hypothermie ?

çois BAVEREY Est-ce que c'est un silence, ça je ne sais pas. Pour moi, ce qui s'est avéré important, c'est le fait d'avoir pu écrire et essayer de le transmettre à d'autres personnes qui, à un moment, vous engagent à vous dessaisir aussi de ce qui risque de devenir, à un certain moment, justement, un objet inséparable. Il y a toujours plusieurs façons de s'en séparer, il y a celui-là, que j'ai essayé de faire, on peut aussi passer sa vie à revenir dessus.

ques HASSOUN Je voudrais simplement rappeler quelque chose à propos de la nostalgie, et de la langue. Vous avez commencé en faisant référence à l'exode qui n'est pas un exil, mais il y a eu un moment où l'exode a failli devenir un exil, si on se réfère au texte biblique. Et il me semble que lorsque vous parlez de cette question de l'oubli - je ne sais pas si dans d'autres langues il y aurait cette possibilité - qu'il y ait deux formes d'oubli aussi différentes que exode et exil. Peut-être serait-ce un mot qu'il faudrait trouver, ou qu'il faudrait emprunter à une autre langue. Maintenant, pour revenir

à la question : est-ce qu'on ne pourrait pas dire que dans ce suicide à deux, de la mère et de l'enfant, est-ce qu'on peut dire suicide à deux, ou est-ce qu'on peut dire suicide et assassinat ? Je ne sais pas. Est-ce que vous ne pensez pas qu'à ce moment-là où quelque chose de la répétition aurait pu commencer à s'instituer, se serait effacée dans ce suicide à deux très particulier qui lie la mère à l'enfant ? Et que votre travail, ça a été aussi d'introduire l'enfant à la répétition. Et enfin, une toute dernière remarque : ça m'a fait vraiment penser, en référence cinématographique, à "la dernière phrase d'un metteur en scène, c'est dans la boîte", ça y est, et maintenant on peut faire le montage, maintenant on peut faire l'écriture du film, et maintenant on peut projeter.

nique TRICOT Je voudrais peut-être te dire, Jacques, suicide à deux ou suicide à un, et ce n'est pas le travail de François qui aurait permis de compter deux.

niel DESTOMBES Je me demandais si cet enfant n'avait pas agi dans la cure ce qu'il avait lui-même subi, et si, dans ce moment très critique, vous n'aviez pas vous-même vécu quelque chose de l'expérience de l'hypothermie, c'est-à-dire du moment où il y a évidemment de la parole ?

ançois BAVEREY Ce qui était très bizarre, comme état, c'était un état où deux choses se mêlaient complètement, c'est-à-dire une paralysie totale, une espèce de tétanisation, pas une paralysie molle, mais

une paralysie de tension, quelque chose d'extrêmement dur qui était pris en bloc, en masse, dans le registre moteur, et pas dans le registre de l'impression de chaleur ou de froid.

niel DESTOMBES Je vais aussi poser la question de l'importance de cette phrase que vous avez dite pour inaugurer le travail : "tu cherches peut-être à sentir où la vie bat en toi".

ançois BAVEREY Oui, c'est vrai, ce geste d'Olivier . Pourquoi, à ce moment-là, ce geste m'a touché à ce point au·coeur. C'est la partie totalement énigmatique de ce qui se joue dans une rencontre qui n'est pas encore là.

# L'AUTRE EN ARRÊT

## Ou comment la psychanalyse vient à l'idée (*)

Guy Dana

L'inconscient est une hypothèse. Or, si le terme de conviction est un de ceux que Freud recherche inlassablement dans la perlaboration de ses patients, une première question serait de se demander en quoi la méthode psychanalytique pour s'apparenter ainsi à la science (de l'hypothèse à la conviction) s'en distingue pourtant radicalement ? Ou encore, peut-on ou non quantifier le savoir inconscient ?

A ces questions, aucune réponse frontale ou excessivement commentée n'est nécessaire. Que l'on songe simplement à ce que peut être en analyse un deuxième tour, en quoi celui-ci prélève sur le premier quelque chose, qui donne précisément de l'idée à ce qu'a été le premier tour : Cette idée qui, dans le cadre de l'analyse (transfert) vient à l'esprit, nous l'appellerons

---

(*) Ce texte est une reprise, nécessairement remaniée, de l'exposé fait à Dijon, en particulier la partie clinique dont on lira ici un fragment.

savoir inconscient. Nous développerons maintenant notre argument à partir du grand Autre.

De l'Autre, nous savons par expérience qu'il est infatigable, mais jusqu'à un certain point; or, c'est ce point de suspend des associations, là où le savoir inconscient reste comme en arrêt, qui met en éveil l'écoute de l'analyste.

- Soit qu'un savoir en arrête un autre, ce qui au moins, démontre le caractère pulsatile de l'inconscient.
- Soit qu'il s'agisse d'un arrêt beaucoup plus radical où se signale plutôt la présence quand ce n'est pas l'irruption de la sexualité dans le dire, un arrêt dirons-nous, sur fond de vérité.

Je commenterai deux phrases extraites toutes deux du commentaire de Freud sur *La Gradiva* de Jensen. La première de ces deux phrases nous renvoie à la première tomme freudienne, c'est-à-dire à l'essentiel de la découverte du savoir inconscient. La deuxième nous permettra d'argumenter en quoi la vérité arrête le savoir.

1) "...Mais d'où provient cette prédilection frappante pour les propos ambigus dans Gradiva...", se demande Freud, "...au cours du traitement psychothérapeutique d'un délire ou d'un trouble analogue, on développe fréquemment chez le malade ce genre de discours 'ambigu' qui sont des symptômes nouveaux d'une durée très fugitive et l'on peut soi-même se trouver dans la position de se servir d'eux; et ce faisant, il n'est pas rare qu'au moyen du sens déterminé qu'ils ont pour la cons-

cience du malade, on suscite la compréhension du sens valable dans l'inconscient..." (1).

Avec ce commentaire, Freud ouvre le terrain de prédilection du savoir inconscient. Il fait appel au double sens des mots : *Zweideutige Reden* ou *Doppelsinn*. C'est ce travail que les patients effectuent eux-mêmes pour peu que l'analyste n'y mette pas trop du sien, pour faire surgir du savoir inconscient et Freud ajoutait dans le même texte que "...cette 'ambiguïté' n'est rien d'autre que le pendant, que la double détermination des symptômes dans la mesure où les propos eux-mêmes sont des symptômes et comme ceux-ci procèdent de compromis entre le conscient et l'inconscient...".

Si ce texte date de 1906, l'intérêt de Freud pour le langage n'est pas nouveau et s'avère être un souci constant depuis les travaux sur l'aphasie jusqu'au Moïse. Freud cherchera en effet très tôt à recentrer le travail analytique autour des mots eux-mêmes qu'il considérait comme le seul ferment de la cure. Voici un texte inédit en français que l'on trouve dans le standard d'Edition :

"...Les mots constituent l'instrument essentiel du traitement psychique. Le profane aura sans doute quelque peine à comprendre comment des troubles pathologiques de l'esprit et du corps peuvent être supprimés par de simples mots. Il aura le sentiment qu'on lui demande de croire à la magie. Et il ne sera pas tellement éloigné de la vérité car les mots dont nous nous servons quotidiennement ne sont pas autre chose qu'une magie affaiblie".

---

(1) Ed. Gallimard, p. 235.

On a déjà dans ce texte, l'idée que les mots peuvent parvenir à la guérison mais à l'inverse, les mots sont aussi à l'origine de la névrose. Un exemple, au demeurant fort connu, et qui là encore fait référence au double sens des mots, montre comment la trace parlée a suivi la cinétique du refoulement. Il s'agit d'une lettre à Fliess écrite à Vienne le 22.12.1897 : "...dans le cas d'idées obsédantes, les choses les plus disparates tendent à se regrouper sous un vocable doté de plusieurs significations... Une jeune fille qui suivait un cours de couture qui allait se terminer, était poursuivie par cette idée obsédante : non il ne faut pas que tu t'en ailles, encore, tu n'as pas fini. Il faut que tu fasses (*machen*), il faut que tu fasses plus, il faut que tu apprennes tout ce qui est possible d'apprendre...". Ceci masquait, dit Freud, le souvenir de scènes remontant à l'enfance : quand on la mettait sur le pot elle ne voulait pas y rester et était soumise à la même compulsion : il ne faut pas que tu t'en ailles, tu n'as pas fini, il faut que tu fasses encore...". C'est donc le mot "faire" qui dans cette analyse permet de rapporter la situation ultérieure à la situation infantile.

Dans le *Mot d'esprit*, Freud s'interroge sur sa pratique et se demande si ce qu'il appelle "...ce jeu enfantin avec les mots... n'est pas trop fou, *ganz toll*...". C'est l'expression qu'il emploie aussi en écrivant à Fliess (1). "Trop fou" pour avoir une valeur quelconque auprès des scientifiques. Qui sait si on ne l'accuserait pas de mettre les mots dans la bouche d'autrui ou pire encore...

---

(1) Lettre du 12.12.1897

"Trop fou", nous sommes en 1897, bien avant que Freud n'écrive *L'Homme Moïse* où l'on trouve cette réflexion : "au fond, toute magie, cet avant-courrier de notre techique, repose sur une telle condition préalable, toute magie des mots appartient au même ordre d'idée et à la conviction qu'un pouvoir est lié à la connaissance d'un nom. Nous faisons l'hypothèse que la toute puissance des pensées fut l'expression de l'orgueil qu'inspira l'humanité et le développement de la langue qui eut pour conséquence une si extraordinaire stimulation des activités intellectuelles. Le royaume nouveau de l'intellectualité s'ouvrit où dominèrent les représentations, les remémorations et les raisonnements par opposition à l'activité psychique subalterne qui avait pour contenu les perceptions immédiates des organes sensoriels : ce fut certainement une des étapes les plus importantes sur le chemin de l'hominisation...".

En réalité, cette toute "puissance des pensées" est d'une certaine façon l'héritière du meurtre du père de la Horde qui voit le langage sceller le pacte des hommes pour refouler la jouissance omnipotente passée. Or, cette jouissance est une folie; c'est peut-être même la seule définition de la folie au sens psychanalytique; mais, que le refoulement parvienne à l'écarter ne peut se comprendre en analyse que dans un système entropique, ce qui veut dire qu'elle reviendra. C'est pourquoi Freud s'est toujours fait de la folie une alliée, en atteste aussi la conception qu'il se fait du délire qui est pour lui une tentative de guérison, ce qui va à l'encontre de toutes les idées psychiatriques de l'époque. Or, une telle audace ne peut se concevoir

qu'à partir de ce qu'est le savoir inconscient, de ce "trop fou" qui très tôt, jalonne les travaux de Freud dans la première topique. Il y a du délire dans le langage tel qu'il donne sa marque à l'inconscient et il y a du délire dans la façon dont Freud conçoit le savoir inconscient. Peut-on inférer ici qu'il y a comme de la folie dans le langage lui-même, idée que Lacan reprendra avec la notion d'objet *a*. Pourtant, Freud n'a pas mis, comme le fera Lacan, le langage en position de signifiant-maître, mais il y a dans ses travaux l'idée d'une folie traverse la chose parlée et que c'est à travers ou avec cette folie, qu'un psychanalyste peut travailler (retour du refoulé, du meurtre de la Horde ?).

Lacan, 11 janvier 1977 : "...il s'agit dans le savoir (Lacan parle du savoir inconscient) de ce que nous pouvons appeler effet de signifiant... Il me semble à lire Freud qu'on peut déduire qu'il pensait que c'était des effets de signifiant... Ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque.

Au fond, Lacan dit ici les mêmes choses que Freud : *zweideutige Reden / Doppelsinn* / effet de signifiant / ambiguïté / équivoque, appartiennent tous à la même famille et Lacan dit la même chose que Freud en particulier sur la conception qu'il se fait du savoir inconscient. Mais Freud est dans une position de découvreur souvent très effervescent, dans une excitation qui tient probablement que l'essentiel du langage, il l'a écrit à Fliess; alors que chez Lacan, il y a cette sorte de recherche du côté de la désespérance du langage de quelqu'un qui en a génialement conçu les limites : "...la psychanalyse n'est pas une science, elle ne peut que

l'attendre, l'espérer : mais c'est un délire dont on attend qu'il porte une science, qu'il devienne scientifique... On peut attendre longtemps...". Là encore, Lacan est au diapason de ce que pense Freud : *Ganz toll*, c'est un délire, sont des formules de la même inspiration où l'idée s'impose qu'il faut comme aller chercher le savoir inconscient et Lacan d'ajouter que cette recherche n'aboutit qu'à "un début de savoir". En sorte que Freud aura cherché la fantaisie créatrice dans le langage, alors que Lacan est plus particulièrement centré sur ses limites, les limites de ce qui peut se dire comme si son rêve aurait été de sortir du langage !

Que le langage soit ainsi le portique nécessaire pour qu'une psychanalyse puisse s'entreprendre me paraît indubitable. Le dire qui est en souffrance dans la parole trouve appui sur ce qu'est le langage pour se rétablir, pour opérer un rétablissement non pas au sens strict de la guérison, mais au sens physique et presque gymnique car c'est un mouvement, un déplacement qui fait monter en ligne le matériel refoulé. Bref, il serait faux de penser que le corps ne participe pas à cet élan ; le corps bouge parce que la langue bouge à l'intérieur même de l'espace analysable.

"...Tous les refoulements, écrit Freud au Pasteur Pfister en 1910, concernent des souvenirs et non des expériences ou tout au plus ces dernières sont-elles refoulées rétrospectivement et l'on doit ajouter que le souvenir peut se constituer là où aucune expérience n'a eu lieu : une pensée, un mot entendu, une rêverie diurne, peuvent subir le refoulement dont on suit la

trace par les restes verbaux" (1). Finalement, Freud aura cherché au cours de la première topique à recentrer le transfert (circularité) autour de ce qui se dit : de l'amour et des mots mais pas l'amour des mots; le dire comme portique d'un savoir insu, si, condition insistante, la réminiscence vient à bout de la répétition. Un savoir sans sujet qui se retrouve en trouvant quelqu'un à qui parler.

2) Seulement voilà, la levée du refoulement n'est-elle qu'un dire en souffrance qui aurait trouvé sa continuité ? Disons d'un mot que la deuxième topique trouve ici sa raison. Le "ça" insiste comme le ver qui est dans la place et la sexualité ne peut se comprendre chez les humains par la seule vertu d'une parole pleine. Il faut autre chose à chercher cette fois du côté de la discontinuité ; autre chose qui donne de la levée du refoulement une autre portée parce qu'elle comprend aussi la vacillation du fantasme.

Ce que l'analyse doit libérer c'est me semble-t-il, cet élément gravitationnel (objet $a$) que la névrose a tendance à fixer dans le fantasme. Mais qu'il soit cause ne peut se comprendre qu'à la faveur d'un travail nécessairement long où paradoxalement il se désexualise peu à peu.

Lacan, 1961 : "Du fait que le sujet subit la marque de la chaîne signifiante, quelque chose est foncièrement institué en lui que nous appelons métonymie et qui n'est

---

(1) Article de 1915 sur l'Inconscient.

autre que la possibilité du glissement indéfini des signifiants sous la continuité de la chaîne signifiante... C'est dans la mesure où quelque chose se présente comme revalorisant la sorte de glissement infini, l'élément dissolutif qu'apporte par elle-même la fragmentation signifiante dans le sujet, que quelque chose prend valeur d'objet privilégié et qui *arrête* ce glissement infini. C'est dans la mesure qu'un objet *a* prend par rapport au sujet cette valeur essentielle qui constitue le fantasme fondamental où le sujet se reconnaît comme *arrêté*, fixé par rapport à l'objet dans cette fonction privilégiée que nous appelons objet *a*." Voilà donc énoncée une autre forme d'arrêt porté à l'Autre. Il s'agit ici plus d'une vérité que d'un savoir. Il y aurait bien sûr beaucoup à dire sur cette véritable invention que constitue chez Lacan l'objet *a*, ne serait-ce que parce qu'il ouvre à une réflexion sur ce qu'est la jouissance. Rappelons ce qu'en disait Lacan le 12 mars 1974 : "Le propre de la jouissance c'est qu'on ne puisse jamais rien en savoir".

Or, si le terme de jouissance est quasiment absent de l'oeuvre de Freud, il est pourtant au coeur de sa réflexion sur le complexe d'Oedipe. Je commenterai maintenant cette seconde phrase extraite de *La Gradiva*.

"Car le hasard,dit Freud, reflète la fatalité que la fuite est précisément le moyen de se livrer à ce que l'on fuit".Je rappellerai ici le travail de Monique Tricot lors de sa première intervention de 1988 au Cercle Freudien ; Freud disait-elle, ne croyait pas au hasard intérieur mais croyait au hasard extérieur, ce qui soit dit en passant, donne une idée de ce à quoi une "analyse

réussie" laisse comme marge de rencontre là où précisément l'analyste aura su faire pour effondrer, destituer les croyances, la surdétermination, la superstition intérieure, cette plénitude fallacieuse de l'Autre. Là où aussi l'analyse démontre, pour parler en termes freudiens, qu'elle travaille à l'envers de la projection. Au fond, si nous pouvions bonifier l'effet de surprise que constitue le savoir insu en l'aptitude à rencontrer, à l'extérieur cette fois, cet effet de surprise, ce serait ça le bon côté du hasard et après tout, il est du domaine de la psychanalyse d'y réussir.

Mais l'intérêt de cette phrase au-delà de cette question pourtant captivante du hasard est sa propre structure grammaticale. Par le fait que Freud montre ici une impasse comme s'il y avait de l'acte en souffrance dans cette impasse même. Un pas de plus serait de remplacer hasard par destin : que le destin reflète la fatalité qui a décidé que la fuite est précisément le moyen de se livrer à ce que l'on fuit et l'on reconnaît explicitement le mythe d'Oedipe.

Or, l'Oedipe n'appartient pas à la catégorie du savoir ; posons qu'il s'agit d'une vérité sur la jouissance perdue et disons ceci : avec le père, soit aussi sa présence dans le discours de la mère, une fonction limitante s'introduit, quelque chose cesse de ne pas s'écrire; le trop tard, ou l'après-coup de son énonciation est ici un salut, au moins parce que se fonde une signification au phallus et que se constitue une aire, un espace articulable à l'autre, en sorte que le père donne de l'idée au désir par la régulation qu'il instaure, parce qu'il permet qu'un jeu soit possible ; jeu est ici à com-

prendre au sens de la menuiserie, là où ça s'emboîte plutôt mal, probablement à cause de l'interrogation qui pèse sur le père lui-même.

Or, c'est dans cette blessure irréparable du symbolique qu'une logique du fantasme trouve à s'exercer. Et l'hypothèse lacanienne de l'objet $a$ se justifie dans la mesure où quelque chose transcende les deux sexes par une cause qui n'est en réalité pas sexuelle mais qu'il est du domaine de la névrose de sexualiser; ce que Freud, à sa façon, n'a cessé de rappeler par la promotion du trait d'esprit.

Le trait d'esprit trouverait ainsi à s'exprimer, non pas du côté du fantasme mais du côté du phallicisme dont il faut d'une certaine façon épuiser les limites. Autrement dit, il doit permettre de lâcher un peu de tension de l'aire du phallicisme pour émanciper une autre tension, présence réelle cette fois, celle de l'objet $a$. Celui-ci finalement est le surcroît de vérité que le savoir inconscient s'épuise à ne pas livrer,à condition toutefois que l'analyste sache y faire pour ne pas le traquer.

3) Dans le framgent de l'analyse que je vais maintenant vous commenter, on trouvera des prolongements en quelque sorte appliqués à cette première partie théorique. L'essentiel de mon propos est ici de montrer le cheminement d'une demande de psychanalyse, demande qui met en éveil le savoir inconscient bien avant qu'un premier rendez-vous ne soit pris. Il s'agit aussi d'une illustration assez rare en tant que telle du double sens des mots.

Celle que j'appellerai Nina était venue me demander une analyse en juillet 1982. A l'époque, elle justifiait sa démarche par le fait qu'elle considérait que "sa maladie avait été créée de toute pièce", qu'elle s'était rendue malade et que maintenant elle voulait guérir. Elle pense que la psychanalyse peut la guérir. Cependant, elle ne donne aucune raison, ni implicite, ni explicite, de ce qui aurait provoqué sa maladie. Elle dit qu'elle sait qu'elle s'est rendue malade. Elle ajoute qu'elle ne veut plus vivre avec "la sclérose en plaque dans la tête". Elle veut savoir ce qu'il en est. Elle veut guérir.

La sclérose en plaque est une maladie dégénérative qui touche la substance blanche du système nerveux central : il s'agit d'un foyer de démyélinisation qui apparaît progressivement et se manifeste par poussées. Lors des poussées apparaissent des plaques grisâtres à la surface de la substance blanche. Cliniquement, les malades se plaignent de paralysies qui régressent en laissant à chaque poussée une séquelle même extrêmement minime. On ne connaît pas l'étiologie de cette maladie. Les poussées sont variables dans le temps, et parfois vingt ans séparent deux poussées.

Depuis 1967, Nina a eu trois poussées dont elle ne garde qu'une séquelle mineure, une rétraction de la paupière gauche, qui ajoute-elle, ne se voit pas. Elle a toujours été atteinte à la face : parfois les nerfs des oculomoteurs, parfois le trijumeau. Ces termes ont été prononcés dans le courant de la cure.

A l'issue de ce premier entretien, je fis comprendre à cette patiente que je ne souhaitais pas que l'analyse s'engage sur la foi d'une adéquation entre le somatique

et l'analyse mais que pour autant son désir de "savoir" les raisons de sa sclérose en plaques me paraissait extrêmement louable et certainement à la hauteur d'une écoute. En d'autres termes, ce qui me paraissait impossible à accepter c'est que l'analyse put s'engager sur un projet strict de guérison. Cette prudence était en vérité destinée à ouvrir le discours en aval et en amont.

- En amont, en laissant se constituer une parole qui put "saisir le somatique" et le résoudre aussi bien mais pas d'emblée.
- En aval, en ne réduisant pas la finalité de l'analyse à un pragmatisme.

Bref, je ne voulais pas être réaliste; ce faisant, en m'effaçant de la place attendue par Nina de "guérisseur", je désexualisais la relation en essayant de laisser se dérouler l'opération du transfert et ce afin que sa position à elle puisse gagner en parole. D'une certaine façon, je suscitais en elle une orientation du transfert sur la base d'un savoir qu'elle disait ignorer et que cependant elle pouvait déduire de mon relatif silence à répondre à l'endroit où elle le souhaitait.

Les effets de cette position eurent comme première conséquence que je ne revis pas Nina pendant un certain temps...

Environ un an plus tard, elle se manifesta à nouveau. C'était toujours la même femme décidée, hyperactive, mais cette fois, émue et bouleversée, plus fragile à l'évidence, sa mère venait de décéder.

J'attire votre attention sur le fait qu'elle me téléphona le lendemain du décès avant l'enterrement de sa mère comme si la mort avait fait signe d'une parole qu'il convenait d'exprimer avant qu'il ne fut trop tard, avant donc que l'enterrement lui-même n'emporte dans des effets nécessairement imaginaires des éléments cruciaux de son analyse.

Elle critiqua le premier entretien que nous avions eu un an plus tôt en disant qu'elle n'était pas prête et que cette fois, elle était décidée ; de plus, elle ajouta que sa mère qu'elle avait assistée ces derniers jours, s'était mise à parler, à parler d'elle, de souvenirs et de souvenirs où elle sentait, elle, Nina, qu'elle était intéressée.

Je décidai devant l'évidence du deuil en cours de m'occuper dans un premier temps de cette patiente par des séances en face-à-face, ce qui soit dit en passant, laisse un temps pour que la projection puisse encore fonctionner comme défense.

Quelques mois passèrent qui permirent à Nina de dire à quel point sa mère ne l'avait pas aimée, qu'elle avait eu depuis toujours le sentiment de ne pas être aimée et que sa mère assurément devait préférer sa soeur cadette. Mais surtout, elle livrait maintenant qu'elle avait de graves difficultés avec sa fille âgée de 18 ans, une incompréhension et quelque chose de plus qu'elle n'arrivait pas à exprimer : elle voulait voir les choses en face.

Je considérais ici qu'un symptôme était en suspend d'une parole à venir, d'autant que l'analyse avait déjà

produit quelques effets et que "sa maladie" ne constituait plus pour l'heure, la perlaboration en cours. Il s'agissait d'une étape importante dans la mesure où ce symptôme avait été "construit" dans le courant du travail analytique : l'inconscient se révélait donc à l'oeuvre du transfert et la psychanalyse livrait son acte.

Malgré son appréhension de divan, je lui fis comprendre que l'association libre s'y révélerait plus facilement ; j'usais aussi pour ce changement de méthode du fait que le mot "face" revenait souvent dans ces propos. Ainsi ce relais signifiant la maintenait dans la dépendance des signifiants de l'Autre, place à laquelle j'étais pour l'heure identifié, et le lien transférentiel pouvait-il surmonter son appréhension.

L'analyse tournait autour des mêmes personnages : sa mère, sa fille, elle-même et bientôt sa grand-mère maternelle qui l'avait eue en charge nourricière dès l'âge de cinq ans après la séparation de ses parents. Elle confia alors que sa mère, au cours du délirium qui avait précédé sa mort, lui avait dit que sa propre mère avait voulu avorter d'elle. Nina pense que si sa mère ne l'aimait pas, c'était parce que cette femme avait passé sa vie à quémander un amour auprès de sa propre mère.

C'est alors qu'elle me parla de ses dix avortements qu'elle avait, disait-elle, voulus : de l'âge de 16 ans à l'âge de 22 ans, avant de décider qu'une grossesse pût aller jusqu'à son terme.

Or, l'avortement, lorsqu'on l'analyse au-delà des considérations idéologiques auxquelles il donne lieu,

est une métonymie que l'on peut, si l'on estime nécessaire, réactiver.

Sur mes sollicitations, elle parla du père de sa fille avec lequel elle était désormais séparée mais qui avait été aussi l'homme avec qui elle avait conçu ses différentes grossesses avortées. Probablement n'avait-il que très peu soutenu son désir. Puis, elle en vint à maudire son propre père qui avait quitté la famille et avait par son départ provoqué l'éclatement de celle-ci. Elle se retrouvait chez sa grand-mère, quant aux deux cadets, son frère et sa soeur, ils furent élevés par les grands-parents paternels. Elle dit : "...Les enfants ça voulait dire pour moi le départ de mon père..." Je notais quant à moi que son père, par son départ, avait quand même fait force de loi.

Néanmoins, l'analyse se poursuivit sur cette brèche symptômatique qu'avait ouvert la métonymie en cause. Je lui suggérais qu'en refusant ses grossesses, elle maintenait vis-à-vis de sa mère, son propre statut d'enfant en évitant de devenir mère, c'est-à-dire qu'elle maintenait une demande à l'Autre, dont on peut se demander en quoi ce n'était pas une forme de séduction à l'égard de l'Autre maternel.

Le mot *enfant* prononcé cette fois par moi, devait provoquer une association qu'elle n'avait jamais faite. Elle me dit que sa mère avait eu un enfant juste avant qu'elle ne fut conçue, elle, Nina.

Cet enfant se prénommait Jean-Michel, ce qui rappelait, disait-elle, James-Michel, le nom du père, mais

mieux, elle-même portait en deuxième prénom, Michelle. Cet enfant n'avait vécu que quelques semaines. Je lui demandais alors ce que sa mère avait pu lui dire de Jean-Michel. Nina répondit qu'elle devait l'adorer parce que c'était un garçon mais que personne n'en parlait parce qu'il était mort (...) Nina pensait que sa mère avait dû être très coupable de sa mort.

Je lui demandais si elle en savait davantage sur cette mort. Elle me répondit qu'il était mort brûlé par la couveuse ; elle poursuivit en me disant que sa mère avait vu la transformation de l'enfant sous ses yeux, qu'elle avait appelé les infirmières à l'aide; elle disait qu'elle avait vu apparaître des plaques rouges sur son corps.

Nina dit qu'elle a toujours entendu sa mère parler de plaques rouges (je ponctuais le mot plaque)... C'est vrai, ces plaques, ça fait penser à la sclérose en plaques, dit-elle.

Je crus devoir interrompre la séance sur ce point.

4) Arrêtons-nous un instant pour dire qu'il ne saurait être question de croire un instant que Nina est tombée malade du fait de l'insistance inconsciente du mot plaque, mais il serait fortement question de considérer que sa Demande de psychanalyse est ici portée inconsciemment par les signifiants de l'Autre maternel, là où le prononcé neurologique du diagnostic lui avait fait dire lors du premier entretien : "Je vis avec la sclérose en plaques dans la tête". L'histoire des rai-

sons de sa maladie, c'est autre chose et il se trouve que l'analyse a réussi à dénouer un certain nombre de problèmes qui sont autant de façons de penser différentes. Je ferais probablement état au cours d'une autre communication de la façon dont on peut comprendre ici le psychosomatique pour autant que cette formule soit applicable. Pour l'heure, et j'en terminerai juste après, je veux insister sur la façon dont la demande de psychanalyse a pu cheminer à partir du moment où la médecine avait introduit dans le discours le terme de sclérose en plaques, et en particulier le mot plaque. Ce qui me paraît ne pas faire de doute, c'est qu'il y ait du savoir insu à partir de ce mot. Il s'agit bien ici d'un signifiant ou de ce que l'on peut qualifier comme tel, à condition toutefois de considérer qu'il s'agit d'un signifiant en attente, en attente de relais que seule une psychanalyse peut provoquer. Pourtant, il est clair que les associations qui trouvent effet dans le cours de l'analyse ne suffisent pas ; tôt ou tard, la sexualité viendra à s'exprimer, fut-ce par la maladie ; que la guérison vienne de surcroît, formule quelque peu exhaustive qu'a prononcée Lacan, peut ici trouver une illustration en ce sens que les associations, à partir du mot plaque, n'indiquent rien sur la maladie en cours, mais au contraire, ouvrent un espace sur l'histoire de cette patiente. C'est à travers la compréhension de cette histoire que la tension peut se relâcher un peu sur la maladie elle-même et c'est dans ce sens que l'on peut dire que la guérison vient de surcroît. Le cours de l'analyse montrera à l'évidence que cette "maladie" occupe le champ sexuel, mais il serait pourtant trivial, voire dangereux, d'y insister. Au contraire, l'analyse permet ici un détour par ce savoir

insu qui est la force même où cette patiente peut puiser de quoi rendre caduque la sclérose en plaques.

D'autre part, si l'on peut penser de façon toute théorique, que la maladie occupe cet espace de l'objet $a$ ou encore, si la maladie occupe un espace fantasmatique, c'est dans la mesure où la névrose produit précisément un court-circuit. Le court-circuit de la névrose c'est cette concrétion du réel, concrétion en l'occurrence ici portée par la maladie mais d'une façon générale portée par tout symptôme. Bref, le symptôme névrotique est une recherche inconsciente bien évidemment de représentation de ce que peut être le réel.

La psychanalyse, au contraire, choisit le circuit long. Cette formule n'est pas à prendre comme une boutade, il s'agit bien d'un circuit long qui met peu à peu en place les éléments de l'insatisfaction. C'est à partir de l'insatisfaction comme structurelle, que l'analyse peut permettre à un patient de poser un acte. En quelque sorte, l'acte analytique n'a pas seulement pour but de lever le refoulement où alors, il conviendrait de préciser ce qu'est la levée du refoulement. Or, il ne s'agit pas seulement de la production des associations enfouies mais il s'agit de l'émancipation progressive de l'objet $a$ en tant que porteur de l'insatisfaction structurelle.

Hans avait raison : vouloir occuper le réel est vraiment une bêtise ! à moins d'en faire par la névrose le centre de gravité de l'économie psychique. Le traitement psychanalytique des névroses a pour but d'évider ce centre en le désexualisant, travail de patience, il efface peu à peu tous les leurres que la sexualité produit... jusqu'à la prochaine duperie !

## DÉBAT APRÈS L'EXPOSÉ DE

## GUY DANA

nique TRICOT — Je t'interrogerai sur le symptôme particulier de cette patiente. L'atteinte somatique dont elle te parle, la mettrais-tu du côté du fantasme de la mère ? ou du côté de la déficience de la mère ?

ıy DANA — C'est précisément parce que je crois qu'il y a quelque chose qui se distingue radicalement entre ce que porte la parole et ce que peut être le fait de devenir malade. Ce qui est tout à fait différent. C'est dans cette dissociation-là que je me suis situé. Je ne suis pas sûr qu'on puisse dire dans un court-circuit rapide que le somatique prendrait la place, chez elle, du fantasme.

laude RABANT — J'ai simplement envie de te pousser un peu sur ta proposition concernant les deux langages : celui du désir, et celui qui est traversé par la jouis-

sance. Cette distinction n'est-elle pas "pré-freudienne" ? Car ce qui est introduit par Freud, c'est que ces deux langages n'en font qu'un. C'est parce qu'il n'y a qu'*un langage* que se posent tant de problèmes aux sujets parlants, à la fois du côté du désir et du côté de la jouissance, du fait de leur discordance. Il n'y a qu'un langage, mais il y a discordance entre le désir et la jouissance. Je reprendrai la remarque de Monique Tricot : si le fantasme n'est pas quelque chose qui aille de soi, c'est qu'il est une façon de mettre au point une certaine concordance dans cette discordance. C'est ce qui fait qu'il y a pour le sujet de la réalité - puisque le fantasme cadre une réalité. Il constitue une sorte de bricolage entre le désir et la jouissance, un échangeur.

y DANA

Je dirai simplement que ces deux langages ne font qu'un. Mais que néanmoins nous avons à entendre différemment quelque chose qui passe par le phallicisme. Ce n'est pas la même chose. La difficulté c'est que dans la langue, c'est difficile à repérer en quoi il y a une jouissance phallique qui est impliquée là, et en quoi ça n'en serait pas. Jepense qu'il y a peut-être deux directions de travail, et c'est dire qu'en lâchant l'attention sur l'aire du phallicisme, on pourrait aussi en rabattre un peu sur la question du fantasme. Il est bien évident que ça reste une question insistante. En quoi de la jouissance phallique peut se dire ? comment elle s'articule, comment la de-

mande la prend en compte ? Qu'est-ce qui permet de les distinguer ? Ce n'est que par la ponctuation que nous sommes amenés à faire pour en dégager quelque chose que précisément il y aura le retour d'une jouissance qui ne serait pas phallique, qui peut s'entendre ici.

)nique TRICOT Cette jouissance qui n'est pas phallique, est-ce que c'est la jouissance de l'Autre dont tu parles ?

ıy DANA C'est peut-être la jouissance de l'Autre, mais je ne crois pas qu'on puisse la réduire à la jouissance de l'Autre, parce que c'est quelque chose qui est le refoulé de la jouissance première de la langue. Est-ce que c'est ça la jouissance de l'Autre ? Je ne suis pas sûr. Ce serait mettre en tension la jouissance de l'Autre que de dire les choses de cette façon-là. C'est le fait que la langue est traversée par de la jouissance qui n'est pas phallique dont l'hypothèse de l'objet *a* chez Lacan essaie de rendre compte en partie.

La relation qu'elle avait avec sa propre fille est une relation de captation manifeste. L'analyse a permis que quelque chose se mette en place d'un détachement entre la mère et la fille. Que les éléments entre elle et sa fille puissent se dénouer quelque peu. Là on est dans le registre du phallicisme, ça poserait la question,comme tu le signalais, de voir précisément s'il y avait trop de tension entre sa mère, sa fille et elle-même. Ici, je dirais que s'il y a quelque chose à affirmer du côté de la jouissance phallique, c'est cette

problématique-là. Ce n'est qu'en desserrant cette aire où se déploie le phallicisme que peut-être l'autre y trouve moins son compte, mais je ne la qualifierai pas de jouissance de l'Autre. Je ne crois pas que ce soit ça.

lonique TRICOT — Quand Lacan en parle, et quand tu parles de l'Autre jouissance, il s'agit de la jouissance féminine.

Guy DANA — Oui, mais en même temps on peut en faire l'hypothèse que celle-ci n'est pas seulement féminine, que précisément c'est quelque chose qui concerne le langage, pas uniquement l'Autre jouissance en tant que féminine, mais où tout un chacun s'y laisse traverser. Non, je ne dirai pas qu'elle est uniquement énoncée en tant qu'Autre jouissance.

Hector YANKELEVITCH — Tu as rappelé le mot de Freud : *"ganz toll"* et tu l'as traduit par "complètement fou". Je trouve cette traduction inexacte. Effectivement, *"toll"* en allemand veut dire fou, mais la signification première de ce mot en allemand a été donnée par Luther et se maintient jusqu'à aujourd'hui : c'est *insensé*. Freud ne dit pas que les enfants utilisent les noms de façon folle, il dit qu'ils les utilisent de façon insensée, c'est-à-dire qu'ils trouvent là le signifiant. En parlant des enfants, il les utilise comme métaphore de l'inconscient.

Guy DANA — Insensé... Cela dépasse l'entendement. C'est une folie hors d'un savoir. D'une certaine façon qui

transcende le signifiant lorsqu'il en est l'héritier autour du pacte qui lie les humains après le meurtre du Père de la Horde.

onique TRICOT — Hector vient d'introduire un point de vue qui était très présent dans la préparation, : l'enfant comme métaphore de l'inconscient.

ean-Pierre EHMANN — Sa demande, quand elle est venue te voir la première fois, je pense que tu l'as entendue ainsi : elle savait qu'elle était elle-même la cause de sa maladie.

uy DANA — Depuis, elle avait exprimé les choses de façon telle qu'elle venait chercher avec l'analyse une guérison de la sclérose en plaques. Elle avait un projet d'utiliser de l'analytique à des fins de guérison. Mais elle disait qu'elle savait pourquoi elle était malade, mais elle n'en disait rien. Ce que je crois, c'est que le savoir inconscient était déjà à l'oeuvre dans sa demande parce que l'expression "sclérose en *plaques*" renvoie à des signifiants matériels qui ont toujours été entendus mais non symbolisés.

Jean-Pierre LEHMANN — Par la suite, es-tu parvenu à comprendre pourquoi elle disait cela ?

Guy DANA — Ah oui, il y aurait toute une autre communication à faire sur les raisons de sa maladie qui est extrêmement complexe. Beaucoup de choses qui interviennent en particulier dans son second mariage. On rentre dans les relations qu'elle entretenait avec son second époux et à quelque chose à accro-

cher de ce point de vue-là. Moi, ce qui me semblait intéressant, c'est que c'est la "sclérose en plaques" dans la tête qui l'a agie au niveau de la Demande, et c'est donc avec les signifiants de l'Autre maternel, Autre refoulé d'ailleurs, qu'elle a pu poser une demande de psychanalyse, mais elle n'en savait pas plus, dans le fond, de ce côté-là. Ce qu'elle disait savoir, c'était les raisons explicites de sa maladie qui étaient peut-être simplement des bénéfices secondaires comme on dit, et ce serait vite dit aussi de le résumer à cela. Je crois qu'il y avait d'une certaine façon un trop de savoir, et d'une autre façon le savoir inconscient qui fonctionnait à son insu et qui lui a fait poser une demande d'analyse, et tout ce qui concernerait le trop de savoir, ce serait les raisons de sa somatisation; encore qu'il faut être prudent. La sclérose en plaques est une maladie dont on ne sait pas exactement l'origine. On dit que dans la périodicité des accès, il y a une participation psychosomatique, mais là on rentre dans le débat du psychosomatique, dans lequel moi je ne suis pas du tout sûr de pouvoir m'avancer aujourd'hui.

ın-Pierre
IMANN

La question psychosomatique, je pense que ce n'est pas n'importe quel genre de structure qui vient la poser en analyse. Est-elle réapparue au cours de la cure ?

DANA

C'est pour cela qu'il me semble que l'analyse était elle-même phallicisée, et que si tu veux,

dans cette demande qui portait sur la maladie elle-même, il y avait quelque chose à saisir. Toute la problématique de l'analyse a tendu à dénouer tout ce qui était dans une sorte de "concrétion phallique". Mais pour cela, il fallait d'abord faire fonctionner du savoir inconscient, il fallait justement oublier les raisons de la demande explicite portée sur la maladie elle-même. Si c'est ça - je n'oserai dire que c'est ça, on n'en sait rien, si c'est ça - on relâche un peu sur le fantasme en essayant de faire circuler la parole autour de ce qui se phallicise; d'où le départage des genres. Moi, je le répète, je crois que la question de l'autre jouissance nous concerne hommes et femmes en tant que parlêtres, et là je crois qu'il y a quelque chose qui est un retour du refoulé qui est généralisé. C'est pourquoi je n'ai pas voulu trop embrayer sur la jouissance féminine. Ça ne me paraît pas être vraiment la question de cette patiente. Que faire avec cette traversée d'une jouissance qui ne serait pas phallique : or, c'est justement de se laisser traverser, c'est aussi de l'ordre d'une acceptation. Or, cette acceptation ne peut venir que si on arrive, par le trait d'esprit, à comprendre les limites de la problématique phallique; c'est là qu'on peut comprendre en quoi le réel vient de surcroît, comme la guérison. Mais j'essai là, au fond, de dire que le réel lacanien concernerait davantage cette jouissance fondamentale qui est comme le reste du langage, mais dont on ne sait pas très bien, au fond, en quoi c'est du retour

du refoulé, alors que le trait d'esprit peut faire fonctionner l'aire du phallicisme jusqu'à sa limite.

Olivier GRIGNON Je ne suis pas d'accord avec toi. Le refoulé autour duquel tu te tiens là, dans ce que tu développes, c'est le refoulement primaire.

Guy DANA Non, je ne crois pas du tout. Je crois que c'est ce qui n'est pas pris en compte par la problématique oedipienne. Il y a du laissé pour compte dans la question de la compréhension du phallicisme à partir du père oedipien. Il y a du laissé pour compte. Pourquoi ? Probablement parce que l'intervention langagière n'y suffit pas à résoudre la question de la jouissance. Comment traiter ce qui ne rentre pas dans cette organisation langagière ?

Si ça renvoie au refoulement originaire, il faut comprendre cette jouissance comme le retour de ce refoulé, donc il y aurait un retour de refoulé du refoulement originaire. Généralement, on ne suppose pas de retour de refoulé du refoulement originaire. C'est là tout le problème.

# DE L'ACTE COMME INCALCULABLE (*)

Hector Yankelevitch

Essayer une approche du concept d'acte en psychanalyse, exige au préalable de s'interroger sur l'*hétérogène* qui est la raison même d'existence de l'Inconscient.

En effet, si la cure est une expérience, son mouvement est tel seulement lorsqu'on éprouve qu'on fait chemin en dépavant les routes que l'on croyait jadis déjà parcourues, et en alignant un à un les pavés étonnés que nous pensions à tort avoir déjà fatigués. Seulement à ce prix on fait chemin. Et si une quelconque plage s'ouvre à nos pieds, ce sera pour contempler une jonchée d'épaves

---

(*) Nous avons laissé à cette communication, en grande partie, le caractère de *réflexions*, à voix haute, propre de l'exposé oral, et n'avons guère cherché à colmater certains hiatus ni à lancer des ponts entre rivages peut-être éloignés.

que la vie n'avait pas pour autant désertées. La montre de l'Inconscient est certes molle, mais pas l'orientation des aiguilles, qui donnent l'heure même en l'absence de chiffres.

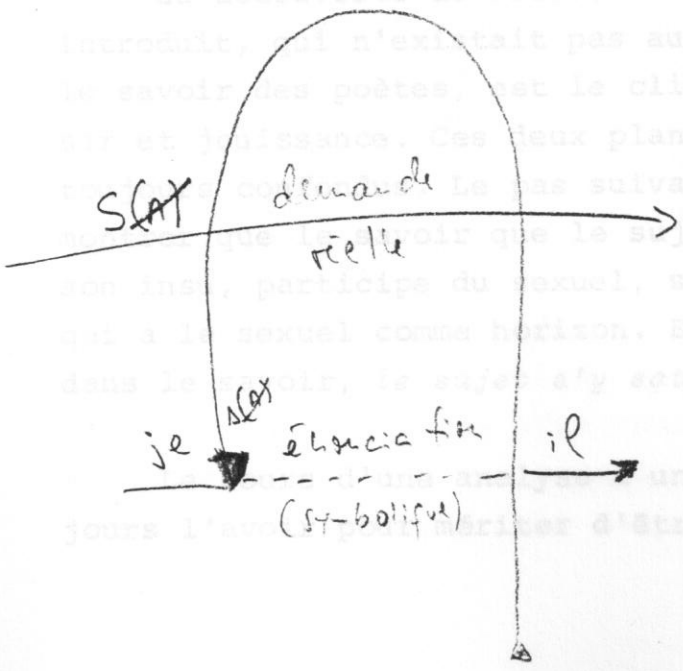
Cet hétérogène, raison de l'Inconscient, s'ouvre à lui-même et de lui-même, chaque fois qu'un signifiant, en parachevant la boucle pour se rejoindre à lui-même, se rate, et se revèle ainsi, être un autre. Cette impossibilité de se rejoindre, cette perte dans son identité à soi du signifiant, s'appelle objet *a*. Et si cette formulation que nous en donnons, doit à Lacan la possibilité d'être ainsi exposée, il est nécessaire de préciser que Freud suit et découvre cette même ligne de faille lorsqu'il écrit, en 1915 *Le refoulement*.

Cet objet, pas tant celui de la pulsion, mais plutôt celui que Freud nomme *de l'Inconscient* (1915) est la condition pour qu'on puisse parler d'*un* sujet. S'il lui venait de manquer à sa perte, et d'être illocalisable, de n'être pas perdu, alors, la détermination même de la chaîne parlée ferait qu'il n'y ait pas, ou plus, effet de représentance. Seulement lorsque l'objet est localisable, on a la possibilité de pointer le sujet de l'inconscient dans l'effet de signification.

Mais une demande d'analyse, lorsqu'elle est recevable, émane d'une souffrance. Et cette souffrance, raison de la demande, est le *Faktum* de l'Inconscient. C'est ce qui permet de dire que la recherche de la vérité n'est pas désintéressée, car c'est d'elle que le sujet souffre. Ceci, qui est un simple constat de la

pratique, implique que la vérité, dont le rapport à la parole peut paraître évident, *ne peut se dire*. Qu'elle se désigne, dans le dire, par son manque, permet de la nommer *passion*. Là où il n'y a aucun arrimage au Sujet. Car celui-ci, au niveau même de l'*énonciation* inconsciente, s'énonce comme "il" (*"Il était mort, mais il ne le savait pas"*). Il lui faudra, pour se conquérir comme "je" ou comme "tu", s'"élever" à la demande, au réel même de la demande, là où l'Autre ne peut répondre. Et reformuler, encore, son énonciation. Ce travail étant accompli, l'énonciation même aura changé; elle peut être nommée : *dire*. Qui introduit du possible, du sujet. Là où il n'y avait que l'engluement dans la souffrance.

Ici nous sommes loin, en effet, du délice qui peut être éprouvé face au lapsus, calculé ou non, face aux associations sur le rêve dont la signification éclate en leur donnant de la voix. Le sujet, inclus dans le champ de l'Autre, seul se signifie en un point extérieur au discours.



—

Qu'en est-il, dès lors, du "Je", du "je" de l'énonciation ? Nous tenterons de montrer qu'il n'est pas le sujet. Il est institué, ce "je", par le commandement : "*Tu* es... un grand homme... un criminel !" Si Descartes faisait commencer sa recherche par le "Qui suis-je ? Moi que je sais que je suis", pour l'analyste, la demande *inconsciente* d'analyse peut s'énoncer : "Je te demande ce qu'est Je" , envers de celle qui plus communément est énoncée en séance : "Je me demande ce que tu désires".

Revenons à la demande d'analyse. Si Freud a parlé d'un désir de savoir, autre que la pulsion de savoir, nous pouvons supposer qu'il ne s'agit pas de penser que le sujet ne sache pas. Mais que son savoir défaille à articuler la vérité qu'il cherche. Qui ne se sait pas. Cette vérité est la vérité *de* son savoir. Et si le sujet cherche à quelle aune le mesurer, son savoir, c'est qu'il en a déjà éprouvé - il est lui-même éprouvé (par) - sa défaillance. Ce qu'il ne sait pas, c'est que cette défaillance est ce grâce à quoi il y a du savoir.

La découverte de Freud, la nouveauté radicale qu'il introduit, qui n'existait pas auparavant, même pas dans le savoir des poètes, est le clivage du sexuel entre désir et jouissance. Ces deux plans avaient jusqu'à lui été toujours confondus. Le pas suivant qu'il fait, c'est de montrer que le savoir que le sujet a du sexuel, même à son insu, participe du sexuel, se déploie dans le champ qui a le sexuel comme horizon. Et cela, Freud le prouve : dans le savoir, *le sujet s'y satisfait*.

Le cours d'une analyse a une direction, doit toujours l'avoir pour mériter d'être nommée telle. Un des

éléments de cette direction est la certitude que la limite entre vérité et savoir n'est pas fixe et qu'il ne faut jamais permettre qu'elle se consolide. L'autre élément, consiste à savoir qu'une analyse qui se fixerait comme but de son achèvement, de faire le recensement aussi minutieux que possible des identifications d'un sujet - ce par quoi il est l'Autre, laisserait le patient en rade de ce pour quoi il est venu la demander.

Le paradoxe de l'acte analytique, c'est que l'analyste pousse au savoir, et que ce savoir produit dans la cure,n'existait pas auparavant. En ce faisant, il donne consistance à un fantasme : qu'il y a un Autre qui sait, un Autre qui serait Un. Sous cette illusion, l'acte analytique introduit le principe de raison suffisante (*nihil est sine ratione*).

Cet acte est paradoxal, car seulement il peut introduire le rôle déterminant de la cause,en créant un sujet supposé au savoir, dont toute l'analyse consistera à *désupposer*. L'opération fondatrice du transfert, donc, est moins un sujet à qui on suppose un savoir, qu'un savoir, déjà là, auquel on *sup*-pose un sujet. Un sujet est mis *sous* le savoir, le transfert est donc une hypothèse *réelle*. Et c'est cette hypothèse qui fraye une voie vers (dans) ce savoir, sans elle, *in sup*portable.

Mais aussi cette opération, sur laquelle réside l'analyse en tant que telle, est son défi le plus intime, le gouffre dans lequel elle peut sombrer, la crête qui la borde et du haut de laquelle elle s'abîme. Par cette expérience, l'analyse fait parler le Dieu des philoso-

phes, donne du savoir et non seulement du courroux au Dieu des juifs. Mais en retraçant une continuité, là où Pascal instaurait une coupure, elle *crée* le roc qui lui donne assise, et sur lequel elle risque de se fracasser. Fantastique défi, en effet, qu'une pratique qui recrée Dieu pour se prouver athée.

Cet athéïsme, c'est son propre acte. Grâce à la supposition de savoir, le savoir, par le truchement de l'interprétation, produit *a*. En visant l'effet de sens, elle se place du côté de la vérité. De la division du sujet.

oOo

Or, s'il y a de la vérité, elle est asexuée.

Dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel ne veut signifier nullement qu'il n'y en a jamais eu. Là où les femmes sont voilées, où il n'y en a pas une qui ne le soit pas, il y a du rapport sexuel : *la* femme *est* voilée. Sans voile, ce n'est pas la femme, mais une manifestation de Satan.

C'est le discours de la science qui, en permettant qu'il y ait *équivalence* sexuelle, nous a fait perdre - à jamais ? - ce qui faisait, faussement, rapport. Et ce, depuis le XVIIe. Mieux, nous pouvons aussi soutenir, que la représentation imaginaire de la correspondance entre les sexes *a existé* et en même temps, *est depuis toujours perdue*, du fait de la prise en charge que fait l'imaginaire du langage.

En ce qui la concerne en tant que telle, de la femme, le phallus n'est pas un représentant adéquat. On ne lui attribue, à la femme, que de ne pas avoir précisément ce qu'il n'a jamais été question qu'elle ait. Et cette négation, n'est que la réaffirmation de sa solidarité avec un représentant qui, tout en étant le sien, n'a avec elle aucun rapport (*Lacan*).

C'est dans la béance du rapport que le *a* produit par le savoir vient se loger. Et redouble sa division de sujet. Ce qui résout le pourquoi de la *régression*, de pourquoi l'expérience de la castration ne peut, à elle seule, définir le dénouement d'une analyse : parce que sa cause - de la castration - ne peut s'énoncer, car absente.

Pourquoi s'agit-il d'arriver à l'objet, en tant qu'objet de l'Inconscient ? Parce qu'il est réservoir de libido, et que dans cette libido gît la jouissance interdite. L'inceste, analytiquement entendu, c'est avec *a* qu'il se consomme. Mais tout dans le narcissisme est agencé pour que la consistance de l'imaginaire trouve sa raison dans l'impossibilité de coexister avec l'objet.

Si, dans le premier tour d'une analyse, l'acte supporte le transfert, en ébranlant le *je* dans le savoir, il permet que le savoir se renouvelle, jusqu'à ce qu'il arrive comme réalisation de son savoir, au fait qu'il ne dispose pas de l'instrument de la jouissance.

Mais, en arrivant à la castration, on n'assure pas encore un noeud qui tienne. On répète ce que le névrosé

a déjà fait vaille que vaille. Avec le risque inévitable d'une récupération de jouissance, par le truchement d'une identification au phallus. A cette place-là, il faut faire la place de *a*. Et là c'est l'analyste seul, qui, en faisant jouer le *a* comme maître, est *éventuellement* capable de relancer le second tour: l'acte analytique, là, n'est pas la constitution du sujet supposé savoir, mais réalise l'acte sexuel, sous la forme d'un signe.

Que l'acte soit un signe, ne peut se faire que venant de l'au-delà de la pensée, en tant que celle-ci n'est, dans son fond, que censure, c'est-à-dire jouissance de l'être. Pour arriver à là où je suis comme n'étant pas. Comme être sans essence. En arriver là, permet de franchir le plan de l'identification.

L'analyste est celui qui ne peut guérir d'en être arrivé là : que le sujet est substance. Ce n'est que là, qu'on peut parler d'une intersection du désir et du savoir, puisqu'avant, le névrosé n'était pas quelqu'un qui désirait savoir, mais quelqu'un que le savoir gênait. Cette vérité, qu'il vient chercher en analyse, par l'opération même qui la fait possible, l'analyse, c'est-à-dire le transfert, il suppose que cette vérité est sue. *Toute la durée pendant laquelle, dans sa vie et dans l'analyse le sujet la supposera sue, il la représentera en chair, comme souffrance.*

L'identification à l'objet, que l'acte fait possible, en tant qu'il tue par son signe même, la jouissance enclose, introduit une coupure entre demande et désir, où le sujet est aliéné. *"Je te demande ce que*

*tu veux*, dit l'Autre, *pour que tu puisses t'identifier aux signifiants supposés de mon manque*".

L'acte par lequel l'analyste fait rendre gorge à la jouissance, est le même qui le désuppose de sa place. Jusque-là, il était supposé jouir de ce savoir. Se désupposer, équivaut à permettre au patient d'avoir le représentant de la représentation que son analyste incarne. Par ce biais, on peut affirmer que ce qu'un analysant n'oubliera jamais de sa cure, c'est qu'il a su que le savoir se conquiert de la jouissance.

## DÉBAT APRÈS L'EXPOSÉ D'HECTOR YANKELEVITCH

ıscale HASSOUN A lire Lacan, j'ai toujours été frappée par le fait que pour lui la psychanalyse n'est pas affaire de connaissance, la psychanalyse n'est pas un mouvement de réflexion sur soi-même. Au contraire, c'est à chercher l'objet, à s'identifier à lui que le sujet apparaît. Le sujet on ne peut pas en parler, si ce n'est à le réduire au sujet de la connaissance. L'analyse est un mouvement qui vise à laisser surgir l'objet d'où le sujet prend effet.

ervé PETIT Je voudrais te remercier pour ton exposé éclairant. Tu as fait un travail de synthèse. Quand, lisant le séminaire sur l'Acte, on lit une pensée qui atteint le lecteur de semaine en semaine, qui tourne autour d'elle-même, qui revient en arrière, qui avance, effectivement ton exposé donne un éclairage, une articulation à quelque chose qui n'est pas dans Lacan. Cet esprit de synthèse qui t'anime, et ma

question porte sur ce point : que représente pour toi ce souci de ramasser, de synthétiser, si différent du processus et de l'avancée de toutes ces questions qui étaient celles de Lacan dans son enseignement oral ?

ctor
NKELEVITCH

Ce qu'on nomme "écoute" ne suffit pas pour soutenir l'"acte" analytique. Le travail sur le discours est ce qui vient faire tiers entre l'analyste et son patient. Lorsque les contrôles sont loin, il faut passer et repasser par un travail de réintégration de Freud et de Lacan, pour ne nommer qu'eux deux.

(Ajout en relisant les épreuves)

Lire n'est pas *synthétiser*. *Lire* est une opération analytique : désupposer du savoir. C'est ce qui soutient le second tour d'une analyse. Désupposer l'Autre, seule condition, revers même de pouvoir dire la vérité.

laude RABANT

Comme commentaire à ton exposé, je voudrais citer Lacan :

Lacan (142) : "Il est refusé au sujet du désir qu'il se sache effet de parole, par quoi il est désir de l'Autre. C'est en quoi tout discours est en droit de se tenir pour être, de cet effet, irresponsable. Tout discours, sauf celui de l'enseignant, quand il s'adresse à des psychanalystes. Pour nous, nous nous sommes toujours crûs comptables d'un tel effort (...)" Lacan, Intervention au Colloque de Bonneval, 1960.

Hector
YANKELEVITCH

Etre comptable de ce qu'on dit, lorsqu'on s'adresse à des psychanalystes, implique faire entendre à ceux qui vous écoutent, les pas que vous pensez

avoir fait dans vos cures et dans les choix faits dans le discours : comment les concepts analytiques continuent de vous interpréter, ce que vous en faites de ces inteprétations.

Ainsi, lorsque Freud parle de "fantasmes de désir" en 1900, et lorsqu'il construit la théorie du fantasme en 1918, il ne dit pas strictement la même chose. Et un analyste, à sa suite, n'écoute pas pareil selon qu'il se guide par la première ou la seconde de ces théories.

Le discours freudien et lacanien n'est pas le recensement de tous les effets possibles de l'appareil psychique. Le dispositif analytique à lui seul ne permet pas au patient de terminer son analyse. Il existe un pas de plus à faire, dont le psychisme n'est pas tout seul, spontanément coupable. C'est là que la "théorie" se montre indispensable.

Dans le couloir de la psychanalyse, depuis longtemps, se colporte à voix basse un bruit fracassant : sont analystes ceux qui peuvent terminer leurs analyses. Si cela était vrai, la cure analytique serait le vain combat des éternels patients pour parachever leur quête infinie.

Je pense, par contre, ce qui n'est pas strictement pareil, que l'analyste ne peut pas guérir de la vérité qu'il a trouvée. Que c'est elle qui le fait analyste. Tandis que l'interminable de certaines analyses, tient à la difficulté, bien réelle, de produire le chiffre de la jouissance. Les deux itinéraires peuvent se présenter à quelqu'un, à quelques uns, comme des cheminements obligés. Mais ils ne peuvent, et ne doivent, être réduits à un seul.

Colette CHARTIER Je voudrais me référer à une intervention que j'ai entendue en Novembre dernier à Montréal lors d'une rencontre du Cercle Freudien et de psychanalystes canadiens. L'exposé faisait référence à la cure d'un psychotique. Pendant tout un moment de la cure, ce patient parlait d'un objet interne qui était une aiguille à l'intérieur de lui. Par la suite, il se trouve que ce psychotique s'est mis à jouer aux quilles avec son père. Le psychanalyste sous-entendait,dans l'apport de cette vignette clinique, qu'il y avait eu comme une espèce de modification, de progression, d'extériorisation d'un objet d'abord interne qui devenait ensuite quelque chose. L'interrogation qu'il amenait était de savoir à quel moment de la cure d'un psychotique, cet objet était utilisable cliniquement. Là où je fais le lien avec votre exposé, c'est qu'il insistait ensuite pour dire : "c'est au niveau de l'objet qu'il faut le prendre. Il ne faut pas tout de suite passer au signifiant et comprendre par le signifiant". Après avoir entendu cette parole que vous avez rapportée de Lacan, disant que ce qui était fondamental dans le langage, ça n'était pas le signifiant, je crois comprendre mieux cette vignette clinique qui m'a beaucoup interrogée. Je l'apporte pour interroger votre exposé sur le plan de : qu'est-ce que c'est justement que la construction de l'objet dans la clinique de la psychose ? Quelle est cette particularité de l'application à la psychose de ce que vous apportez, celle de la dimension du signifiant dans la cure et la dimension de l'objet ? Je dois dire que cette vignette clinique m'a beaucoup parlée, parce qu'elle m'a renvoyée à des cures personnelles. J'avais entendu, moi aussi, non pas la construction d'un objet interne, mais d'un objet accolé.

Hector YANKELEVITCH

Chez Freud, il y a trois objets : sein, excrément, voix. Le phallus n'est pas, chez lui, un objet. Ce qui prête à confusion c'est qu'il l'est pour les disciples. Jusqu'à Lacan, le mouvement analytique avait cerné les demandes orales et anales des patients en analyse. Mais ils étaient dans l'incapacité de savoir ce qu'était la pulsion scopique. Et seul Lacan a permis de travailler sur la voix comme objet.

Le propre du regard et de la voix, c'est qu'ils sont occultés, dans la demande inconsciente elle-même, par les deux autres. Ce sont les premiers qui sont essentiels, parce que sur eux, l'*Autre* n'a, en ce qui concerne le sujet, *pas de prise*. Mille misères peuvent être, en effet, racontées par le patient, en ce qui concerne leurs demandes orales et anales. Sur le regard et la voix, il maintient un rapport à l'objet hétéronome de l'Autre.

Anna JACOB

J'aimerais vous poser une question sur la fin d'analyse, je crois que vous nous avez illustré ce que peut être une fin d'analyse pour un analyste, pour ceux qui deviennent analystes, mais je voudrais vous demander comment ceux qui ne deviennent pas analystes se guérissent, ou est-ce qu'ils ne découvrent jamais cet objet qui manque ?

Hector YANKELEVITCH

Ça pose la question pas toujours simple : qu'est-ce qu'il fait un sujet avec sa castration ? Qu'est-ce que les patients qui ne sont pas devenus analystes ont fait de leur castration ? Qu'est-ce qu'ils construisent à la place dégagée par la castration ? C'est là où l'on trouve le bien et le beau ?

cques HASSOUN Il me semble que l'importance d'un exposé comme le tien, difficile, est de pouvoir avancer de quel objet il s'agit parce qu'en fin de compte, ce qui circule à propos de l'objet est tellement divers que si ce n'est pas précisé, ça peut mener à mésentente. Le frayage que tu as fait est très important. Dans ta réponse il y a quelque chose de tout à fait important. Tu as parlé d'objet-voix, ce qui renvoie d'ailleurs à la question de la pulsion invocante. Si la pulsion invocante, avec ses caractéristiques particulières, a pour objet la voix, c'est cela que tu indiques comme étant "possiblement" l'objet que tu vises. J'en suis très heureux car ceci pose la différence radicale entre instinct et pulsion.

Par ailleurs, il y a quelque chose qui m'a un tout petit peu chiffonné, c'est à propos de la structure commune hystérie/névrose obsessionnelle, c'est le terme de structure commune.

ctor
NKELEVITCH Structure commune dans le fantasme.

'ERVENANT Hector, tu disais : "lorsque le moment du contrôle est passé ou lointain, il faut passer à la théorisation pour produire du tiers". Est-ce que la théorisation en tant que telle n'a-t-elle pas, en elle-même, un risque de maintien de la jouissance du côté de l'analyste, est-ce que ce n'est pas la théorisation en vue de la transmission qui permet la position de ce tiers ? Je préciserai comme cela : la théorisation pour elle-même, pour moi, ne fait pas tiers.

# LE TRANSFERT "PSYCHOTIQUE"

Dany CRETIN-WARNEZ

Je voudrais essayer d'aborder avec vous ce soir la question du transfert dans un aspect complexe et difficile de "sa mise en acte de l'inconscient" en particulier lorsque la métaphore vient à chuter.

Dans la clinique quotidienne ce temps s'ouvre sur une béance, ou un desêtre où la rencontre avec l'Autre n'aurait pas eu lieu.

Ce temps surgit dans une dissonance radicale, porteuse d'ombre menaçante sur l'image du sujet, articule en rejoignant les espaces où les objets sont comme absents d'eux-mêmes et du regard d'autrui.

Ces espaces ne sont pas sans évoquer par exemple certains espaces picturaux et j'aimerais avoir le temps de développer l'ébauche des traces primitives d'une organi-

# LE TRANSFERT "PSYCHOTIQUE"

Dany CRETIN-WARNEZ

Je voudrais essayer d'aborder avec vous ce soir la question du transfert dans un aspect complexe et difficile de "sa mise en acte de l'inconscient" en particulier lorsque la métaphore vient à chuter.

Dans la clinique quotidienne ce temps s'ouvre sur une béance, ou un desêtre où la rencontre avec l'Autre n'aurait pas eu lieu.

Ce temps surgit dans une dissonance radicale, porteuse d'ombre menaçante sur l'image du sujet, articule en rejoignant les espaces où les objets sont comme absents d'eux-mêmes et du regard d'autrui.

Ces espaces ne sont pas sans évoquer par exemple certains espaces picturaux et j'aimerais avoir le temps de développer l'ébauche des traces primitives d'une organi-

sation de la psyché, à partir du premier jet de la déprise du corps maternel sur une surface de déploiement comme une sorte de toile narcissique qui garderait l'empreinte de l'amour-haine originaire; je pourrais continuer en détaillant ces espaces à deux dimensions où les objets à plat, n'ayant pas d'ombre, suscitent une inquiétante étrangeté.

Mais revenons à notre temps de dissonance, temps d'angoisse tellement forte qu'il provoque l'évitement et la dispersion : ce temps ne surgit pas en fin d'analyse, mais il semble faire écho à la parole et accompagne le déroulement de certaines cures.

Si le transfert est "une mise en acte de l'inconscient" que se passe-t-il quand il n'y a ni contenant, je veux dire un espace psychique constitué autour de la polarité primitive intérieur-extérieur, ni Autre pour parler et recevoir ?

Que se passe-t-il quand la pensée par une absence de médiation devient un bric-à-brac, ou un chaos, ou risque d'être engloutie dans un trou noir ?

Que devient l'interprétation dans un monde déserté par le sujet et les mots où la rencontre avec autrui, ressemble à s'y méprendre à celle de son écho réfléchi d'un renvoi poli à une image négative ou positive selon le transfert ?

Certaines analyses semblent organisées dans un rapport direct, sauvage à la subjectivité de l'Autre où l'appel de la toute première demande régit le principe

économique vital de la psyché; l'absence de médiation ou sa précarité conduit à une sorte de vertige où les mots sont pris dans un rapport hémorragique d'un flux pulsionnel, butant sur l'absence de support ou d'objet dont il ne reste que l'ombre de la trace.

Je vous donne rendez-vous ce soir avec une de mes clientes,peut-être pas un rendez-vous clinique trop engageant, mais un rendez-vous pour faire connaissance et amorcer quelques pas...

Cette analysante ne supportait pas mon silence, qui lui évoquait du côté maternel, la complicité de sa mère avec sa propre mère : grand-mère statufiée - bouche close comme un tombeau - à qui la mère de la cliente ne pouvait parler; et du côté paternel mon silence lui rappelait celui de sa mère sur le départ précipité de son mari; le père entrevu et trop vite esquissé. Sur ce départ, rien n'avait été dit pour l'essentiel.

C'est par les revendications et les surenchérissements d'une demande de parole, que je perçus le rapport d'une relation métonymique à l'existence de l'Autre : c'est dans la demande, seulement dans cette demande que l'Autre apparaissait, Autre englobé, confondu, mais également contigu et adjacent de cette parole-demande. Comment l'autre peut-il exister dans ces conditions ? De quelle manière ces états psychiques peuvent-ils se transformer ?

Mais reprenons l'histoire de ma patiente : le père est parti lorsque celle-ci avait trois ans dans des circonstances que l'analyse n'a pas totalement éclaircies;

ce fut un drame où son père, avocat, fut accusé de chantage et par la suite incarcéré.

La dimension de la parole dans un aspect de violence, pression, escroquerie, reprise et figurée dans le transfert, renforça la tonalité épaisse et noire du silence et précisa l'impasse des mots et du langage. C'est évidemment autour de ce drame que l'analyse se déploya selon un axe horizontal, avec des allers-retours en étoile.

Toute intervention de ma part était en quelque sorte comme "rabattue" et aplatie sur l'imaginaire et relançait la demande à l'infini. Nous aurions pu être dans le champ du désir si un fait clinique banal n'était venu m'alerter sur le point de butée de mon discours.

Dès qu'une interprétation "touchait" les effets du départ du père, notamment dans le discours familial maternel ou dans son anamnèse, ma patiente réagissait par des attitudes excessivement défensives employant des mots détachés, mondains comme "c'est très intéressant" ou "ah bon !" "vous croyez ?" dont la résonance faussement polie m'inquiètait beaucoup. Pourtant quelque chose de la relation paternelle était inscrit dans sa vie : elle aime beaucoup jouer de la flûte, j'apprendrai presque par hasard, qu'elle pensait partager ça avec son père; de même, elle appela son deuxième garçon par un prénom qui par association d'idées, signe la marque paternelle. Mais cette référence paternelle ne constituait rien d'important à ses yeux et faisait l'objet d'une dénégation permanente : subtil système, aigu et massif à la fois : le déni était presque par-

fait. L'horizon analytique ressemblait de plus en plus à un mur et il me semblait qu'il n'existait aucune articulation, ni désintrication possible entre la demande et le désir inconscient, entre la demande et le sujet. Plusieurs fois, pour interpréter, je dus imaginer un point spatial virtuel projeté dans l'espace du cabinet, ouvrant une fenêtre, créant un lieu pour pouvoir contenir l'interprétation et anticiper le futur sujet auquel je m'adressais.

Dans la relation analytique, ce lieu opérait un décentrage vers une extériorité, organisait un principe fictif de cohérence du travail.

Cette construction imaginaire soutenait l'émergence timide du sujet, lui permettait de se développer en rencontrant la chair du souvenir et le trajet des pulsions. Le travail prenait par moment, une allure de "bascule imaginaire" où le temps d'émergence du sujet me projetait terriblement en avant, vers un point fictif, brillant puis me ramenait terriblement à l'arrière vers l'écrasement et les débris des images.

Mais rapprochons-nous de ma patiente, elle parle : elle ne sait pas si ce qu'elle dit est vrai, ce qu'elle dit n'a pas d'importance... elle s'adresse à moi : vous devez me dire, vous allez me dire, vous savez... c'est votre rôle. Elle ajoute ce qu'elle dit pourrait ne rien dire. Elle continue : "les mots !"; elle souffle avec dédain en haussant les épaules. Toutes ces séances se déroulent dans une atmosphère de dérision, à la limite du sarcasme; le ton manifeste d'insignifiance contraste avec une sensation croissante d'oppression, de réduc-

tion de l'espace analytique, rejoignant un autre espace obturé, épais, sourd.

Dans une autre séance, elle développe le thème de la tête vide et des mots vidés de leur substance avec une bascule dans une position d'omnipotence et de contrôle de l'autre : "dites ce que je dois dire, dites ce que je dois penser".

Pourtant, de temps en temps, ma patiente commençait à interroger ce qui restait de l'image paternelle. Tout d'abord elle parla de son père en s'inscrivant dans le discours familial, qui n'était pas tout à fait celui de sa mère : "Son père avait lâchement abandonné sa femme et ses enfants; c'était un artiste (sic), qui était incapable de subvenir aux besoins de la famille; il n'avait jamais cherché à revenir; c'était un bon à rien, qui faisait honte à cette famille". Mais, déjà, le ton était celui d'un élève bien appliqué à réciter sa leçon.

Puis, par une série de déplacements et de changements de sa perception intérieure, qu'il serait un peu fastidieux d'exposer, elle se mit à découvrir un désir de parler de ce père. C'est en retrouvant une scène de sa jeune enfance, que cela débuta.

Depuis le départ de son mari, la mère de ma patiente était obligée de travailler et devait déposer ses enfants, elle et son frère cadet, chez une gardienne à la campagne. Cette séparation suscitait chez ma cliente des sentiments de souffrance intense et muette, où dominaient le désespoir et la révolte. Dans les premiers temps con-

fus du souvenir, elle pensait que sa mère, supposée dure, insensible, était le centre de ses sentiments. Par la suite, elle sut que sa mère souffrait également de cette séparation, et d'autres souvenirs vinrent signifier qu'elle paraissait souffrir de quelque chose d'autre que de la séparation de ses enfants.

Par contiguïté, d'autres scènes de souffrance-séparation suivirent et permirent de filer un destin maternel dans lequel ma patiente commençait à se débattre. C'est alors que, petit à petit, put se constituer le thème d'un objet chu, abandonné, qui organisa une première histoire : toutes les deux, mère et fille, souffraient en silence, en-deçà d'un même déni des effets, de l'abandon du père.

Cette ébauche de scénario, articulée dans une séance, ouvrit sur une parole instauratrice d'une mise en jeu de la prise-déprise du corps maternel, sorte de "Fort-Da", permettant la régulation d'un lien maternel mais toujours sous l'emprise de la passion, de la violence, de l'"hainamoration".

Comme réfractée de ce corps maternel, mais apportant un tempo différent dans la cure, la rencontre avec son père se fit sous des auspices de plus en plus favorables à la construction d'un lien au père plus érogène.

Lorsqu'elle était tout bébé, ce père s'était occupé d'elle et par des sensations retrouvées dans les bras et les mains, elle put mettre des mots sur quelque chose qui s'était passé. Son père avait contribué

physiquement et moralement à son bien-être du début de la vie, comme lui donner à manger et veiller à l'endormir. Par un lent détour, elle parcourut, entre l'émotion forte de cette découverte, et la douleur de la réappropriation d'autres réminiscences comme les tentatives avortées par la famille maternelle de revoir ses enfants, comme les envois de cadeaux pour Noël, le trajet paternel dans une dimension à la fois tragique et rassurante.

En parallèle et par d'autres détours, elle put créer des possibilités de ce qui avait existé dans son corps, corps-revenant au double titre du passé et du présent, corps-ayant-été, corps-signifiant de la différence entre la séparation et la mort, entre la souffrance de la vie et celle de la mort, entre mère et fille. Corps érogène qui n'était pas de la même étoffe que le corps maternel ouvrant une perspective historique personnelle.

Je voudrais ajouter, sur le mode des notes de travail, quelques réflexions à propos de ce transfert... Tout se passe comme si la cure analytique se déroulait dans un en-deçà de la psychanalyse et au bout du compte, tout ce travail permettrait d'accéder au transfert tel que l'on entend dans sa définition traditionnelle; pourtant, on ne peut pas dire qu'il n'existe pas de transfert. Mais il y a une construction du cadre et de l'espace analytiques en même temps que cette sorte de transfert.

Une des premières difficultés de ce type de transfert est son intensité passionnelle, et sa propension

à occuper tout l'espace mental de l'Autre, ainsi que cette jouissance en spirale, la jouissance de l'Autre, qui fait qu'on a affaire plus à une demande de passion et de vertige, quelque chose que l'on pourrait écrire en terme de demande des pulsions de l'Autre en excluant ses représentants...

L'aspect "maniaque" d'un tel transfert ne relève pas seulement d'une thématique d'annulation de la dépression, ni d'une clinique psychiatrique, mais pourrait être l'effet d'une érotisation trop proche de parties mortes chez l'Autre.

Le couple éros-thanatos subirait un renversement de l'alliance où thanatos soumettrait éros à son pouvoir, peut-être pour des raisons où la rencontre avec la mort réelle dans l'histoire du sujet, ou avec la mort psychique de l'Autre aurait "gelé" toute possibilité d'intrication des pulsions et aurait laissé une "empreinte" empêchant éros de reprendre le dessus?

Est-ce qu'il s'agit d'une autre "empreinte", différente du modèle animal ? Que sait-on de cette jouissance de la mort, qui ne serait pas forcément de la destruction de l'objet, mais au contraire de son maintien dans un état précaire, afin qu'un jour cette "empreinte" puisse se défaire ? Que faire dans un transfert où il n'existe pas d'inscription phallique ?

Je laisse pour l'instant cette question dans l'ombre, car elle nécessiterait un développement beaucoup trop long par moi ce soir. Mais la difficulté majeure de ce genre de travail est celle de l'intériori-

## DÉBAT APRÈS L'EXPOSÉ DE

## DANY CRETIN-WARNEZ

ascale HASSOUN (question inaudible)

ani CRETIN-
ARNEZ Cette cliente me pose la question de l'aspect psychotique. L'impression que j'ai, dans la psychose, c'est d'être chassée, perpétuellement de là où les questions se posent, avec un effet de dérapage, toujours, du sujet qui erre vers le gouffre de l'autre. Il n'y a pas ça chez elle, c'est quelqu'un qui est chercheur, brillant chercheur en physique et en optique, qui s'est mariée, qui a été veuve, qui a quatre enfants mais qui a toujours tenu quelque chose de sa relation à l'autre, sociale peu ou prou, mais on ne peut pas parler de perte de la réalité... Les choses sont complètement rabattues sur l'imaginaire, mais elle a pu passer des thèses très brillantes. C'est ce genre de cliente qui pose par ailleurs question sur : "que vient-elle faire

en analyse ?" La question que je me suis posée, au fond : "à qui je parle quand je lui parle ? Et de quoi parle-t-elle ? Qu'est-ce qui se joue là dans le transfert ? De temps en temps, il y a des points très précis, où c'est visiblement une demande de cohérence de quelque chose,mais je ne suis pas sûre que ce soit de sa psyché, c'est comme une sorte de garantie : qu'est-ce qui va garantir que les choses sont ? Qu'est-ce qui fait la réalité des choses ? Il y a toujours ce jeu entre le réel et le fictif, et c'est vrai qu'il y a cet aspect de trou du départ du père qui revient, à tel point que je me suis posée des questions sur la mélancolie, en me disant : "bon, qu'est-ce qui est en train de s'engager, en se désarrimant ?"

Elle a existé dans des systèmes de gestion de son symptôme par des systèmes d'hyper-contrôle d'elle-même, et puis ça a amené un symptôme global, diffus. Elle n'a pas vraiment de symptômes psychotiques, pas de délire, bien qu'il y ait quelquefois des moments où je sens que les choses sont en amont de moi, avec cet aspect tout à fait chassé à l'arrière, alors que je suis là, qui donne une tonalité de délire, il y a des fois ça, mais pas trop. Je dirais : "elle n'est jamais suffisamment assez quelque chose". Elle s'est reconstituée avec des points de bric-à-brac imaginaires, c'est tout à fait l'impression que ça donne.

aude RABANT Est-ce que vous ne diriez pas que c'était plutôt quelque chose comme un défaut dans l'hallucination, un défaut dans la constitution de l'hallucination ?

La raison pour laquelle je disais ça, c'est que justement cette affaire de perte de réalité, ça n'a aucun sens quand on y réfléchit, c'est quelque chose qui est un concept absolument sans consistance. Mais justement, ce qu'on peut voir dans certains phénomènes comme l'hallucination ou le délire, c'est qu'il y a quelque chose qui fonctionne comme une autre réalité, c'est simplement qu'à la place de l'imaginaire du névrosé, ce que le névrosé appelle la réalité, le psychotique en a une autre, qui fonctionne autrement. Il y met de l'hallucination, si on considère tout simplement, comme le disait déjà Freud, que le délire, c'est une tentative de guérison, c'est une tentative de construction d'une réalité purement et simplement, ça suppose que l'hallucination se constitue. Il y a même quelque chose qui est en-deçà de cette construction (ou constitution ?) qui est le défaut même de l'hallucination. Pour qu'il y ait une consistance de réel qui permette de centrer tout ce qui organise le symbolique et l'imaginaire, il faut qu'il y ait une sorte de construction, un certain artifice qui tient - et pourquoi ça ne tiendrait pas ? - autour d'une sorte de défaut qui ferait que cette réalité-là aurait un peu de poids de réel. Pour que les choses puissent avoir un certain poids de réel pour le sujet, il faut qu'il puisse avoir suffisamment constitué la strate de l'hallucination.

L'autre raison à ma question, c'est que j'avais été frappé par votre formule : comment peut-on "appréhender un corps comme ayant été ?" Qu'est-ce que c'est qu'appréhender un corps sous cette forme de l'ayant été ?

-Mathias
-LAVERRIERE

Je voulais faire deux remarques à propos de ce que vous avez dit, la première porte sur l'hémorragie, est-ce que vous voulez dire qu'elle ressentait constamment la perte de ce qui était vivant en elle?

y CRETIN-
NEZ

Oui.

n-Mathias
-LAVERRIERE

Alors, je ne sais pas si ce qui est de mon expérience va rejoindre la vôtre. Moi, dans les cas que j'ai connus, l'hémorragie ne peut s'arrêter qu'à condition qu'il y ait une fermeture du corps; et cette fermeture ne peut se produire qu'à partir du moment où il est possible d'assumer sa haine, c'est ce que j'ai observé. La deuxième remarque, c'est à propos d'une formule que vous avez employée, que j'ai trouvée extrêmement forte, qui est celle de "passé incorporé", ce que j'ai compris; j'aimerais savoir si c'est bien ça, c'est qu'il y a bien du passé, mais que ce passé est pris dans le corps, et qu'il ne peut pas encore se parler. Si c'est ça, ça pose la question technique suivante : c'est-à-dire comment l'analyste doit-il conduire la cure pour que ce qui est pris dans le corps puisse passer dans la parole ? Il y a certainement plusieurs conditions, ça m'intéresserait qu'on en parle dans la salle. Il me semble qu'il y en a deux : l'une qui serait en effet des repères pour l'analyste quant au maniement du silence et de la parole, ça a une très grande importance : j'ai bien entendu ce que vous avez dit, c'est-à-dire qu'il vous était très difficile de parler sans qu'elle récupère dans son système actuel votre parole, mais par

ailleurs je crois que c'est important aussi que l'analyste parle par rapport à ça. Et d'autre part, je crois que ça nécessite quelque chose qui est la capacité pour l'analyste de se vivre comme présent dans son corps par rapport à la présence du corps de l'analysant.

any CRETIN-ARNEZ

Tout à fait. C'est le genre de patiente qui m'amène une réinterrogation, des principes de base du fonctionnement analytique, et une sorte d'anticipation, ou quelque chose de la fiction, ce qui est possible, et ce qui n'est pas possible, et en même temps, c'est cette notion de présence du corps qui est revenue, dans une certaine opacité au début, dans un certain vertige ensuite.

ean-Mathias RE-LAVERRIERE

Des deux corps : du corps de l'analysant et du corps de l'analyste.

Dany CRETIN-MARNEZ

Oui, tout à fait.

Hector ANKELEVITCH

Est-ce que je pourrais vous demander de préciser. Je crois que, ou bien vous ne l'avez pas dit, ou bien je ne l'ai pas entendu : s'il y a un symptôme, qui organise de façon foncière, qui l'organise, elle ? Parce que dans mon expérience, effectivement, je crois que vous avez raison, que ce genre de patient peut au fond nous réinterroger, non seulement sur la conduite de la cure, mais qu'il n'y a pas vraiment de théorie analytique là-dessus. Et que ce sont les anglo-saxons qui ont le plus travaillé là-dessus, avec deux conduites de cure totalement

différentes : celle de Winnicott et celle des kleiniens et qui ont paré à ce type de psychisme où ce n'est pas de la névrose qu'il s'agit et ce n'est pas de la psychose. Même si ça peut donner des symptômes de type psychotique. La demande qu'elle vous adresse : "comment je dois dire, comment je dois penser ?", là, ce qui est en train d'essayer de se frayer, c'est quelque chose du signifiant de Lacan. Or, la demande d'un signifiant maître est justement chez les patients qui ont un surmoi féroce. Qu'ainsi, c'est mon hypothèse, ces cures où il faut un aménagement du temps, de l'espace, de l'interprétation du corps différent, où on ne peut pas dire qu'il y ait forclusion du nom du père, mais où il n'y a pas de différence entre l'identification primaire et l'identification secondaire. Or, la seule issue de ces cures-là, c'est au coup par coup, on ne peut pas comme pour les névrosés, avoir une conduite qui va amener à un certain résultat, différent pour chacun, mais qu'il y a une conduite au-delà de l'aménagement de l'espace, ce que Winnicott nous a surtout appris. On peut trouver la façon de séparer l'identification primaire de la secondaire. Faire en sorte que le reste d'objet qui n'a pas été expulsé puisse l'être, et que ça dégage ce qui permet qu'il y ait la castration primaire. La castration primaire, c'est celle qui sépare le premier signifiant de tous les autres, c'est-à-dire l'identification première à toutes les autres. Quand le phallus est symbolique, quand le signifiant phallique est expulsé complètement, c'est là qu'on peut habiter le langage et c'est ça, par ricochet, qui permet l'organisation de l'es-

pace, un espace tridimensionnel nous est donné par la perte de l'objet. Pour moi, les patients qui ont ce problème d'espace qui oblige à l'aménagement de la cure, c'est un objet qui est "encore à l'intérieur". Comment faire en sorte qu'il puisse être mis au-dehors ?

ny CRETIN-
RNEZ

Au début, ma cliente avait des symptômes de difficultés respiratoires et presque de tétanie, c'est-à-dire qu'elle avait des contractions importantes musculaires avec, en particulier, le souffle qui lui manquait. J'appelle ça des "convulsions-symptômes", ce n'est pas des symptômes dans le sens freudien, mais j'ai cru comprendre que c'étaient les premiers repérages de l'articulation d'un signifiant. Ce qui m'a fait dire ça, c'est parce qu'un jour, elle était sur le divan et elle a eu une contraction très très grande de tout le corps et des mains, et au fur et à mesure, elle avait un vide, un vide, un vide, un vide... Au bout d'un moment, voyant que les choses allaient se constituer dans un espace tout à fait clos, j'ai proposé qu'on arrête là. Elle s'est levée et elle a eu, au moment de payer, au moment de la séparation, s'asseyant sur le divan de façon à m'inclure dans son cadre, puis se levant, elle a eu ce que j'appelle "les mains d'autiste", quelque chose qui glisse très fort entre les doigts. Je lui demande de se rasseoir, je me mets accroupie devant elle et je lui parle de ces mains qui avaient tellement envie de retenir le père. C'est quelque chose d'un frayage violent et

passionné. Les enfants autistes n'ont pas la notion d'objet en particulier quand ils ne peuvent pas tenir l'objet dans les mains. C'est le premier contre-investissement brutal et massif d'un désir de tellement serrer, de tellement tenir, qu'ils tiennent si fort qu'ils vont détruire l'objet. Ils ne peuvent pas faire la différence entre tenir et détruire. Quand ces enfants autistes se mettent à pouvoir gérer quelque chose d'un état psychique, ils commencent à retrouver, je dirais, une souplesse de la main..., et elle avait ce symptôme-là et donc je lui parlais littéralement comme je parlais à un enfant autiste, en disant que c'était terrible de ne pas pouvoir comprendre pourquoi le père était parti, qu'on n'avait pas pu le retenir. Donc, elle a eu des moments, je dirais de "symptômes signifiants"; je ne peux pas dire les choses autrement, et elle était envoyée par un médecin, c'est intéressant la raison pour laquelle elle est venue chez moi : elle était envoyée par un médecin qui a fait un transfert, donc, sur moi, c'est-à-dire qu'il lui a dit : "Il faut, il faut que vous alliez voir cette dame",alors que ma cliente n'était pas dans une position de demande d'analyse très constituée, elle avait fait par ailleurs des thérapies primales, elle a tout un passé de travail sur le but des pulsions dans les thérapies, dans des thérapies d'ailleurs qui ne lui ont pas permis de pouvoir vraiment articuler ça par rapport à ce qu'elle sentait d'une drôle de vie.
Et donc, elle est arrivée "dans le jet du transfert", de la position du symptôme médical mais

elle est très intelligente, elle a rapidement compris qu'ici, il ne s'agissait pas de symptôme médical et visiblement, en même temps, elle s'était autorisée, elle s'autorisait dans le lieu du divan, à avoir des symptômes un peu fous, comme elle disait.

ique TRICOT Oui, c'est peut-être autour du terme que tu viens d'employer de "brut des pulsions" que je voudrais intervenir. J'étais en train de me poser des questions sur ce que tu avais dit dans ton exposé, c'est-à-dire que chacune de tes interprétations qui portait sur l'histoire ou sur l'événement-départ du père, elle ne pouvait rien en faire, et la question que je me posais, c'est : "n'était-ce pas elle qui avait raison de laisser tomber ce que tu lui proposais là ?", parce que sa psyché n'en était pas du tout à pouvoir élaborer quelque chose à partir de l'histoire. Ce que tu as dit du mouvement des mains, épisodes de tétanie des mains des enfants autistes, n'y a-t-il pas la fonction anticipatoire dans ton interprétation : "ces mains qui voudraient retenir le père"... n'est-ce pas d'une certaine façon un pari, un pari psychique parce que peut-être que ces mains telles qu'au moment où ces mains étaient dans cette position, n'en étaient pas là? Tu as employé le terme de virtuel, mais il me semble que tu joues dans le virtuel, dans deux registres, à la fois dans l'espace et dans la temporalité. Est-ce que c'est ton pari dans cette cure ?

CRETIN-ARNEZ

Je dois te répondre qu'elle n'en était pas là, à ce point-là, ponctuel de la clinique, mais que le contenu des trois ou quatre séances d'avant, y avait fait allusion. C'était dans le sillage peut-être, d'une précipitation du signifiant qui est arrivée avant les mots, qui est repassée par le corps et qui est arrivée avant les mots, mais c'était dans les trois, quatre séances précédentes.

CHARTIER

Cette patiente ne pouvait rien faire devant vos interprétations, et ce que l'intervention de Monique Tricot réactualise pour moi, au fond, l'hypothèse que je m'étais faite en écoutant votre cas, est-ce qu'on ne pourrait pas penser que, non pas, il faille faire appel à quelque chose qui ne serait ni de la névrose, ni de la psychose, mais au fond, est-ce qu'on ne pourrait pas penser qu'il s'agisse d'une psychose sans déclenchement ? Une psychose sans déclenchement dans laquelle cette activité de chercheur justement, fonctionnerait peut-être comme une suppléance, voire comme un symptôme, parce qu'au fond, ce ne serait pas le seul cas où un chercheur, enfin je pense à la biographie, à l'histoire de Cantor par exemple, qui est celui qui me vient à l'esprit, mais ce n'est sûrement pas le seul exemple où on a vu fonctionner une activité de chercheur jusqu'à un moment où une rencontre, enfin en tout cas où quelque chose s'est déclenché de la psychose. Je dis ça parce qu'il me semble quand même que l'enseignement de Lacan va plutôt dans le sens d'une discontinuité entre névrose et psychose, il ne laisse pas beaucoup de place au concept de border-line par exemple.

ctor
NKELEVITCH

C'est vrai qu'il y a une différence, qu'il y a discontinuité entre la névrose et la psychose. La théorie de la continuité entre névrose et psychose, c'est vrai que Lacan l'a nettoyée. Or, à partir d'un moment donné, Lacan commence à penser quelle peut être la structure minimale des sujets qui ne sont pas névrosés, et dont les symptômes peuvent mimer des symptômes psychotiques, c'est-à-dire arriver à l'hallucination, même y avoir des délires, mais qui n'en sont pas. Je voudrais défendre pour Lacan qu'il a bien envisagé l'existence d'un terrain qui n'était ni la psychose franche, ni la névrose, que ça l'a préoccupé. C'est un problème pour nous de continuer à développer quelle peuvent être et la structure et les modalités de la direction de la cure là-dessus; je crois que c'est le futur de l'analyse.

ervé PETIT

Pendant l'exposé de Dany, j'avais réagi - et ma réaction me revient en écoutant Hector - à une intervention qui, s'adressant à la patiente, fait dire à l'analyste "je lui demande d'associer". Est-ce que ça ne fait pas tilt tout d'un coup, ce retournement où c'est l'analyste qui demande quelque chose? Simple manière de dire peut-être ? mais insistante puisque la formule : "je lui demande de..." est revenue avec assez d'insistance pour solliciter votre réflexion. Elle pourrait s'accrocher à la question soulevée par Hector des modalités de la direction de la cure. Que dans ce domaine il y ait des aménagements, c'est un fait. Faut-il pour autant prendre les devants et les investir d'être porteurs du futur de l'analyse ? Ne serait-ce pas renoncer avant même d'avoir donné à la situation

analytique l'occasion de produire ses effets ? Rappelons-nous qu'avec certains patients, pendant des années, qu'on pourrait mettre dans le registre des entretiens préliminaires, il y a parfois tout un travail à faire, non pas tant pour aller sur leur terrain, "celui de tous les aménagements", mais pour leur permettre de venir sur celui de l'analyse où la lente élaboration de leur demande va rencontrer l'imprévu de leur manière à eux de la dire ou pas ?

Jean-Jacques BLEVIS

Oui, à la suite de vos exposés, un certain nombre de questions sont inévitablement venues autour des questions de la structure. Un point qui me paraît sensible, à savoir le rapport de la névrose à la psychose. Pour ma part, plus mon expérience avance, plus je serais, non pas prudent, je ne crois pas qu'ici la prudence soit de mise, moins je serais porté à soutenir cette position qui a été reprise là, de la discontinuité de principe, de structure entre névrose et psychose. Pour ce qui est de Lacan, certes, il y a cette pente assez ferme, bien que sur ce qu'Hector nous donnait comme écho de sa pratique, disons plus largement de la pratique de Lacan, je ne partagerai pas le témoignage que tu donnes. Je trouve que Lacan n'hésitait pas du tout à fournir un diagnostic, et avait une idée du malade très ferme. Mais par certains côtés, par rapport à nos cures, ce point-limite, ce point de passage entre névrose et psychose, me paraît justement être un des points peut-être les plus stratégiques et les plus essentiels d'une indétermination théorique pour

l'analyste, du côté de la structure. Par rapport à cette tentative, en effet, de constituer un savoir du côté de la théorie, il semble que s'il y a quelque chose qui nous montre qu'on ne peut pas, sur un plan quasi-éthique et technique, trancher, pour moi en tout cas, c'est bien là. Affirmer qu'il y a une discontinuité radicale entre névrose et psychose, ça a des conséquences multiples évidemment, mais comment dire, je ne sais pas comment on pourrait le pousser plus loin. Ce que vous avez apporté me semble aller dans ce sens-là, dans ce sens que je défends, y compris sur ces points de butée de non-savoir, de non-bouclage. Il me semble que ce non-bouclage est quand même prometteur, et pour la conduite de la cure, et pour l'analyste dans son travail d'élaboration, pour la continuation de son travail avec les patients.

cianne BLEVIS Oui, je voudrais reprendre ce que disait Hervé Petit sur la question des "aménagements" techniques de la cure analytique; cette question qui a été soulevée semblait emporter une sorte de consensus général, qui ne va pourtant pas de soi. Il me semble que l'intérêt de ce que vous avez avancé tient en ce que l'"aménagement" qui se faisait à l'intérieur de la cure était avant tout inscrit dans l'"aménagement" interne de l'analyste, c'est-à-dire dans la façon dont un analyste pense et repense la situation et les problèmes qui lui sont posés par le paysage psychique singulier d'un patient. Y a-t-il d'autres "aménagements" qui pourraient être techniques avant d'être pensés

par la rencontre analytique? Peut-être serait-ce là une grande source d'erreurs justement.

J'en reviens à un autre point. Je reviens à votre première phrase; vous avez commencé votre exposé en parlant de l'espace pictural. Pour moi la question de Claude Rabant y faisait implicitement référence; je l'ai comprise comme un questionnement sur ce fait premier qu'est l'hallucination dite primaire. Ce que Claude Rabant a avancé d'un "défaut" ou d'un "manque" *dans* l'hallucination et aussi d'un "défaut" et d'un "manque" *de* l'hallucination est pour moi une position de référence opposée à celle qui soutient le créateur d'un espace pictural. Alors, on pourrait tout aussi bien se trouver selon les cas, en présence d'un excès ou d'un défaut par rapport à ce quivient faire support à l'hallucination primaire. Dans le cas des patients dont vous parlez, je me demande s'il n'y a pas eu, de façon effectivement extrêmement précoce ou primitive, une sorte d'implosion interne de leurs possibilités hallucinatoires qui fait que leur façon d'appréhender le corps, leur corps (soit l'interprétation qu'ils peuvent s'en donner) se trouve être elle aussi en défaut. Winnicott dans son article intitulé "L'esprit et ses rapports avec le psyché-soma" a dit quelque chose d'approchant, à ceci près que pour lui, l'intelligence même est le symptôme de cet enfant abandonné à l'intérieur de lui-même et que son intelligence console de façon inadéquate. Le symptôme de "débilité" ne me semble pas opposable à celui de l'intelligence : il est quand même

beaucoup plus facile de travailler avec des gens intelligents ! Donc si c'est plus facile, c'est que le sujet a réussi là à sauver une part de sa créativité et c'est là-dessus que l'on s'appuie.

Je ne pense pas plus que vous non plus qu'il y ait de discontinuité entre les structures psychotiques et névrotiques au sens où l'on rencontre des processus psychotiques infiltrant des processus névrotiques. Ce qui est très difficile avec le genre de patients que vous évoquez, c'est d'arriver en ce point où leurs possibilités hallucinatoires ayant été désorganisées, on peut dans l'analyse, en toute bonne foi, par des interprétations inadéquates ou par une sorte d'inattention à ces points d'origines de leurs désorganisations, ne faire qu'ajouter à leurs propres incapacités. Et c'est là le point le plus difficile en ce qu'il sollicite aussi, l'analyste, en ses zones de régression. Savoir comment inviter, anticiper comme vous l'avez fait dans cette scène très intéressante où vous avez anticipé par des interprétations, par des constructions ce qui allait advenir, c'est cette capacité-là (au-delà même de ses contenus) qui contribuera à étayer chez ces patients leurs propres mouvements d'interprétation de leur réalité psychique et corporelle.

On ne peut pas dire non plus que la réalité de ce que vous disiez n'entrait pas en ligne de compte; au contraire, cette pertinence était le garant de la présence de cette capacité antici-

patoire qui avait une véritable fonction de butte contre le chaos interne. La scène hallucinatoire a pu venir ensuite, et peut-être est-ce cette succession temporelle qui a pris sens pour cette personne, qui a essayé de lutter de toutes ses forces contre un processus désorganisateur de ses pensées et de ses percepts.

Tout sujet lutte, avec différents moyens, pour rétablir sa cohésion identificatoire subjective et sexuée; parfois cette lutte se déploie dans un tel espace qu'elle semble absurde, prendre des tours extrêmement violents ou persécutifs. Si l'on n'y prend pas garde, on ne voit pas que ces sujets luttent extrêmement fort pour essayer de nous mettre en communication avec ces zones où ils ont été désorganisés, ces espèces d'inclusions de signifiants désorganisateurs de leurs possibilités hallucinatoires, et qu'il semble que vous avez tout à fait pointé le lieu où l'on peut soutenir quelqu'un dans cette tentative de survie.

cques HASSOUN Oui, c'est à propos de ces patients qui semblent poser des problèmes. Ni psychose, ni névrose... et moi, il me semble que c'est de plus en plus une catégorie de patients qui se présentent actuellement, en tout cas d'un certain nombre actuellement, où il est tout à fait difficile de déterminer ce qu'il en est de la structure et j'avais été très sensible à ce qu'Hervé Petit a dit, c'est-à-dire qu'on peut se demander si ces patients ne justifient pas pendant un temps plus ou moins long, ce qu'on pourrait appeler, je crois, tout à fait

les entretiens préliminaires. Il me semble que tant que ces patients restent dans l'absence d'image, je ne sais pas si vous avez cette expérience de patients qui n'ont aucune image de leur enfance, aucune. Qui se raccrochent - je pense à une analysante qui s'accrochait à une photo, une seule, c'est tout ce qu'elle avait de son histoire - mais ne voit rien, elle n'a rien vu, elle ne peut rien en dire et elle l'exprime comme ça : "Je ne vois rien de mon histoire", et qui est arrivée en état de souffrance et de mélancolie profonde. Il m'a semblé - parce que moi, j'ai été très frappé du fait que votre patiente était allongée, était sur le divan. J'aimerais bien vous interroger là-dessus - il m'a semblé en tout cas pour ma patiente qu'il était nécessaire qu'elle reste aussi longtemps que possible en face-à-face. Que possible, c'est-à-dire quoi : c'est-à-dire tout simplement le temps qu'elle commence à construire un certain nombre d'images, et à reconstituer peu à peu. Alors chez elle, c'est venu sur un mode tout à fait particulier, c'est quand elle a commencé à reconstituer les surnoms des personnes qui habitaient son village. C'est quand elle a commencé à leur donner des surnoms ou à se souvenir des surnoms, c'est à ce moment-là que quelques images ont commencé à venir et c'est seulement après, me semble-t-il, qu'il a été possible de la passer sur le divan; enfin, elle l'a demandé d'ailleurs. J'ai repoussé encore pendant quelques temps. Pour ce type de patient, en fait, qu'en est-il de leur structure ? Personnellement, je ne saurais pas véritablement en dire grand chose. Non, vraiment

pas. Mais par contre, leur évolution, ce qui se constitue peu à peu au cours de l'analyse, et dans le transfert, ça me semble tout à fait important. Ces patients-là, c'est un premier type de patients; le deuxième type c'est effectivement les gens qu'Hector a évoqués dans son exposé de tout à l'heure : ceux qui ont un savoir parfait, articulé sur leur histoire avec des associations qui peuvent vous laisser apparemment tranquille et en paix et qui, eux aussi, se situent sur ce bord - ne parlons pas de border-line - mais sur ce bord qui témoigne peut-être d'une discontinuité dans leur propre corps, mais qui demeurent sur ce bord. Enfin, il m'a semblé nécessaire de poser ces questions du passage au divan. Par contre, l'analysante dont je vous ai parlée, c'est après qu'elle soit passée sur le divan, qu'elle a commencé à retrouver des images. Il est tout à fait évident que c'est à ce moment-là que les souvenirs, les images, la mémoire, le mémorable, a peut-être commencé à se constituer, mais il y a des étapes à tracer dans certaines cures. Maintenant, une simple question qui m'a intéressée : Vous avez terminé votre exposé en disant : "une demande de passion, une demande de passion sans objet", alors si vous pouviez m'en dire plus, je serais assez content, mais je crois que François Baverey voulait dire quelque chose.

Oui, simplement à propos de cette question qui vient d'être soulevée de la continuité ou de la discontinuité entre névrose et psychose. Je vais demander - puisqu'a été évoquée au cours de la dis-

cussion de la haine et de la férocité du surmoi - et que d'autre part, il y a aussi cette activité de recherche que la patiente manifestait, et à l'intérieur de laquelle il semble qu'elle était tout à fait compétente et qui lui sert d'étayage, mais en même temps signe quelque chose d'un clivage absolument parfait qui l'a fait constamment s'interroger sur le lieu de sa division. Et je me demande si cette question de la continuité ou de la discontinuité ne vient pas du fait de ce que dans la théorie que nous avons - et entre autres de celle que Lacan a élaborée -, s'il n'y a pas un manque radical d'élaboration de la question de la perversion.

lise POYART — Ou tout simplement de la prise en compte des mécanismes de clivage dans la psyché au sens où par exemple Bion a pu le développer.

arcianne BLEVIS — Je voulais faire une remarque aussi : j'ai été frappée par le fait que dans le procédé que vous avez pris pour pouvoir travailler cette cure, vous ayez employé une métaphore optique, c'est le point virtuel dans l'espace.

ancy CRETIN-ARNEZ — Je me demandais (dans un travail fait dans le cadre de l'association des paralysés de France), comment peuvent s'érogéniser ces corps déficients et estropiés. Pour cela, j'étais partie d'une hypothèse sur une sorte de mémoire-plaisir et sur la constitution d'un lien narcissique transférentiel, support d'une sorte d'auto-érotisme, à partir d'un réinvestissement de l'imaginaire et

du corps désirant, c'est-à-dire des possibilités que pouvait avoir cet enfant au corps déficient et non pas de ses impossibilités à ce qu'il ne peut pas faire.

Je passe sur les multiples développements que cette hypothèse suggère pour en revenir à la question de ce soir : comment en l'absence de métaphore et de travail d'intériorisation, le rapport métonymique peut déboucher sur une création, qui conduirait à une élaboration puis à une métaphorisation par la rencontre avec un autre reconstituant la relation manquante, par l'intermédiaire projectif de la pensée de l'éprouvé d'autrui. Pour cela, j'avais repris un travail de réflexion sur *L'Esquisse*, ouvrage élaboré par Freud dans le cadre de sa relation à Fliess, tout au début de la psychanalyse. J'avais été frappée par le fait que Freud, dans un effet du transfert négatif sur Fliess, dut transcrire et écrire ce qui pour lui constituait les premières traces du fonctionnement psychique. Le transfert négatif se développait entre autre chose autour de l'articulation d'une absence de discours et d'un interdit de savoir ce qui s'était passé dans le deuxième mariage du père de Freud avec sa femme Sarah. Ce qui m'avait intéressée dans cette histoire, c'est l'effet en retour de ce transfert qui, par un jeu de déplacement d'objet et de déploiement, conduisit Freud à réinscrire ce qui était effacé et manquant, et à se fabriquer et à se constituer un objet spécularisable et identifiable (*L'Esquisse*) sur le bord de l'autre objet perdu et innommable. Tout cela pour pointer qu'il existe un rapport très étroit entre l'intelligence et la construction à partir de l'objet perdu.

# L'ACTE : "LE PRÉSENT, LA CIRCONSTANCE"

Hervé Petit

Ce sont deux mots dans l'intitulé du colloque qui ont retenu mon attention et m'ont propulsé à cette place où maintenant il faut que je vous parle. J'ai un exposé à faire ! (*)

Faire...! Voilà le premier mot lâché; celui-là vient tout seul. La difficulté serait plutôt de l'éviter. Faire est sans doute un des mots les plus usités de notre langue.

Le deuxième mot est plus difficile à amener. Je ne crois pas que vous m'auriez accueilli sans quelques sarcasmes, si je m'étais installé en vous disant : "Je ne parle pas, moi ! J'agis ! Je n'ai pas que ça à faire. Je vais poser un acte." Ce n'est pas faute bien sûr que ça me tenaille d'y prétendre, mais je suis tout de même tenu par ce qu'on appelle la peur du ridicule.

---

(*) Cet article n'est pas à proprement parler un texte. Rédigé pour être lu, il porte la marque de sa destination, la liberté du style oral ici retranscrite tel quel ou presque.

Si le faire est toujours référé au savoir et à un objet, le "complément d'objet", l'acte, plus sècrètement peut-être, n'en est pas moins lui aussi référé à quelque chose... et quelque chose qui pour le moins touche à la question du narcissisme (mais c'est une question de savoir si ceci est aussi vrai de l'acte psychanalytique).

Relation d'objet ! Narcissisme ! Allons-nous devoir aborder une question de cours !!... Et puis n'est-ce pas trop de faire porter à ces deux mots, faire et acte, le poids de ces concepts ? Sans doute ces mots en ont vu d'autres et leurs usages montrent bien qu'ils sont habiles à se dérober à une orientation trop précise. D'ailleurs, ne sont-ils pas interchangeables ? Souvent ils se remplacent l'un l'autre et ils se rendent mutuellement service. A ce jeu, le mot faire est le plus doué.

De "faire un caca" à "faire un chef-d'oeuvre", il y a quelques pas que seule une mère peut franchir. Cet exemple trouve d'autant plus sa place ici qu'il est de ceux qui ont servi à certains de bouc émissaire pour ridiculiser la psychanalyse. Ce sont les mêmes (ou leurs émules) qui aujourd'hui ont complètement intégré qu'il est plutôt bien de s'extasier sur la première production de leur rejeton dans le pot, l'événement étant élevé momentanément au rang d'acte et considéré non sans raison, même si c'est derrière l'écran du faire, comme un acte, sinon de bravoure, du moins de maturité !

Le mot acte présente moins de souplesse; pour suppléer au faire, il a besoin de quelques complices, des mots voisins - l'activité, l'action - ou alors, il emprunte le masque de sa forme plurielle. Quand nous évoquons nos actes quotidiens, on ne parle de rien de plus

que de ce qu'on fait tous les jours. Certes, "comme on fait son lit on se couche", mais faire son lit ne devient un acte qu'en d'assez rares occasions. Autre exemple, au hasard : une phrase de Mauriac. "Sous la couche épaisse de nos actes, notre âme d'enfant demeure inchangée". Comme c'était un spécialiste de la question, veut-il dire qu'elle reste aussi noire ?!... Mais l'acte ne se met pas en couche. N'est-ce pas plutôt le propre du faire de s'accumuler ? L'acte, lui, dans l'épaisseur, tranche.

Même si pour faire la distinction, on peut prendre appui en partie sur les usages langagiers, je ne méconnais pas que, pour une bonne part, distinguer l'acte du faire relève du choix, de la décision, du pari. C'est le choix qu'a fait Jacques Lacan quand il a promu "l'acte psychanalytique" pour le différencier assez radicalement de ce qu'il appelle "la tâche psychanalysante" (2).

Qu'est-ce qui se fait dans l'analyse ? "Il se fait, dit Lacan, quelque chose, et c'est bien de cette différence du faire à l'acte dont il s'agit. Ce au banc de quoi on l'attelle, l'on met le psychanalysant, c'est au banc d'un faire. Lui fait quelque chose, appelez-le comme vous voulez, poésie ou manège, il fait et il est bien clair que justement une part de la technique analytique consiste dans un certain laisser faire" (3).

Mais pourquoi donc Lacan a-t-il tenu à situer, à promouvoir, face au faire du psychanalysant, l'acte du psychanalyste ? Si cette notion nous est maintenant familière, elle n'a pas paru tellement nécessaire à bon nombre de ceux qui écoutaient Lacan. C'était en 1967-1968. Après tout, le transfert, l'interprétation, la direction de la cure semblaient suffire à faire l'affaire (voire à gérer les petites affaires !).

Donc, pourquoi l'acte du Psychanalyste ? Je suspends un moment le rappel de la position de Lacan. Je veux en venir, dans le prolongement de la question de l'acte et du faire, à un pari qui m'est plus personnel : le pari de différencier tout aussi radicalement l'invention et la création.

Je ne vous surprendrai pas à situer sans hésiter la création dans la mouvance de l'acte. Par contre, je sais bien que d'aucuns résistent à situer sans conteste l'invention dans le registre du faire (l'inventeur, c'est celui qui trouve un trésor; il le fait exister). Il est vrai que le pari n'est pas facile à tenir. Depuis quelques années, mille occasions m'ont permis de vérifier que les deux mots s'emploient facilement l'un pour l'autre. Un exemple parmi d'autres, qui donne l'occasion de citer les très belles "Lettres vives" de Winnicott. Il veut féliciter un collègue. "On sent, lui écrit-il, que lorsque vous énoncez les théories de Klein, non seulement vous les découvrez, mais vous les inventez (ou vous les créez, pourrait-on dire)" (4).

Dans ce domaine, chacun y va de son hésitation. Entre invention et création, mon coeur balance. A quoi bon s'acharner ! C'est là que l'appui qu'offre Freud est précieux. Freud n'a jamais parlé de l'invention de la psychanalyse... jamais! (Et pour l'instant du moins, cette formulation n'a pas encore rencontré le succès que dans quelques années le centenaire ne manquera pas de lui apporter). Sans même y avoir peut-être réfléchi, chacun sent bien qu'elle ne correspondrait ni à l'esprit ni au style de Freud.

Reparcourons par exemple *Ma vie et la psychanalyse*, nouvellement traduit *Freud présenté par lui-même* (5).

Freud cite Goethe : "Chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre" et Charcot : "Ça n'empêche pas d'exister"..., phrases auxquelles font écho des expressions telles que "je fis droit au nouvel état des choses", "je fus amené à reconnaître...". Ailleurs, il dit que telle chose "ne lui laisse pas le choix", etc... C'est un style. Il nous est familier; je crois qu'il fallait le rappeler. Il est à l'opposé du discours de l'invention. "Si on rassemble les influences qui ont marqué Freud, remarque Octave Mannoni, elles forment un chaos, c'est-à-dire précisément ce qui attend un acte de création" (6).

Freud, au moins une fois, a très clairement distingué la création de l'invention, dans son texte sur Léonard de Vinci. Dans son approche de Léonard, Freud part du constat qui était déjà celui des contemporains du peintre : Léonard arrivait de moins en moins à surmonter la difficulté de finir une oeuvre. Quand le maître est en proie au démon de l'invention c'est, en définitive, au détriment de la création. "L'investigation ne laissa jamais la carrière tout à fait libre à l'artiste : souvent elle lui porta préjudice et peut-être finit-elle par l'étouffer... on dirait, insiste Freud, qu'un intérêt étranger, celui de l'expérimentation, fortifia tout d'abord celui de l'artiste pour son oeuvre et ensuite nuisit gravement à celle-ci." Et Freud résume son point de vue en une formule saisissante : "L'artiste avait d'abord pris le chercheur à son service, mais le serviteur était devenu le plus fort et opprimait son maître".

Ce constat me semble être comme un pavé dans la mare où s'ébattent ses élèves, en proie pour la plupart aux délices de croire à la consistance de leurs inventions. La mise en garde ne semble pas avoir été entendue et

beaucoup seront, comme Léonard, marqués du "stigmate tragique de ne pouvoir aboutir".

Si la fascination qu'exerce la pratique de l'invention recule le moment d'aboutir, ne dit-elle pas quelque chose des difficultés auxquelles nous sommes confrontés quand nous sommes en proie à la question de la fin de la cure ? Cette question, c'est celle à laquelle Lacan accroche le surgissement de l'acte du psychanalyste. Avant d'y revenir, je vous propose encore quelques détours.

oOo

Que disent les créateurs eux-mêmes de la création, de l'invention, du faire de l'acte ? Ecoutons les propos d'un peintre très discret qui, comme son ami Beckett, pense qu'"il faut savoir garder le silence"; un peintre qui dit "les mots me rejettent" et qui peut-être s'en explique en disant "il est difficile de trouver des phrases inconnues, des phrases qui savent accueillir l'inconnu" (l'inconnu et le nouveau, ce n'est pas la même chose : le nouveau est l'obsession de l'invention; l'inconnu, éventuellement, surgit de l'acte). Les propos de ce peintre ont été recueillis par le poète Charles Juliet et publiés par lui sous le titre *Rencontres avec Bram Van Velde* (7).

Face au peintre, Charles Juliet se tient en retrait, mais sa position n'en est pas moins surchargée d'admiration. Cela l'amène à gommer les difficultés et les con-

tradictions, les impasses de la création, quand la création ne peut se produire qu'au prix d'une vie de martyre dont le poète recueille quelques bribes d'une manière qui provoque un certain malaise. Certes, la création suppose la traversée du pire et comme Giacometti, Bram Van Velde le soutient. "Quand le pire est évité, c'est nécessairement faux quelque part" (...) "seul celui qui connaît la souffrance a quelque chose à dire" (...) "il faut se tenir au plus bas" (...) "nous avons peur de découvrir ce qui se passe vraiment, d'explorer notre fragilité" (...) "il faut avoir le courage de ne pas craindre le pire" (mais il s'agit là d'une expérience psychique, pas d'une vie de martyr). Bien qu'il s'agisse d'un témoignage et pas d'une théorie, on peut tout de même évoquer la proximité des mots du poète et de ceux du psychanalyste: Ça parle là où Ça souffre.

A de très nombreuses reprises, Bram Van Velde règle son compte au faire. Il le répète sans cesse, "le plus difficile c'est de ne rien faire" (...) "le travail est encore une facilité, une manière d'échapper"... "l'art ce n'est pas travailler, ce n'est pas faire". Pour le peintre, "l'Horreur", "le grand risque, c'est la fabrication". Beaucoup plus rarement, Bram Van Velde évoque l'acte, sans grand relief ; serait-ce que le commentaire risque toujours de réduire l'acte au faire ? Il semble que c'est à l'autre de nommer l'acte; Beckett commente ainsi l'oeuvre de son ami : "L'acte est celui de l'homme qui sans pouvoir, incapable d'agir, cependant agit parce qu'il est obligé de peindre". Quelle est donc cette obligation, à quelle nécessité impérieuse répond l'acte de création ? "L'art pour ne pas être broyé", répond le peintre. "Je suis en mille morceaux, la peinture me rend

un" (...) "Je jubile". "Il y a vraiment un moment de jubilation".

A quoi tiennent donc les contradictions et les difficultés de l'acte de créer ? Il y a la difficulté de concilier l'évidente nécessité du savoir-faire et l'horreur (ou plutôt peut-être l'ennui) du faire. Mais la vraie difficulté, l'ultime aporie de la création tient à l'articulation impossible qui met en concurrence la création d'un objet, l'oeuvre, avec l'inouïe nécessité de s'en séparer pour se retrouver un au prix de cette perte.

S'il n'y a pas à annexer la parole d'un peintre, constatons du moins, comme Freud l'a fait en son temps, qu'il y a une parole, celle des créateurs, qui prend sa source à des questions que la psychanalyse elle aussi doit affronter avec, de ce fait, un sentiment d'un peu moins grande solitude. Mais malgré l'enthousiasme de Freud, il faut bien dire que le voisinage de la création artistique et de la psychanalyse est à manier très prudemment, même s'il paraît en tout cas légitime de revendiquer que seule une théorie de l'inconscient rend justice à l'intuition des créateurs. Et il n'en reste pas moins que la psychanalyse n'a pas à renoncer à ses propres positions éthiques : que l'acte créateur surgisse si souvent au prix de tant de souffrance, la psychanalyse le constate - voire le comprend -, mais ne prend pas forcément son parti.

(Le poids de la dette de Freud vis-à-vis des artistes l'a-t-il freiné sur le chemin d'une théorie de l'acte ?... Est-ce seulement anecdotique de rappeler que

l'oeuvre de Lacan prend son départ avec *Le stade du miroir*, au moment où dans sa vie il croise le milieu des artistes et qu'il est confronté à leur jubilation, mais aussi à leurs impasses ?)

oOo

Mon deuxième détour nous ramène à des choses en un certain sens plus triviales, à une polémique susceptible de rebondir encore. C'est la polémique qui est triviale; l'enjeu, lui, ne l'est pas. C'est l'ambition de ce travail d'en prendre la mesure, quitte à devoir en repasser par ce qui a d'abord été une réaction, un mouvement d'humeur qui n'a eu que trop l'occasion de s'exprimer. Une réaction à quoi ? A rien moins que ce qui a pris parfois l'allure d'un nouveau mot d'ordre : "il faut inventer ou réinventer la psychanalyse". C'est un mot d'ordre pernicieux qui repose sur une appréciation erronnée de la place à faire à l'invention dans le processus analytique.

L'expérience analytique a pourtant bel et bien affaire à l'invention, mais c'est celle des patients qui, dans les traces d'Anna O., réinventent la psychanalyse, c'est-à-dire qu'ils réinventent les mille et un moyens d'y échapper. L'invention relève du stratagème, de la ruse, de l'astuce, du moyen de résoudre un problème, de "remplir un office" (selon le mot de Lacan). C'est une ressource qu'il faut bien exploiter si on ne veut pas la subir.

Une expression donne tout son relief à ce dont il s'agit, c'est celle des mères qui disent, exaspérées par leur enfant, "mais qu'est-ce qu'il va encore inventer ?"... Une bêtise, c'est sûr ! mais un peu plus aussi. Au-delà de l'exaspération pointe une note de fierté que l'enfant va avoir à charge de ne pas décevoir. La mère sait, sans trop vouloir le savoir, que ces bêtises de l'enfant, ce sont les moyens qu'il trouve pour se débrouiller dans la vie, pour prendre contact avec elle.

A l'écoute de nos patients, nous sommes souvent dans cette position, exaspérée mais aussi attentive; nous recevons la monnaie de notre pièce. Ils nous inventent à leur usage. C'est patent quand, à l'occasion, ils se mettent à nous voir beaux, forts, intelligents, comblés par la vie et nageant dans le bonheur; là on peut dire, sans se tromper, c'est de l'invention ! A charge pour nous de nommer ces bêtises, de permettre au patient de les reconnaître comme telles, ne serait-ce que pour passer à une autre. Lacan remarque dans le séminaire sur l'acte, que la fonction de l'interprétation est de relancer l'inventivité du patient.

L'analyse en passe par les inventions au sens où il faut les traverser, les épuiser. Et si l'expression "faire son analyse" est si laide, c'est sans doute qu'elle est sinon fausse, du moins partielle, très incomplète. Elle laisse dans l'ombre la dimension de l'acte qu'il s'agit de faire émerger.

"Il faut inventer". Quand ce mot d'ordre s'adresse à l'analyste, il fait plus que se tromper, il opère un véritable détournement de la fonction de l'analyse au profit du faire, au détriment de l'acte.

"Le seul principe certain à poser et d'autant plus qu'il a été méconnu est que la psychanalyse est constituée comme didactique par le vouloir du sujet" (8). Avant de relire la suite de cette phrase de Lacan, remarquons au passage qu'en fait de "méconnu", il a dû être comblé - au sens où lui-même employait ce mot - comblé par le succès de sa formule. "L'analyse ne s'autorise que de lui-même", une telle "catastrophe", ça ne s'invente pas ! Ça vous tombe dessus ! Le méconnu s'est déplacé sur la suite de ce qu'écrivait Lacan dans cette note adjointe à l'acte de fondation de l'école. Parlant du candidat, Lacan ajoute en effet qu'"il doit être averti que l'analyse..." (Lacan écrit l'analyse, pas l'analyste; autant dire que dans ce domaine, l'analyste n'a rien à inventer; il ne peut pas se soustraire à ce qui l'a fait analyste). Donc, Lacan écrit que "l'analyse contestera ce vouloir (le vouloir être du candidat) à mesure même de l'approche du désir qu'il recèle" (l'acte est porteur de cette contestation des prétentions de l'invention). Est-ce utile, sans rouvrir trop de plaies, de rappeler à quel point cette position éthique a été méconnue ou contournée par Lacan lui-même, semble-t-il, et par ses élèves. A la troisième génération, cela donne quelques analystes en proie à l'invention.

On contestera qu'il s'agisse d'un mot d'ordre. Soit ! Pas toujours, loin de là. Il s'agit parfois, avec les meilleures intentions du monde, d'évoquer la nécessité du mouvement personnel de toute analyse. Mais attention au mot, de grâce ! En lieu et place de l'invention, quand il s'agit de l'analyste, parlons du style.

Quelle question embarrassante soutient le succès de ce qui, malgré tout, c'est si souvent présenté comme un

mot d'ordre ? N'est-ce pas la question de la fin de l'analyse, et plus précisément, de l'analyse de l'analyste ? Si mot d'ordre il y a, "il faut inventer" s'enracine à ce point où tant d'analyses d'analyste sont supposées rester en souffrance. Derrière le "tu dois inventer", comment ne pas entendre un "tu dois continuer ton analyse" ? Une injonction surmoïque s'est substituée à une autre ! Et c'est le supposé-savoir qui reste en place. Quand un analyste ne peut pas renoncer à croire à un supposé savoir sur sa souffrance, il lui reste cette issue de détourner la pression qui s'exerce sur lui du "tu dois continuer ton analyse" en lui offrant cette échappatoire du "tu dois inventer"... dont parfois au-delà de lui-même ses patients ou ses jeunes collègues feront les frais.

Le tour de passe-passe (une passe qui retourne à son point de départ : un pas en avant, un pas en arrière) laisse inentamé et le fonctionnement surmoïque et le supposé savoir. Il n'est possible qu'à la faveur de la confusion entre ce que recouvrent ces mots, inventer et créer, faire et acte.

oOo

Pourquoi donc Lacan a-t-il promu la notion d'acte psychanalytique ? Peut-être est-ce maintenant possible d'y répondre. Sans doute pas seulement pour échapper à la psychologisation qui guettait la pratique de l'interprétation. Son entreprise répond à une nécessité plus cruciale, celle d'élucider ce qu'il en est de l'analyse

didactique et tout particulièrement ce moment où, comme on disait d'une manière assez équivoque, un psychanalysant s'installe analyste.

Seul l'acte analytique rend possible le deuxième temps de l'analyse, un "deuxième tour", selon la formulation que nous a remise en mémoire et explicitée ici-même Hector Yankelevitch. C'est en effet bien à s'en tenir à l'acte, par avance, dès le début de la cure que ce deuxième tour est possible plus tard.

Rappelons à notre tour quelques points de l'enseignement oral de Lacan :

- "que veut dire l'analyse du transfert, si elle veut dire quelque chose, ça ne peut être que ceci : l'élimination du sujet supposé-savoir";
- "ce qui constitue l'acte psychanalytique comme tel est très singulièrement cette *feinte* par où l'analyste *oublie* que dans son expérience de psychanalysant, il a pu voir se réduire à ce qu'elle est cette fonction du supposé savoir";
- "L'analysant venu à la fin de l'analyse dans l'acte, s'il en est un, qui le porte à devenir analyste, ne nous faut-il pas voir qu'il ne l'opère, ce passage, que dans l'acte qui remet à sa place le sujet supposé savoir" (9).

Comme si souvent dans son enseignement, Lacan aborde l'acte par toute une série de repères. Il est lié à la détermination d'*un commencement*; il a pour *conséquence* de supporter le transfert. Il se ramène en définitive à la *présence* de l'analyste : "ce que l'analyste enregistre de majeur comme expérience ne saurait dépasser ce tournant de sa propre présence" (10).

Quel est donc le ressort du culot de cette présence, si ce n'est le pari de "relever le gant" de l'acte qui a permis sa propre analyse ? Relever le gant... l'expression soulignée par Lacan fait penser aux mots de Rimbaud, au coeur d'*Une saison en enfer*, "tenir le pas gagné".

"Pas de cantique : tenir le pas gagné".

Pas de supposé-savoir..., se tenir à ce pas gagné. Comment ? Par la feinte. Le poète a-t-il eu accès à la possibilité de la feinte, son départ en était-elle une ? En tout cas, il a ouvert le gouffre de toutes les suppositions.

Si pas moins que l'acte créateur, l'acte psychanalytique met en jeu le narcissisme, il s'en tire autrement en engageant le narcissisme, certes, mais pour le mettre à l'épreuve du dérisoire de la feinte.

Je voudrais, pour conclure, en donner un très modeste exemple clinique, arraché aux circonstances. Ayant travaillé une nuit au-delà du raisonnable, j'étais au matin plus mort que vif. Une séance s'engage. Ma fatigue fait écran : je me "barre" dans mes pensées. Pour être clair, je n'écoute pas. Mais justement est-ce si sûr ? Seul l'après-coup en décidera. Un moment de silence du patient me fait entendre ses derniers mots, la fin d'une phrase "...dans l'orbite de ma mère". Un long silence s'ensuit, pendant lequel je pense : l'énoncé du problème contient sa solution ! Comme en écho, le patient interrompt son silence pour me dire : "j'ai bien entendu bite". Mais un nouveau silence s'installe... Après avoir laissé du temps à ce silence, je remarque : "il y a 'hors' aussi". La parole du patient repart; il s'invente une théo-

rie de ce qu'il vient de dire. Je hoche la tête : c'était plutôt pertinent. Les inventions sont de toute façon toujours pertinentes à quelque chose.

La fatigue l'emporte : je repars dans mes pensées jusqu'à ce que j'entends "...c'est curieux ce que je dis là". J'arrête la séance sur ces mots, en prononçant un "bien!" assez marqué qui m'étonne moi-même, et je réalise alors seulement que j'avais aussi entendu le début de la phrase qui me revient très clairement. Mon patient avait dit : "je réalise que mon père est avec ma mère, c'est curieux ce que je dis là".

Cette fin de séance m'a fait réfléchir à ce que venait ponctuer mon "bien", banal mais accentué. Probablement le hors-bite m'avait plu, voire j'entérinais - sans trop en avoir conscience, puisque je ne l'ai réalisé qu'après-coup - que ma foi, oui, "le père avec la mère", ça fait limite à la toute puissance de l'enfant. Mais en fait, que le père soit avec la mère... rien ne relève plus du supposé, du supposé savoir !

La coupure de la séance a pour effet de relancer le supposé savoir jusqu'à la prochaine fois. Dans ces circonstances, la feinte, même à mon insu, consistait à ne pas céder à la culpabilité de ma fatigue mais au contraire, à ruser avec elle, avec les circonstances. Une fois son principe acquis, la feinte ne dispose que de ça : faire feu de tout bois, et j'ai rejoint in extremis mon titre : *l'acte : le présent, la circonstance* (*).

---

(*) Cette retranscription ne comporte pas l'exemple clinique d'une analyse d'adolescent psychotique assez longuement amené dans la discussion pour illustrer mes réserves quant à l'usage du mot "invention" dans la

../..

../.. description des interventions de l'analyste. Que reste seulement ici la trace d'une situation qui semble avoir frappé mon auditoire : confronté à un sac posé par mon patient sur la chaise, à sa place, pendant que lui-même traînait par terre, je me suis adressé à ce sac jusqu'à ce que le sujet, non sans mal, puisse faire la reconquête de sa place. Ce qui pouvait au premier abord passer pour une trouvaille de l'analyste n'était que la nomination d'une invention de l'analysant.

oOo

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES


1. Georges Braque, *Le jour et la nuit*, Paris, Gallimard, 1952
2. Jacques Lacan, *Séminaire, Livre XV*, "L'acte psychanalytique", 1967-68, inédit.
3. Idem, 29 novembre 1967.
4. D.W. Winnicott, *Lettres vives*, Paris, Gallimard, 1989, p. 131.
5. Gallimard, 1984
6. Octave Mannoni, *Freud*, Paris, Editions du Seuil, 1968, p. 14.
7. Editions Fata Morgana, 1978.
8. *Annuaire de l'E.F.P.*, p. 82. "Note adjointe" à "L'acte de fondation" de l'E.F.P.
9. Jacques Lacan, idem.
10. Jacques Lacan, idem.
11. Jacques Lacan, idem, séminaire 10 janvier 1968.

## DÉBAT APRÈS L'EXPOSÉ

## D'HERVÉ PETIT

Miam ZIRI

J'ai trouvé intéressante l'opposition que tu as faite entre faire et acte, mais j'ai quelques réserves quant à tes positions.

Tu situes le faire du côté de l'analysant, et l'acte du côté de l'analyste. Je ne verrais pas, quant à moi, les choses d'une manière aussi tranchée : est-ce qu'il n'y a pas aussi acte du côté de l'analysant. Par exemple, lorsque dans ce moment que j'appelle "vacillement", au lieu de coller à sa souffrance, il vient en parler. D'après Clavreul, il convient de distinguer le moment où se fait une demande d'analyse du moment où s'est décidé le fait de faire une analyse. Ce moment où cela s'est décidé, il l'appelle "inituim", différent de celui où se formulera la demande. Cela donne une idée du travail psychique qui s'est effectué dans cet entretemps, et qui a des rapports avec l'acte. D'autre part, l'analyste n'est-il pas lui aussi couramment

dans le faire, jusqu'à ce que son acte tranche sur ce faire ? Je verrais donc du faire aussi bien que de l'acte des deux côtés, côté analyste, et côté analysant. Une notion comme celle de "Trait du Cas" me semble, entre autres, propre à rendre compte de ce qui se passe, autrement que par une répartition entre le faire d'un côté, et l'acte de l'autre.

Mon second point concerne l'élimination du sujet supposé savoir. Peut-on se donner pour but l'élimination du sujet supposé savoir ? Peut-être est-on conduit dans telle analyse, avec tel patient, à propos de tel analyste, à faire un travail de "désupposition" ? Toutefois, ne faut-il pas que potentiellement il y en ait un, qui soit supposé savoir, fût-ce pour un instant ? Ainsi est-il possible d'être dans un rapport à son savoir inconscient, non pas réfléchi, mais médiatisé.

Enfin, ce que tu as dit de l'analyste "qui ne prend pas son parti de la souffrance dans la création" me paraît apporter un éclairage tout à fait intéressant à la question du thérapeutique dans l'analyse.

rvé PETIT

Je te remercie beaucoup... tu évoques qu'il y a au moins un acte de l'analysant, l'acte de décider de faire une analyse. Soit, mais n'est-ce pas toute l'analyse qui vise à faire émerger cet acte, à faire apparaître sa dimension d'acte ? Et c'est probablement en acceptant de jouer le jeu - que l'acte soit débordé par le faire - que l'analyse peut se continuer.

A propos du second point, l'élimination du sujet supposé savoir, il ne me semble pas que ce soit

un but de l'analyse mais, parfois, un résultat de fait et une condition de l'acte, au moins pour un instant (pour reprendre ta formule).

oOo

La suite de l'enregistrement du débat est peu audible ou même pour la plus grande partie inexistante. Reste la trace de quelques échanges autour de la formule de Lacan "l'analyste ne s'autorise pas de lui-même" et du commentaire qui l'accompagnait "une telle catastrophe ça ne s'invente pas !".

Sans ambiguïté, Herve Petit précise qu'il ne conteste pas la formule de Lacan, bien au contraire, chaque analyste y est confronté au sens où ça lui tombe dessus.

Olivier GRIGNON donnerait plutôt la priorité à un autre type de catastrophe, "une catastrophe inverse", celle qui pousserait l'analyste "à se faire autoriser ou à se faire dire ce qu'il faut faire ou dire pour conduire une cure". Il lui semble que cela soulève la question de l'imposture, "puisque rien dans l'exercice de ce métier ne nous en garantit véritablement".

Marcianne BLEVIS, plus proche du point de vue de l'orateur, remarque qu'il faudrait ajouter "malheureusement" au début de la formule. Malheureusement, l'analyste ne s'autorise que de lui-même, dans une solitude sinon obligatoire du moins incontournable et extrêmement désespérante; et cela d'autant plus que si la formule de Lacan se pour-

suit par "...et de quelques autres", ces quelques autres sont assez peu là ! D'où, effectivement, le rapprochement avec la solitude dramatique du créateur face à la création dont parle Bram Van Velde.

## DÉBAT DU DIMANCHE MATIN

# ADRESSE -

# "REPONS"

*Pendant la préparation et lors du colloque, des questions sous forme de lettres ont été adressées (par la médiation de Mireille FAIVRE) à des "répondants" qui ont accepté de se laisser convoquer par cette lecture.*

*Maintes de ces questions émanent des points de rencontre entre le thème de ce colloque et le travail d'élaboration d'un séminaire tenu à Dijon de 1983 à 1987.*

"REPONS" : ainsi s'intitulait le concert de Boulez l'été 1988 en Avignon

Lettre de Mireille FAIVRE à Françoise DELBARY

Chère Françoise,

En juin 1988, lors de ton exposé au Cercle Freudien, tu lançais la question : "y a-t-il de l'acte analytique?" D'emblée, tu en soulignais la dimension d'acte manqué, rappelant cette idée de Lacan : cet acte a besoin de "l'abri" du ratage et de la maladresse. Un peu plus loin, dans le texte de ton exposé, évoquant le travail de l'analyste, tu parles d'"accompagnement dévoilant".

"Accompagnement dévoilant". Et je pense à plusieurs entretiens préliminaires où le mot "dévoiler" était là, central: "va-t-il falloir que je me dévoile ?" ou "j'ai peur de me dévoiler". Est-il question, là, de l'anticipation de la levée du refoulement, et du dévoilement de l'objet (a) cause du désir, que le transfert va rendre possible ?... C'est une question. Mais, en même temps, j'entends : "j'ai peur d'une violente mise à nu. J'ai peur d'un dévoilement qui ne respecterait pas mon espace intérieur, mon intimité. J'ai peur d'un dévoilement impudique".

Ton expression "accompagnement dévoilant" m'a plutôt tirée du côté de ce versant-là, et je compte sur vos interventions pour ouvrir l'horizon de mes questions. En attendant, je continue : si cette peur se dit et se redit dans les premiers entretiens, et même si celle-ci entre déjà dans la répétition d'une histoire non encore symbo-

lysée, je voudrais que nous nous interrogions, ensemble, sur notre éventuelle responsabilité dans cette conception d'une analyse qui serait violente mise à nu, impudique levée du refoulement.

Qu'est-ce qui dans nos pratiques, dans nos appareils théoriques, dans nos institutions analytiques, peut être source d'impudeur; et de violence, du même coup ?

De l'impudeur à la terreur, il n'y a qu'un pas.

Dans ton texte, tu évoques ces situations extrêmes où il y eut, de façon manifeste, une "intersection de la terreur de masse et de la science de l'inconscient". Il était question, là, des années brunes.

Je pose, d'emblée, ma deuxième question : en quoi nos pratiques, qu'elles soient lacaniennes, ou pas, font-elles le terrain, le lit, de ces situations extrêmes ? Pour ouvrir le débat, je lancerai une hypothèse.

Mais, en préalable, il me paraît nécessaire de rappeler dans quelle situation de prématurité et d'impuissance se trouve l'analysant qui entre, avec son analyste, dans une situation transférentielle. L'analyste, mis à la place de la personne secourable, acquiert, de ce fait, pouvoir de vie et de mort sur l'analysant. Et du même coup, tout abus de pouvoir, toute violence deviennent possibles, sans que l'analysant ne puisse, ni les penser, ni les reconnaître.

Pour Lacan, l'analyste n'est qu'un supposé savoir. Alors, j'en viens à mon hypothèse : Et si terreur et im-

pudeur trouvaient leur source dans notre fascination pour le savoir-faire ? Nous sommes terrorisants :

- tout d'abord, lorsque nous travaillons en voulant donner du sens, en interprétant dans un sens préexistant. Lacan avait suffisamment dénoncé cette position qui conduit l'analysant à se plier au "Moi fort" de l'analyste (et à entrer dans son filet théorique). Mais l'avons-nous seulement entendu ?

- d'autre part, nous sommes terrorisants lorsque, nous réclamant de Lacan, et de son enseignement, nous manipulons systématiquement les signifiants, les découpant comme des insectes, comme on joue au play-mobil. Mon hypothèse concerne donc la chaîne signifiante dont a parlé Lacan. Il me vient qu'elle est chaîne en devenir, en puissance d'être là. Or, chaque fois que nous pensons agir, être efficient sur une chaîne en tant qu'elle-serait-déjà-là, nous sommes terrorisants. Et tout forçage du signifiant devient source de terreur, car il exclut de la pratique l'aire de ce qui n'est pas encore né, de ce qui n'est pas encore advenu.

Le savoir insu du sujet n'a pas encore trouvé les mots pour se dire. Et c'est dans l'adresse à l'analyste que viennent au jour les signifiants de la naissance du sujet.

Dans l'espace de la cure, cherchent à se déployer en actes, et à l'état de signes, ce qui n'a même pas encore fait sens, et, a fortiori, ce qui n'a pas encore accédé au stade de signifiant.

Ces signifiants nouveaux sont en puissance d'être, en gestation, mais déjà à l'oeuvre. Ils ne pourront

naître et trouver voix que s'ils sont accueillis dans l'espace de la cure. Accueillis comme ils viennent, souvent par surprise, et à l'insu de l'analyste. Des jours, des mois, parfois, seront nécessaires pour réaliser que telle perception tout à fait inattendue était, dans l'espace de la cure, le lit d'un signifiant en devenir.

"La signification des choses entendues ne se révèle que plus tard", disait Freud. Tu parlais, toi, de l'importance de l'attente, d'un laisser-faire, d'un laisser-devenir. L'acte analytique a donc, pour moi, non seulement besoin de l'abri du ratage et de la maladresse, mais de l'abri de l'oubli, et de la pudeur. Pour moi, c'est au creuset de l'attente et de l'insu dans la cure, que la pudeur trouve son appui. Insu qui serait une autre façon d'évoquer la singularité du transfert, ou la présence de l'analyste.

Et j'en viens à ma troisième question : Qu'est-ce qui, dans le fonctionnement de nos institutions analytiques, et dans nos échanges autour de notre pratique, nous fait esquiver la place centrale de l'insu ? Quelle jouissance obtenons-nous à privilégier un savoir-faire ?... Ne sommes-nous pas, en fait, horrifiés par notre acte ? L'acte anlaytique. Cet acte qui ouvre, et opère, par la grâce de l'insu. Est-ce ce champ du savoir-faire de l'inconscient qui nous terrifie ? Est-ce cette aire du pas-encore-né, du pas-encore-advenu qui nous conduit à nous en défendre par le mirage du savoir-faire ?

Nos institutions analytiques donnent-elles sa place au pas-encore-né ? Donnent-elles vraiment sa place au savoir-faire de l'inconscient, au savoir-insu du sujet ?

Une quatrième question m'est ainsi venue par la suite. La création du nouveau refoulement organisateur (ou structurant) de la cure, ne va-t-elle pas de pair avec l'advenue d'une pudeur ?

Mireille FAIVRE

Lettre adressée à Mireille FAIVRE en réponse à la sienne. Elle a été écrite dans l'après-coup du colloque et pour remédier à l'effacement d'une partie de l'enregistrement des "questions-réponses" du dimanche matin.

Paris, septembre 1989

Françoise DELBARY

Chère Mireille,

En un sens, on pourrait dire que ce "dévoilement" que j'avais introduit dans mon exposé, n'a pas échappé au malentendu ou plutôt qu'il a résonné pour toi d'une manière qui m'était demeurée étrangère alors. Il y a cependant, à l'évidence, une grande proximité entre ta lettre et les éléments de mon travail. Tu poses des questions que je crois incontournables; incontournables pour qui considère que la psychanalyse est acte.

Il m'a semblée que tu entendais par "dévoilement" ce qui traverse toute terreur subjective. Là où il y a effroi, violence, mise à nu, impudeur, il ne saurait être question "d'acte analytique" et pas plus de "savoir-faire de l'inconscient". Je crois que tu serais d'accord avec moi pour trouver là une illustration de cette psychanalyse sauvage que Freud dénonçait vigoureusement (cf. *La technique psychanalytique*). Il ne saurait être

question d'analyse quand la surestimation de sa propre influence conduit le prétendu "thérapeute" à "révéler à l'autre son inconscient". Il n'en résultera pour l'infortuné patient qu'une "recrudescence des conflits et une aggravation des symptômes"; mais, ajoutait Freud, c'est finalement la communauté analytique qui pâtira le plus d'une telle pratique.

Si violence et impudeur envahissent l'espace de la cure, il est certain en effet, qu'elles ne laisseraient pas indemnes les institutions analytiques. Et réciproquement. Il ne nous serait pas difficile d'en trouver des exemples dans ce qui nous est contemporain.

Parler d'"accompagnement dévoilant" était pour moi s'orienter dans une direction tout à fait inverse. "Accompagnement" m'avait semblé propice à nommer le mode particulier de présence de l'analyste dans le déroulement de la cure. Au plus loin des violentes révélations, des manipulations terroristes du transfert, au plus loin donc des visées de maîtrise et d'efficience. Maîtrise et efficience qui sont indissociables et qui, après avoir perverti la médecine (cf. Lacan : *Psychanalyse et Médecine*) menacent constamment, si l'on n'y prend garde, la psychanalyse.

Accompagner dans l'analyse, je ne le prenais pas non plus selon l'usage souvent sinistre, qui désigne la manière dont on meurt du cancer à l'hôpital. C'était plutôt une façon de faire écho à la figure du truchement dont Jacques Hassoun avait parlé dans *Patio* n° 1.

Figure de celui qui est là pour accueillir, et suivre les déplacements du voyageur sur une terre in-

connue de lui. Celui à qui l'on fait confiance; ce ou celui qui fait comprendre. Mais truchement surtout, écrivait-il comme "formation tierce qui n'est ni l'analysant, ni l'analyste mais le sujet supposé savoir".

Lorsque, dans ta lettre, tu mets en jeu les premiers entretiens, la peur qui les accompagne souvent, et ce que tu nommes "le non-né", qu'il faut laisser advenir, il me semble que c'est à partir d'une même interprétation de ce qu'est le travail de l'analyste.

L'énigmatique de l'acte, dans l'analyse, que l'on peut chercher à dire dans le jeu paradoxal du "manqué/réussi" m'avait conduite à qualifier cet "accompagnement de dévoilant". C'était quitter l'horizon du "voyage en Orient" pour celui de l'expérience grecque de l'alèthéia, que ce terme de dé-voilement essaie de traduire avec plus ou moins de bonheur. Sans dévoilement, pas de truchement possible.

Ce que l'oubli (lèthé) recouvrait d'un voile, rendant impossible toute construction dans l'analyse (ainsi par exemple toutes les représentations-écran), l'expérience de la parole, dans la séance, va le laisser apparaître, mais selon une modalité très particulière.

Ce qui est peu à peu désocculté au travers de la nécessaire, mais impossible "libre-association", manifeste que le dévoilement est aussi voilement et, que le voilement dévoile. A dire autre chose que ce qu'il voulait ou voudrait dire, ou à se taire parfois, celui qui parle constitue en choses tues, ce qui n'est pas dit. C'est dans l'effort vers la parole pleine, du fait

même de son impossibilité quasi-constante, qu'émerge et se constitue un "demeurer cacher".

Voilement et dévoilement ensemble. Ce qui pourrait en effet n'être pas sans rapport avec ce que, dans une langue qui nous est plus habituelle, on pourrait appeler refoulement et levée du refoulement.

Et aussi, c'est la présence de l'analyste, rendue si envahissante par le transfert, qui est, en même temps son retrait silencieux. Ainsi, ce qui est dévoilé peut en même temps demeurer inviolé, voire insu. Pudeur et alèthéia ne sont pas séparables. Ils sont un seul et même phénomène.

Si tu me permets de rester encore, pour un temps, chez les Grecs, c'est au fond cette extrême pudeur qui permet à Ulysse, dans le récit homérique, de verser des larmes qui demeurent, pourtant invisibles à ceux qui se trouvent à ses côtés, et qui, comme lui, écoutent le récit de ses malheurs passés.

Mais, plus près de nos réferences familières, c'est de ce dévoilement dans la plus extrême pudeur dont il est question dans un texte de A. Didier-Weill. Il y a, rappelait-il une nudité qui est inaccessible au regard de l'autre, une nudité qui ne devient jamais l'objet d'un savoir, mais qui reste un secret. Ce n'est plus alors une nudité dissimulée derrière un voile, mais une nudité qui, en elle-même, est surgissement du voile ultime. C'est alors que l'on se découvre comme porteur d'un secret. Secret dont il précise qu'il "peut se montrer au grand jour tout en demeurant secret". Et, puisque l'on

traduit aussi "alèthéia" par vérité, comment ne pas repenser à ce "mi-dire" de la vérité ? A prendre, lui aussi, en plusieurs sens.

Nous sommes, dans cet horizon, du côté de l'insu, donc aussi au plus loin des systèmes de pensée qui rendent possibles les multiples manières de violer l'intime; loin de la terreur subjective et du totalitarisme qui en est l'aboutissement politique. Mais nous font-ils toujours vraiment l'horreur que l'on dit ? Si tel était le cas, nous serions plus méfiants à l'égard précisément des "systèmes" de pensée. Le cartésianisme, qui les fonde effectivement, n'est pas si étranger à nos échanges que nous le croyons lorsque nous nous contentons de jouer avec les formulations du cogito.

Et nous sommes bien naïfs de croire, qu'il suffirait, par exemple, de parler d'un "*sujet* de l'inconscient" ou d'un "nouage de *l'objet*" pour rompre avec l'espace de représentation dans lequel, à notre insu, ces mots nous enferment. Et d'autant plus dangereusement qu'ils véhiculent des interprétations du "corps" avec lesquelles, si nous étions conséquents, nous devrions rompre. Mais pour rompre, encore faut-il avoir discerné d'où l'on provient.

Qu'est-ce qui fait le lit des situations extrêmes, demandais-tu ? Peut-être, entre autres choses, l'autosatisfaction qui naît de la certitude que nos élaborations relèvent de l'"invention"; notre résistance à inscrire la psychanalyse dans sa généalogie; notre croyance illusoire qu'elle est rupture absolue avec tout ce qui précède et, en conséquence, qu'elle donne aux praticiens

de l'analyse des droits nouveaux surgis d'une "science nouvelle".

Je rejoins ainsi les questions de ta lettre sur nos institutions analytiques. Qu'un acte analytique soit aussi acte juridique ne nous interroge pas assez radicalement. Je crois que l'esquive de l'insu et le mirage du savoir-faire tiennent à l'abandon, voire au refoulement, de la question même de l'institution. L'une de ses formes étant : qu'est-ce qui est "analytique" dans nos institutions ?

Nous nous détournons de cette question lorsque, par exemple, reste maintenu dans l'implicite, ce qui touche à la formation et à la transmission. Il y a là un exemple privilégié si l'on songe à l'histoire toute entière de la psychanalyse. Comme si, de constater la permanence des apories qui en surgissent toujours, nous décourageait à l'avance, ou nous amenait, soit à la laisser en suspens, soit à en faire une question occulte échappant nécessairement au débat public.

Deviennent alors possibles les manipulations institutionnelles du transfert et les stratégies de pouvoir. Violence et Impudeur.

Certes, il n'y a pas de "formation des analystes" mais seulement des formations de l'inconscient; et devenir, ou rester analyste, pourrait bien être une formation de l'inconscient particulière. Ce sont là, inspirés par Lacan, les éléments d'un texte de Monique Tricot. Et elle ajoutait : "...il est à requérir d'une société d'analystes de s'en tenir, et aussi de tenir et de se

tenir à un espace qui permette la mise en oeuvre (et non pas la mise en acte car cela c'est le champ du transfert) de ces formations de l'inconscient."

Alors, qu'en est-il au Cercle Freudien, où nous inscrivons notre travail, de la mise en oeuvre de cet espace ? Ou encore, dans les termes de mon exposé, de quelle façon ceux qui se risquent à l'acte analytique sont-ils "accompagnés" dans ce chemin, qui est aussi, nécessairement, solitaire avancée ?

Pour finir, j'aimerais te dire que ta lettre et les rencontres qui l'ont précédée et suivie, m'a fait réaliser à quel point je ne pouvais, comme analyste, me passer de la langue philosophique. Pas n'importe laquelle, mais celle qui s'est élaborée dans le questionnement critique sur la logique, la science et la maîtrise technicienne (en fait, c'est une seule et même chose), et qui en refuse l'impérialisme.

Ce n'est pas là rejoindre l'obscurantisme ou le mysticisme, mais considérer qu'il n'est pas possible pour nous d'en rester aux présupposés de l'*Aufklärung*, même sous les formes subtiles qu'ils présentent aujourd'hui.

Peut-être avons-nous tous besoin du recours à une autre langue qui, par rapport à celle de l'analyse, fasse différence. Il n'est pas rare, en effet, d'entendre les analystes articuler leurs élaborations à celles de la médecine, de la peinture ou encore à d'autres espaces culturels.

Besoin d'une autre langue, non pas pour en faire une sorte de langue fondamentale, plus vraie que toutes les autres, mais pour, grâce à cette pluralité, se tenir autrement dans l'espace de la langue et de la séance. Je crois que c'est à cela que bien des développements de Lacan dans les séminaires, nous invitent. A une pratique de l'écart, comme dirait Olivier Grignon.

De ce jeu des langues les unes sur les autres, nous pourrions attendre qu'il nous préserve du mimétisme afin de parer au risque du jargon ou de la langue de bois, dont je pense qu'ils font aussi, insidieusement, le lit des "situations extrêmes".

Bien à toi.

Françoise DELBARY

## RÉPONSES

ançois BAVEREY J'ai lu ta lettre-question. J'ai été frappé par un mot que tu as fait revenir assez souvent, autour du dévoilement (qui a été relevé par Marie Françoise Delbary) qui est la question de la pudeur avec son lien, qui a été aussi noté à la vérité. C'est autour de la pudeur que je voudrais te répondre quelque chose. Au fond, la pudeur c'est quelque chose qui, en soi, est un mouvement paradoxal, et qui reste, à mon sens, quand il se manifeste, d'un côté ou de l'autre, un mouvement à interpréter. Un mouvement paradoxal, en ce sens où c'est à la fois ce qui s'oppose à ce qui doit rester secret, et en même temps, c'est la crainte d'un dévoilement, la crainte relative à ce qui doit rester caché. Ce double mouvement renvoie, en fin de compte, à ce qui ne peut pas se dire dans sa totalité, à l'impossible. Et, en ce sens-là, la pudeur touche à la vérité, à la vérité de ce qui n'est pas entièrement dévoilable. En ce sens-là, il me semble que la pudeur, c'est (et cela rejoint la question du savoir-faire) autant du côté de ce qui ne peut se dire, que du côté, aussi, de ce qui ne veut se dire. C'est en cela que la pudeur est à interpréter. Et la pudeur, c'est quelque chose qui est à l'exacte, ou à l'égale distance de deux autres positions autour desquelles on aurait peut-être à discuter, qui n'est pas forcément la pornographie - cela reste peut-être à soulever -. Moi, je dirais que la pudeur est à égale distance entre la honte et la séduction. Et je crois que, comme paradoxe de la pudeur, se trahit finalement tout simplement l'énigme de ce qui cherche à se dire tout en se cachant.

ale HASSOUN

Je tiens tout d'abord à remercier beaucoup Mireille Faivre, parce que je trouve que sa question est absolument passionnante. J'aimerais me faire l'avocat du diable : je voudrais poser une autre question : est-ce qu'on peut ramener l'analyse à un processus de naissance, à un processus d'émergence ? Pour qu'il y ait émergence, ne faut-il pas que celui-ci rencontre une certaine violence qui puisse trouver une sorte de prétexte du côté du savoir. Mais l'insu, ce n'est pas certain qu'on veuille le quitter. En fait, on y tient. Je pense qu'il y a une certaine jouissance dans cet insu, et que ce n'est pas vrai qu'il suffise seulement de donner certaines conditions pour que les choses émergent. Je pense qu'il y a quelque chose dans l'analyse qui est assez complexe du côtéde l'analyste. Il aurait, lui, à soutenir quelque chose qui permette la violence de l'émergence.

Il me semble qu'on a parlé d'"accompagnement dévoilant". Est-ce qu'on ne pourrait pas parler d'"accompagnement voilant-dévoilant" ? C'est-à-dire d'une espèce de rythmicité entre voilement et dévoilement? Si je peux dire, moi, un point de souffrance autour de ça, il tournerait autour des conflits entre les institutions analytiques, ou entre les personnes des différentes institutions analytiques. Est-ce autour du manque de pudeur, et du manque à trouver un rythme voilement-dévoilement de ces conflits ?

an-Mathias
E-LAVERRIERE

A certains moments de la cure, la question de l'intimité a à être parlée. Je suis très content que le thème de la pudeur ait été évoqué par Mireille Faivre

parce que, pour moi, il entraîne une autre question extrêmement importante, technique et éthique : qu'est-ce qui autorise, et comment est-ce que s'autorise l'analyste à accéder à l'intime de l'analysant ? La réponse que je propose, c'est que ça n'est possible qu'à condition que soit maintenue la distinction entre extérieur et intérieur. Je m'explique. Françoise Delbary nous a parlé du "dévoilement". Dans le dévoilement, de quoi s'agit-il ? Il s'agit de la mise à nu, de la mise sous le regard de quelque chose qui n'est pas l'intérieur, qui n'est pas encore l'intime. De la mise sous le regard de ce qui est l'enveloppe derrière laquelle se cache l'intime. C'est là que se pose la question de la nécessité de la pudeur (et là je ne serai pas d'accord avec la réponse de François Baverey). Qu'est-ce que c'est que la pudeur ? C'est ce qui permet de préserver que l'intérieur apparaisse sur cette limite, limite qui, précisément, apparaît sous le regard dans la mise à nu. Et comment est-ce que l'analyste va pouvoir à la fois aider à ce que se dise ce qui est tu, et respecter ce qui ne doit pas apparaître sous le regard, sous peine de mettre en danger cette distinction entre intérieur et extérieur ? Je crois que c'est très important parce que, quand l'analyste n'est pas attentif à cela, il risque la perversion, la perversion étant précisément la volonté d'abolir la distinction entre intérieur et extérieur. Il me semble que le travail de l'analyste, c'est non pas d'essayer de démolir la distinction entre intérieur et extérieur, mais d'essayer de créer des conditions telles que l'analysant puisse opérer des déplacements de cette limite. De ce

point de vue là, je suis extrêmement en garde contre l'utilisation de la règle fondamentale. Et quand un analysant dit : "est-ce que ça, il faut que je le dise ?", je réponds : "non, vous n'êtes pas obligé de le dire. Vous le direz quand vous pourrez le dire". Et il y a un moment où il lui devient possible de parler de son intimité, sans que ça fonctionne de façon à renvoyer cette différence intérieur-extérieur dans la dimension de la perversion entre analysant et analyste.

Je voudrais reprendre la deuxième question, posée par Mireille Faivre, qui permet de répondre aux autres, concernant la prématurité etl'impuissance. Je voudrais dire que la question de la prématurité, c'est la question clef de ce qui fait que quelqu'un soit névrosé. Pour Freud, la névrose vient du fait qu'il y a toujours un écart entre les possibilités du "je" de penser, et ce qui se présente à lui par la voie des pulsions. C'est cet écart entre la pulsion et le je, qui est, pour Freud, l'origine de la névrose. Et c'est cet écart qui est constitutif de la structure subjective. Or, si on ne pense pas que la prématurité soit quelque chose de biologique, il faudrait dire que tout sujet - et pas seulement dans son enfance - est en proie à sa prématurité par rapport au réel. Qu'est-ce que le déclenchement d'une névrose ? Elle survient lorsqu'il y a, pour le sujet, une présentification de quelque chose d'impossible, pour lui, à penser. Cette présentification est toujours celle du phallus. Mais jamais, dans l'enfance, cette présentification ne se fait sans que le sujet soit mis sciemment ou inconsciemment, par un adulte,

dans une position anaclitique. C'est-à-dire, d'être l'objet qui permet à l'adulte d'organiser un fantasme. Lorsque cette présentification phallique coïncide avec cette position d'être l'objet anaclitique de l'adulte, il s'ensuivra une organisation névrotique. Or, cela implique une organisation défensive. Et cette organisation défensive, Freud le dit tout au long de son oeuvre, c'est là où gît la jouissance du sujet. Ce qui implique qu'une analyse soit quelque chose de violent, et qu'on ne peut pas y couper. Qu'on doive laisser son temps au travail de l'analysant, offert à l'analysant, c'est vrai. Ne pas respecter ce temps-là, effondrer les défenses, ça signe les non-analystes. Mais jamais, au grand jamais, il n'y aura la possibilité que les défenses soient interprétées, levées, sans qu'il y ait de la violence dans le processus analytique.

Violence, mais pas viol.

La pudeur, jamais chez Freud, n'est définie que, finalement, comme présence du phallique. Le phallique existe dans la pudeur. Si on n'intervient pas dans cette pudeur-là (comme disait François Baverey) pour l'interpréter, jamais la souffrance qui emmène le sujet en analyse ne sera résolue. Or, la position du sujet dans l'analyse est toujours d'impuissance par rapport à ce à quoi il a affaire. Et cette position, il faut la dépasser. Etre analyste, c'est prendre sur soi la violence de l'acte, pour que cette impuissance puisse être résolue. Je ne veux pas donner d'exemple précis. Mais, chaque fois quej'ai été soumis, en

moi-même, à la violence de ce que mes patients me disaient, et que j'étais forcé de dire quelque chose, de poser une interprétation, si la violence était en moi avant, j'épargnais, j'ai toujours épargné au moins une partie de cette violence au sujet. Mais on ne peut pas, on ne doit jamais empêcher toute la violence que l'acte implique. La souffrance, il faut en passer par là, personne ne vient en analyse sans qu'il y ait de la souffrance. Ou bien ceux qui viennent sans souffrance ne sont pas redevables de l'analyse. La souffrance implique que le principe du plaisir ait été déjà enfreint. Il faut aller plus loin.

LEHMANN C'est peut-être un peu en décalé maintenant après ce qu'a dit Hector, mais je voudrais revenir sur le problème du dévoilement pour évoquer une situation qui n'est pas une situation d'analyse, mais qui peut permettre d'éclairer quelque chose. Dans le cas d'une atteinte à l'intégrité corporelle, d'une atteinte majeure, on voit des patients hospitalisés sous l'effet du choc. Ce qui surgit alors, momentanément au moins, est profondément impudique, violent et, en tous les cas, insupportable pour les soignants. Dans cette situation, l'analyste a à entendre ce qui se joue là. De plus, il paraît extrêmement important qu'il puisse aider tant les patients que les soignants à en faire quelque chose, et à permettre que cela entre ensuite dans le discours. Et ça, c'est très difficile, parce que ces patients ne sont là ni pour faire une analyse ni pour faire une psychothérapie. L'intervention de l'analyste peut permettre qu'un certain travail s'instaure à partir d'une telle situation. C'est ce que je voulais dire à

partir de mon expérience hospitalière. Je suis d'autre part mal à l'aise avec le terme même d'"accompagnement dévoilant". Peut-être parce que je travaille dans un lieu où ce terme a une toute autre connotation. Dans la situation de l'atteinte à l'intimité corporelle, mais aussi celle que l'on nomme pudiquement "fin de parcours", il arrive que quelque chose d'une violence, quelque chose d'impudique se dévoile à l'insu du patient même, et qui rend extrêmement délicat tant le travail des soignants que celui de l'analyste.

Lettre de Philippe MERGY à François BAVEREY

L'infantile est-il le lieu de l'oubli de ce qui, faute d'être, est restitué sous la forme du fantasme ? C'est une perte qui ne peut s'énoncer, lieu de l'impossible, le lieu de l'inceste.

L'infantile n'est pas l'enfant, et l'enfant ne peut s'y reconnaître.

Ce qui ne peut être oublié, est-il objet du refoulé ? Sont-ce deux processus, qui marquent le barrage de l'interdit de la jouissance incestueuse ?

En quoi y a-t-il acte, du lieu où cela parle, entre le non-dit du refoulé et les avatars de la mémoire ?

Dans la cure, la question de l'infantile surgit et s'actualise dans le moment de son dénouement, et dans la question de la passe.

On tue un enfant, acte de naissance.

## RÉPONSES

çois BAVEREY Je ne sais pas si je répondrai entièrement aux propositions que tu avances. Mais à la question que tu poses de savoir si : "l'infantile est le lieu de l'oubli ?", je crois que c'est Hector Yankelevitch qui disait, lors d'une journée préparatoire de ce colloque, que l'infantile, c'était le petit nom de l'inconscient. Je crois que c'est une formule assez juste, qui fait entendre que l'infantile ne peut sûrement pas être identique, à mon sens, au lieu de l'oubli. L'inconscient n'est pas le lieu de l'oubli, mais bien plutôt ce que permet à l'oubli - tel que j'en ai traité - de se maintenir vivant dans la mémoire. D'autre part, lorsque tu demandes si ce qui ne peut être oublié, est-ce que c'est l'objet du refoulé ?, je dirais, c'est la constitution de l'objet en tant que perdu qui permet que s'instaure la problématique de l'oubli.

eille FAIVRE Philippe, j'aurais voulu te poser deux questions : Tu parles de "ce qui ne peut être oublié", et puis, un peu plus loin, dans ta question, tu parles des "avatars de la mémoire". Est-ce que tu faisais un lien entre ces deux formules ? D'autre part, tu dis "ce qui ne peut être oublié, est-il l'objet du refoulé. Sont-ce deux processus qui marquent le barrage de l'interdit de la jouissance incestueuse"? De ces deux processus, tu en as une idée. Tu parles du refoulement...

lippe MERGY

L'articulation ne m'est pas évidente. Je crois que ce dont je suis parti, dans cette rédaction de plusieurs questions qui se recouvrent, était peut-être un propos trop souvent entendu,pour cela ne me questionne pas. Propos que j'entends parfois sous la forme suivante : "je n'ai pas de souvenirs, je ne me souviens de rien". Comme s'il y avait là, dans l'état du transfert, quelque chose qui semblerait anticiper une demande. Une demande du côté de l'analyste. Tant il est vrai que "je ne me souviens de rien" introduit quand même, à mon avis, à quelque chose que j'appellerais l'espace du transfert. Hier, il était question de quelque chose qui opposait quelque chose de cette dualité du lieu et de l'espace. Comment passer du lieu à l'espace du transfert ? Et c'est vrai que cette notion d'inceste qui s'impose à moi, pourrait peut-être être articulée de la façon suivante : là où cela fonctionne dans le silence de l'inceste, peut advenir quelque chose que j'appellerais la parole, dans l'espace du transfert. Et, en ce sens, il n'est pas tellement question de l'intervention de l'analyste, mais simplement de sa présence comme lieu de l'Autre.

ean-Mathias
RE-LAVERRIERE

A condition que l'analyse ne devienne pas le lieu de l'inceste.

ector
ANKELEVITCH

Mais si, mais si, il y a inceste dans l'analyse. Bien entendu. Sinon, il n'y a pas d'analyse. Si on n'arrive pas à ce que, à un moment donné, le fantasme s'organise, dans l'analyse, avec l'analyste, sur la couche où vraiment il y a de l'inceste (il

n'y a d'inceste qu'avec l'objet. Ce n'est pas avec Maman ou Papa qu'il y a inceste), il n'y aura pas d'analyse. Il faut pouvoir travailler ça, et que ça soit utile. La psychanalyse n'est pas un humanisme. La psychanalyse si elle est telle, c'est parce que, et là je reviens à l'autre point de la lettre de Mireille Faivre, a partie liée avec la terreur de masse. Effectivement, une psychanalyse est telle si elle permet à l'analysant de savoir de quelle horreur il tire son désir. Et cette horreur est la même que l'horreur de l'extermination des masses.

Lettre de Marie-Louise CARCANO à Monique TRICOT

L'argument de la journée du 12 décembre 1987, à Dijon, proposait que la règle fondamentale trouve son efficacité non pas tant en levant le refoulement qu'en créant un refoulement organisateur.

En articulant cette proposition avec les questions abordées dans ce colloque, pourrait-on dire que, dans le champ du transfert, le refoulement organisateur serait un mode de savoir-faire de l'inconscient ?

Peut-on rapprocher ce concept de la notion d'intégration ?

Dans la cure, le refoulement organisateur correspond-il à un temps, par exemple la fin de la cure ?

Quels en sont les effets ? Comment repérer que ce refoulement est à l'oeuvre ?

Enfin, qu'en est-il dans les cures d'enfants ?

## RÉPONSES

nique TRICOT

J'ai déjà dit à la personne qui avait déposé ces questions dans ma boîte aux lettres, combien je me sentais insuffisante à répondre à tant de questions. Je les prendrais donc par le milieu : l'intégration. Il y a difficulté à penser corrélativement le refoulement et l'intégration. Difficulté qui tient à la façon dont chaque analyste pense l'inconscient et la cure avec des concepts parfois hétérogènes aux concepts freudiens. Je veux parler de Winnicott puisqu'il s'agit d'intégration. Celui-ci ne semble penser ni la structure ni la cure en terme de refoulement. Sans doute parce que ce qui l'intéresse dans la structure, c'est le "faux-self" qui ne ressort pas des mécanismes structurant la névrose. Sans doute aussi parce qu'il s'attache peu à la dimension langagière. Ne pourrait-on dire que pour lui "l'Autre, c'est le corps" plus que "le trésor des signifiants" ? Or, le refoulement opère sur les signifiants. En conséquence, ne pourrait-on penser que sa visée analytique concerne plus l'être que le sujet ? Alors, qu'est-ce que l'intégration pour Winnicott ? L'intégration c'est vivre dans son corps et sentir que le monde est réel. Cet état s'instaure pour lui de façon très primitive, éventuellement dès la première tétée réussie ; Peut-on dire qu'il est le support minimum au jeu d'un refoulement structurant en tant qu'il instaurerait le sujet et l'Autre ? D'autre part, peut-on dire que dans ce chaos primitif de la psyché, cette in-

tégration supposerait une première opération refoulante ? Il s'agirait alors de la structuration qu'instaure le refoulement originaire.
Difficile de penser les choses avec deux appareils conceptuels si différents. J'aimerais bien, cependant, qu'entre dans cette discussion Jean-Pierre Lehmann qui est beaucoup plus Winnicottien que moi et pourrait peut-être penser le dialogue Freud/Winnicott sur ces questions. Veux-tu entrer dans le débat, Jean-Pierre ?... Pas pour l'instant...

NB : en ce qui concerne la cure d'enfant, je ne crois pas que l'on puisse particulariser un mode spécifique d'intégration comme refoulement structurant, malgré ses spécificités techniques, l'analyse d'enfant est l'analyse, c'est-à-dire celle d'un parlêtre.

de RABANT

Pour prendre les choses du côté freudien, je pense que la question peut s'éclaircir un peu, si l'on fait intervenir non seulement le refoulement, mais ce qu'on peut appeler un "au-delà du refoulement": ce que Freud a tenté d'élaborer en introduisant, à côté du terme de *Verdrängung* (refoulement), celui de *Verleugnung* - terme qui recouvre, pour lui, un ensemble de difficultés rencontrées dans la clinique et la théorie. La question se pose donc de savoir comment le traduire : *déni, désaveu, démenti* ? Les trois à la fois, sans doute, si l'on admet que, selon les moments, *Verleugnung* prend successivement ces trois aspects. Il faut même ajouter qu'il déborde en partie sur ce que Lacan a appelé "forclusion". Pour résumer rapidement l'histoire de ce

terme chez Freud, disons que, en dehors de l'utilisation peu technique du verbe *verleugnen* dans les années antérieures de son oeuvre, le mot *Verleugnung* commence à être utilisé de façon régulière et technique, à partir de 1924. Il s'agit de l'article sur *La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose*, où Freud tente de caractériser les phénomènes spécifiques de la psychose, en les distinguant de ceux de la névrose, par l'appel à un processus de *Verleugnung*. Celui-ci pourrait-il être considéré comme un mécanisme spécifique de la psychose ? En fait, ce text rate tout à fait son but. Pour la simple raison que la notion de "réalité" à laquelle Freud se réfère est complètement inadéquate. Si inadéquate qu'elle le pousse à rechercher, entre la névrose et la psychose, une opposition extrêmement simpliste, comme s'il y avait entre elles une sorte de chiasme, et qu'elle l'amène à se contredire sur la définition du refoulement. Il faudrait supposer, énonce-t-il, que le refoulement porte sur l'affect et la *Verleugnung* sur la représentation. Or cette disjonction est complètement invraisemblable : toute l'élaboration antérieure du concept de refoulement montre que le refoulement porte sur la représentation, enfin ce que Freud entendait par là, autrement dit le signifiant, et qu'à partir de là, bien entendu, le refoulement a des conséquences sur l'affect. Il ne faut donc pas chercher à cette formule malheureuse une signification tirée par les cheveux, il faut y voir un faux-pas de Freud, comme il peut arriver à tout chercheur.

Le contexte permet de comprendre en fait ce que Freud veut dire. L'exemple qu'il donne est repris de l'un des cas des *Etudes sur l'hystérie*, celui d'Elisabeth von R. Cette jeune hystérique, au chevet de sa soeur morte, est soudain envahie par la pensée que, puisque sa soeur n'est plus là, son beau-frère est libre. La suite de sa pensée, elle la refoule. Ce qui est refoulé, c'est donc l'amour, la revendication pulsionnelle. Or, dire qu'il n'y a là que de l'affect, pas de représentation, c'est un peu fort... Quoi qu'il en soit, dans la psychose, c'est la mort même de la soeur qui serait déniée, *verleugnet*. C'est sans doute vrai. Mais cela ne suffit pas. Premièrement, parce que ce mécanisme limité de *Verleugnung* ne suffit pas par lui-même à faire de la psychose. Deuxièmement, parce qu'on découvre que la *Verleugnung* peut jouer ailleurs que dans la psychose.

Il fallait donc reprendre les choses tout à fait autrement. Et nommément : à partir de la question de la castration. Cela amène Freud, trois ans plus tard, à proposer son article sur le *fétichisme*. Là, on constate que la *Verleugnung* fait une double entrée en scène : du côté de la castration et du côté de la mort du père. Dans le cas du fétichisme, le déni permet de démontrer la structure essentiellement langagière du fétiche. Dans certains cas de névrose obsessionnelle, cités par Freud, la *Verleugnung* porte sur la mort du père. Ni d'un côté ni de l'autre, il ne s'agit de psychose.

Cela m'amène à signaler la dernière idée, la moins exploitée, proposée par Freud dans cette perspective en 1937 dans les *Constructions dans l'analyse*: celle d'une double *Verleugnung* dans la psychose, un fragment dénié de l'actualité venant se substituer, par exemple sous forme de délire, à un autre fragment lui-même dénié appartenant à une époque antérieure. Ne pourrait-on pas alors émettre l'hypothèse que, dans la psychose, ces deux fragments déniés mis en boucle doivent concerner *à la fois* la castration et la mort du père, et non pas simplement l'une ou l'autre séparément ? Freud ne le dit pas, mais c'est là une hypothèse qui mériterait d'être examinée de plus près.

onique TRICOT

Je reviens à l'intégration et au refoulement. Le refoulement dont il est question ici ne peut être le refoulement secondaire dont Freud rend compte comme mécanisme de l'hystérie, mais plutôt le refoulement originaire. Quand Winnicott parle d'intégration, il lui suppose deux conditions : le passage nécessaire par ce qu'il appelle "*la crise instinctuelle*" où l'on retrouve cette notion de pulsion en excès présente à l'effectuation du refoulement originaire. La *permanence* de l'Autre des soins pour intégrer cette crise (ce terme n'est pas Winnicottien, mais il m'était venu pour tenter de caractériser ce qui figure l'Autre dans le cadre du concept de "dépendance") c'est "la personne secourable" dont parle Freud dans *L'Esquisse*. En effet, si un tel refoulement s'opère, il suppose la mère comme premier Autre, et c'est le mérite de Winnicott de s'être attaché à désigner sa place dans la constitu-

tion du sujet. Nous retrouvons ces questions dans l'effectuation et la fin de la cure : savoir-faire de l'inconscient, comme instauration d'un nouveau type de refoulement différent du secondaire et de l'originaire, dit "organisateur" ou "structurant"; peut-on en penser les effets sur la structure comme "intégration", pourquoi pas ?

or
ELEVITCH

Je voudrais revenir sur un fragment qui me paraît important. Il a été dit que l'analyste occupait la place de la personne secourable. Je voudrais dire que l'analyste ne peut jamais être à la place de la personne secourable.

ille FAIVRE

Il a été mis, il est mis à cette place-là.

or
ELEVITCH

Le problème est que si l'analyste se croit, s'identifie à cette place-là, il n'y aura jamais d'analyse. L'analyste est exactement à la place impossible de ce que Freud appelle le prochain. Donc il n'y a aucune façon de pouvoir se le représenter. C'est à cette place-là qu'il est convoqué. C'est-à-dire à la place constituée par le *cri muet*. C'est là, la place de l'analyste.

-Mathias
LAVERRIERE

A la place de celui qui secourt en donnant des mots qui n'ont jamais été donnés.

Lettre d'Odile BOREL à François BAVEREY

S'il est vrai que la psychanalyse se spécifie de la parole, l'acte analytique ne fait pas qu'introduire un plus de parole qui pourrait n'engendrer que du symbolique - monde de pur discours - mais aussi ouvre à l'impossible à dire, approche du réel où manquent les représentations.

1. Le passé réel est temps d'avant la constitution de la mémoire, avant l'inscription du pulsionnel, renvoyant au tout petit infans : temps transformé en présent dans le transfert.
   Lorsqu'il est mis en oeuvre dans la matérialité du silence de l'analysant le travaille-t-on de la même place de silence de l'analyste ? (cette négativité qui vient relancer les signifiants du sujet lorsque peut se dire la chaîne des représentations).

2. Le passé réel est aussi impensé généalogique. Comment cela se transmet entre générations informant le corps du sujet ? Comment cela se travaille-t-il dans la cure:
   - suffit-il du déploiement des signifiants ?
   - faut-il la répétition comme création de l'élaboration dans la rencontre avec ce qui advient à l'analyste ? Qu'en est-il des perceptions dans le corps de l'analyste ? comme idées incidentes ?

## RÉPONSES

ıvier GRIGNON Il est temps de passer à une autre question. Il me semble que celle-ci ramasse des choses qui ont couru jusqu'à maintenant.

nièle
ANDELLE-REFABERT J'ai envie de venir au secours de ceux qui doivent répondre à la première question : Maurice Blanchot dit qu'aucune réponse ne pourra jamais restituer tout ce qu'il y a dans une question.

ançois BAVEREY Je suis quand même comblé ! C'est vrai qu'il y a beaucoup de choses. J'espère qu'il y a des personnes qui ont relevé des points qu'il serait nécessaire de soulever. Quant à moi, je retiendrai... Ce sont vraiment des questions... Le passé réel. Ce terme-là, en lui-même, pourrait tout à fait être interrogé. Qu'est-ce qu'un passé réel ? Moi, je ne sais pas trop. Ou alors, c'est simplement ce qui n'est pas encore inscrit dans l'histoire subjective du sujet. Est-ce que c'est quelque chose qui est avant la mémoire ? Personnellement, je ne pense pas. Je crois que la mémoire n'est pas le lieu d'un dépôt. La mémoire... on voit bien les impasses de Freud par rapport à cette question. La mémoire à quelque chose à voir avec, d'une part la question de la perception, et d'autre part avec quelque chose qui est justement un au-delà du principe de plaisir. Alors, comment s'opère le déplacement de cette mémoire dans le cadre du travail analytique ? Je

pense que la mémoire ne peut se concevoir que si on pose l'Autre comme lieu d'une mémoire totalement énigmatique, mais qui, du fait même d'être le lieu du surgissement des signifiants auxquels le sujet va devoir répondre, permet que du mémorable se constitue. Et ce mémorable n'est rendu possible que par la totale soumission du psychanalyste aux processus silencieux de son inscription. Ça s'inscrit au lieu blanc du silence que constitue la parole.

rvé PETIT Je voudrais honorer un aspect de la question par une autre, une question sur l'impensé généalogique... Il y a dans ces mots tout un programme... capable d'ouvrir la porte à des techniques actives assez particulières qui consisteraient à beaucoup avoir rapport au passé réel, à poser des questions, voire à inciter les patients à des recherches... Je pense à un collègue qui n'hésitait pas à pousser tel patient à aller faire des recherches généalogiques à la mairie de je ne sais pas trop où. Et écoutant un jour, ce collègue dans une réunion défendre avec beaucoup d'enthousiasme cette pratique, je lui avais posé cette question, que je retrouve, et que je me permets simplement de relire : "ne crois-tu pas qu'une technique d'investigation de la réalité généalogique d'un patient (ou de la réalité supposée telle) peut avoir des avantages, mais aussi beaucoup d'inconvénients dont celui de freiner, voire d'écarter la nécessaire inventivité du patient ?" Pas facile de s'inventer des parents... à traquer ce qu'ils auraient été pour de bon ! Les

inventions des patients parlent d'un autre réel. Il y a un type de technique qui peut faire barre, complètement, à la survenue du travail sur ce matériel-là.

rée LEHMANN Je ne sais pas ce que vous appelez "l'avant". Moi, je poserais plutôt les problèmes en termes d'inscription et peut-être également, en termes de reconstruction de sa propre histoire, au sens où Freud l'utilise dans l'article *Constructions dans l'analyse*.

n-Pierre MANN Je voudrais d'abord reprendre ce qu'Hervé vient de dire parce que, autant je suis entièrement d'accord avec lui sur la folie de la systématisation de cette recherche, autant il importe d'ajouter que, de temps en temps, il arrive que pour tel ou tel analysant, on puisse s'apercevoir (ou que l'analysant s'en aperçoive après quelques années d'analyse) qu'il y a eu un trou, une faille, ou un mensonge énorme dans ce qui lui a été transmis, et que le travail analytique nécessite cette recherche. C'est l'analysant qui finalement découvre ce qui peut lui permettre un nouveau départ à partir de ce point... Je n'ai pas entendu la fin des questions posées au sujet des perceptions. Je voudrais reprendre quelque chose que François Baverey a laissé entendre sans le développer et qui m'a paru très intéressant, quand il a parlé de la congélation et qu'il a évoqué la régression, non pas de l'enfant mais de lui, analyste, pour rejoindre le point d'où l'enfant pourrait repartir. Il me semble que cela pouvait être en relation avec la question des perceptions. Je ne

sais pas si j'ai bien entendu. François Baverey pourrait-il en dire un peu plus : il y a là un point que j'ai rarement entendu énoncer de la sorte.

ıçois BAVEREY Je serai très court sur la question qui vient d'être posée : dans la position où se trouvait Olivier, celle d'être pris dans une jouissance exacerbée due à la confusion dont il refusait - c'est le mot - de sortir. C'est ce point de confusion qu'il fallait rejoindre, et pour lui et pour moi, pour que s'opère la possibilité d'une mise en forme minimale d'une chaîne signifiante marquant la présence du sujet tu. Cette marque c'est ce qu'il s'agissait de porter symptomatiquement au niveau du corps pour pouvoir lui donner voix.
Cette régression consentie, qui s'est effectuée à mon insu, est inséparable du choix qu'en tant qu'analyste, j'ai fait en acceptant de recevoir Olivier. Opérer cette régression est à la mesure de ce que je supposais être le choix de cet enfant. Ce choix du sujet est ce qu'il est absolument nécessaire de supposer, pour pouvoir engager un quelconque travail analytique.

cques HASSOUN Après ce qui vient d'être dit, je voudrais avancer une hypothèse qui viendra malheureusement couper dans ce que François Baverey vient de nous dire, et qui nécessiterait d'autres développements. Bref, pour revenir à la question du passé réel, il nous faut poser la question de savoir dans quelles conditions le passé peut-il faire du réel, dans ce que celui-ci recèle d'horreur ou d'impossible à dire.
Il y a une position à soutenir du côté de l'analyste

qui ressemblerait fort à ce qui nous a été dit tout à l'heure : il s'agit d'oser se coltiner ce passé-là jusque et y compris dans sa dimension historique. Je n'en dirai pas plus pour l'instant.

e-José AUDIN Sophie Voici une conservation avec une petite fille de six ans, la semaine dernière, montrant qu'au niveau du supposé savoir, si l'analyste ne s'en interdit pas, il n'y a pas d'analyse possible. (Cette enfant est venue en raison de crises comitiales généralisées, et lors de notre première rencontre, a cassé quelques crayons). Elle dit : "c'est toujours interdit de casser les crayons ?". "Tu le sais". "Réponds-moi oui". "Oui". Elle fait semblant de casser un crayon en me regardant et dit : "Tu as cru que j'allais le casser ?" "Je ne sais pas, je ne savais pas". "Ah bon". Elle pointe un crayon vers ma joue - je ne bouge pas - et dit "tu vois bien que je fais semblant". Après elle écrit "tu es bête, je n'ai plus de probl*aime*" et dit "quand on arrive pas à se souvenir, on le fait".

Lettre de Joseph HUMEAU à Monique TRICOT

Dans ces notions de passé réel non transformé, d'immémorié du corps, peut-on y insérer la notion d'image telle qu'elle est développée dans *Au-delà du principe de réalité* (Lacan, 1936) ?

Citations de Lacan :

- "image qui se dérobe, et qui s'ignore".
- "image qui, dans le processus analytique, d'abord diffuse et brisée est régressivement assimilée au réel, pour être progressivement désassimilée du réel, c'est-à-dire restaurée dans sa réalité propre".
- "image à la fonction informatrice qui par le procès de l'identification se manifeste comme assimilation globale d'une structure et assimilation virtuelle du développement".
- "image comme saisissement d'une 'interaction sociale' qui donnera les traits de développement d'une personnalité".

Avec les approches de la topologie, de la physique quantique, pourrait-on y insérer l'approche holographique pour donner un autre ou supplément d'éclairage à la question de la mémoire, de ses lieux et moyens d'inscription, à la question du comment passe cette information du passé réel, à ce qui peut passer dans le milieu du transfert, à la question de l'hallucination ou hallucinose, à la question de la multiplicité simultanée du signifiant...

## RÉPONSES

nique TRICOT — Vos questions s'appuient sur un texte de Lacan qui nous avait servi d'introduction à Dijon dans un travail sur "la règle fondamentale". C'est dire si cet abord de l'image se situait d'emblée dans le champ du langage. Ce texte est antérieur au *Stade du Miroir*, au dégagement de la fonction de l'image spéculaire.
Une façon de vous répondre serait de reprendre ce que rappelait hier Hector Yankelevitch : ce que Lacan a apporté d'essentiel à l'analyse, c'est de différencier l'objet voix et la pulsion invocante. Ce que nous aurions donc à interroger, c'est le passage de l'image au signifiant. De votre côté, vous vous référez à l'hologramme, est-ce pour insister sur la dimension scopique de l'image ?

oseph HUMEAU — Non, dans ce texte, ce qui m'a semblé, c'est que l'image se situait au-delà du scopique, et que, hors ce domaine, elle trouvait la source de son déploiement organisateur.

onique TRICOT — Dans cette série de définitions de l'image que vous rapportez là, c'est sa "fonction informatrice" que je retiendrais, en ce qu'elle vient fournir les éléments constitutifs de la représentation.

Claude RABANT — L'image pour la tradition était plutôt l'imago. Sous ce terme d'image, c'était ce que Lacan, à l'époque, lui-même, a repris sous le terme d'imago,

c'est-à-dire quelque chose qui s'est diversifié ensuite dans le symbolique, l'imaginaire et le réel. Imago était cette espèce de noyau qu'il appelait quasiment "triplicité enveloppée", ce qui détenait la fonction structurante comme telle. Est-ce qu'on peut reprendre cela sous la notion d'une dimension holographique, pourquoi pas ? Cette deuxième question, j'aimerais plutôt la renvoyer à son auteur. Qu'est-ce que vous entendez, vous, par la "multiplicité simultanée du signfiant" ?

seph HUMEAU

Je me réfèrais à des textes (travaillés à Dijon) de Michèle Montrelay, où elle parlait du travail du déploiement du signifiant. Cela m'a fait penser aux particularités de l'holographie. Là, chaque point de l'objet est mémorisé par l'hologramme ; chaque point de l'hologramme contient une information sur chaque point de l'objet, donc sur l'objet entier - si bien qu'une partie de la plaque holographique contient tout l'objet, à la différence de la plaque photographique. J'ai associé sur ces particularités. C'est un point de départ...

laude RABANT

Une forme d'objet de plus à mettre dans la série que nous avons énumérée depuis hier ! Hier, en effet, nous avons commencé à rencontrer plusieurs formes de ce qu'on appelle communément "objets". Aujourd'hui, il s'agit d'une autre forme d'objet. Quel rapport entretient-il, en particulier, avec l'objet de l'analyse ?

Lettre de Paule MONIER à Hervé PETIT

vier GRIGNON Avec cette question, on va passer du semblant à la feinte.

Lettre de Paule MONIER

Quel sens donnez-vous au mot "feinte" ? Est-ce la tromperie ou la feinte de l'escrime qui consiste à toucher ce qui n'est pas visé ?

Lorsque l'interprétation surprend l'analyste, peut-on dire qu'il est "feinté" ?

Peut-on parler d'une cure ?

RÉPONSES

rvé PETIT réserve sa réponse.

ivier GRIGNON Il me semble qu'on peut s'arrêter sur cette question qui est comme une interprétation.

# L'ESPACE DU JEU OU LORSQUE L'ENFANT PARAÎT (*)

Jacques Hassoun

L'enfant décidément insiste ! C'est en ces termes qu'il m'apparaît le plus adéquat de commencer ce qui doit d'une certaine manière conclure ces journées qui ont tenté de développer quelques questions autour de l'acte analytique.

Je dirais plutôt - et c'est mon hypothèse - que si l'analyse suppose un dépliement, l'acte analytique comme question suppose *manifestement* un décrochement, un moment où l'analyste est convoqué à se poser la question qui en d'autres circonstances pourrait paraître comique : "Comment en sommes-nous arrivés là ?"

---

(*) J'ai tenu à reproduire ici le plus fidèlement possible l'intervention que j'ai faite à Dijon à partir de mes notes. Il me semble inconcevable de la mettre en forme. Il s'agit de la transmettre dans sa "fraîcheur" première.

Vous avez reconnu dans cette réplique ce que les protagonistes d'une scène, celle qui secoue les ménages ou les institutions arrivés au point de rupture, se lancent, catastrophés, à la figure.

Dans une cure, il est, me semble-t-il, un temps où cette question se pose sur le mode de la surprise : "Comment en sommes-nous arrivés là... et pourtant il fallait bien que nous passions par ce défilé pour qu'un déplacement signifiant témoigne de l'acte analytique."

Mais dès lors que la question est posée en ces termes nous sommes confrontés à une autre difficulté qui chagrinera vraisemblablement quelques uns d'entre nous comme elle n'a cessé de chagriner dans le passé une grande partie des analystes, ceux d'entre eux qui exigent de l'analyste les preuves d'une scientificité qui relève à mon avis plus de la maîtrise que de la psychanalyse...

Poser cette question, n'est-ce pas admettre qu'une part du processus nous a constamment échappé dans le déroulement de telle cure ? Mais n'est-ce pas témoigner aussi que dans le transfert travaille un insu que nous nous devons néanmoins de considérer comme lisible après coup.

Mais je souhaiterais interrompre ici ces considérations pour évoquer une séquence d'analyse non sans vous faire remarquer que *si lecture il y a, elle a ceci de particulier qu'elle est contemporaine d'une inscription qui vient au jour à l'instant même où du lisible vient,*

*non pas de s'écrire, mais d'apparaître*. Vous avez reconnu là "le bloc magique" cher à Freud, mais surtout une autre propriété de l'écriture : Au moment même de cette transcription, s'imaginarise du très ancien et de l'inaugural qui est le témoignage de la fraîcheur d'une production qui étonne l'auteur, devenu à cet instant, le lecteur de ce qu'il vient de produire.

Notons ici au passage et comme entre parenthèses que s'il est un moment émouvant dans l'écriture, c'est celui où l'auteur se perd, s'oublie *littéralement* pour pouvoir mieux être appelé au lieu d'un premier lecteur surpris de ce qu'il vient de lire, de ce qu'il vient de lire et non d'écrire.

Et maintenant passons à l'exposé du cas clinique qui nous arrêtera quelque temps. Cette analyse n'est pas terminée : Je prends le risque d'évoquer quelques unes des lignes de force qui l'ont traversée, car il me semble qu'au point où elle est arrivée, je peux me permettre d'évoquer une séquence "inaugurale" telle qu'elle a pu se donner à entendre il y a près d'un an.

D... m'est adressé il y a plus de six ans par une universitaire militante d'extrême-gauche et tiers-mondiste acharnée (le détail a son importance). D... se présente comme un homme grand, presque imposant... tout en lui, semble exprimer la tristesse et une certaine souffrance. Il sort d'une histoire d'amour orageuse avec une femme qu'il aime toujours. Mais il est *aussi* homosexuel. Il aime comme il dit "les garçons", amour qui lui procure une certaine culpabilité et une certaine gêne. Celle-ci est due, dit-il, à son vieillisse-

ment, à son aspect massif. Il est gros, gras... c'est du moins ainsi qu'il se décrit. Il vieillit mal. Il a alors 32 ans, mais en paraît beaucoup plus. Il est d'ailleurs certain qu'au fil des ans, il m'a toujours fallu, jusqu'à ces dernières semaines, faire un véritable effort pour lui donner son véritable âge. En fait, il est sans ête, vieux-jeune... Et bien évidemment, il n'était ni gros ni gras... Assis sur le bord de son siège, fumant une cigarette après l'autre, il parle lentement, cherchant le mot juste, le terme exact, la formule appropriée... semblant ainsi échapper à tout risque de lapsus, à toute claudication de la langue... Bref, il éxude l'immobilité et la provoque chez son interlocuteur.

Son histoire ? Celle d'un enfant doté de parents redoutables. Son père, un grand penseur, un universitaire brillant, un républicain laïque, porte un nom que D... a quelque mal à assumer. Sa mère fait partie d'une famille de la vieille noblesse française qui, à chaque anniversaire de la mort de Louis XVI, portait le deuil. Elle est décrite comme une paranoïaque. Fruit d'un tel métissage, D... a quelque peine à se retrouver. D'autant que ses parents divorcés très tôt après avoir fait plusieurs enfants, vont suivre chacun de leur côté leur destin. La mère s'enfermant, dit-il, dans un monde illusoire composé de persécuteurs classiques (les juifs, les francs-maçons, les socialistes, les bolchéviques)... le père poursuivra sa carrière triomphalement, se remariera à 65 ans et aura deux enfants de cette nouvelle union. Nous y reviendrons. Dans la fratrie nous noterons la présence d'une soeur dépressive et d'un frère que nous pourrions décrire comme un marginal de haut vol.

D... quant à lui occupe un poste de premier plan dans un obscur mais prestigieux institut universitaire qu'il porte à bout de bras, s'épuisant en scrupules chaque fois qu'il doit sortir de l'ombre.

Il ne peut écrire, non pas qu'il n'ait pas des idées mais ses scrupules extrêmes à l'idée d'avancer une hypothèse l'étouffent... mais surtout il craint de paraître un bateleur, un parisien. Son horreur de la facilité le condamne à l'obscurité. Parallèlement, il a une conscience aiguë que son nom le dessert : Il est trop prestigieux.

Il mène une vie de solitaire et de soutien de sa mère, de ses soeurs, de ses amies. Sa seule échappée : son art, son activité de création artistique. En effet, il fabrique des poupées, des montages tout à fait étonnants et peint des tableaux d'une particulière violence. Un jour, non sans crainte et tremblement, il s'autorisera à me montrer quelques unes de ses productions.... Il s'autorise aussi quelques virées en Europe du Nord : une fois par an, il va retrouver des amis.

Je noterai par ailleurs que cet analysant ne vient qu'une fois par semaine, paie une somme relativement dérisoire et qu'il n'est pas allongé : ce qui se justifiait au titre d'entretiens préliminaires, se poursuivra durant des années. J'ai jugé qu'étant donnés son histoire, sa structure, son rapport au temps, il ne pouvait en être autrement. Et d'ailleurs, nul espace dans son propos ne permettait d'opérer ce déplacement que représente le passage du face-à-face au divan. Dirais-je enfin qu'il me fascinait à la fois par sa

force d'inertie et un transfert particluièrement massif.

Il est à noter aussi combien son existence était empreinte d'une profonde misère dans sa vie sexuelle et dans sa vie affective mais aussi dans son existence économique. L'ensemble étant pris dans une interrogation permanente sur sa légitimité à exister.

Progressivement, les choses, pourtant, ont bougé imperceptiblement, il travaille sur son image, sur le personnage maternel, sur le père intouchable, sur l'amour éprouvé pour les hommes et sur son désir des femmes... mais il me fallait respecter son rythme quitte à m'enfoncer dans un ennui de plus en plus pesant à l'égard d'un patient qui pourtant m'intéressait au plus haut point par ses propos, et puis par l'intense curiosité que son inertie et sa lenteur suscitaient en moi. Pourtant, quelquefois je sortais de cet état quasi-stuporeux pour me poser cette double question : "comment cela allait-il se poursuivre, comment cela allait-il se terminer ?"

Un rêve au bout de quelques années devait pourtant représenter un tournant important dans cette cure. Au cours d'un rêve post-masturbatoire il se pose la question : qu'est-ce qu'une femme, qu'est-ce qu'un homme ? Très interloqué par cette interrogation et par la tonalité anxieuse qui l'accompagnait, je lui posais une question : *"mais par où passe la différence ?"* C'est alors, à la suite de cette séance, qu'il va commencer à parler plus aisément pour à nouveau retomber dans l'angoisse et l'inquiétude quant à son travail, son avenir professionnel.

Je pourrais ainsi poursuivre durant des heures et vous rapporter par le menu les différentes figures de l'angoisse et de l'effroi quand il s'est vu proposer un nouveau poste prestigieux où il aurait été capable de donner la mesure de son efficacité. Terrifié, séance après séance, en un cercle vicieux, il s'enfonçait dans sa difficulté à se déplacer. Quand il arrive un jour catastrophé : son jeune demi-frère est mort âgé de dix ans (mon patient venait d'avoir quarante ans), ce frère qu'il aimait pleinement venait d'être écrasé par l'ascenseur. "Je ne comprends pas", me dit-il, "comment a-t-il pu jouer avec cet ascenseur." Il pleure : pour la première fois, un affect est exprimé. A la séance suivante, il revient sur les circonstances de cette mort, me conte que son frère, un surdoué, était en psychothérapie depuis un certain nombre de mois et qu'il commençait justement à aller nettement mieux. A la séance suivante, il revient sur les circonstances de cette mort en évoquant ce que le pasteur avait dit au cours du sermon qui précédait l'inhumation : "Cet enfant a été sage d'un bout à l'autre de sa courte vie." C'est alors que j'interviens en lançant cette interprétation comme d'autres lanceraient une paire de dés : *"l'enfant a joué pour la première fois"*. C'était un pari. Je m'attendais à tout sauf à ce qui allait suivre. D... rassuré, plus attentif qu'il ne l'a jamais été par une parole émise par moi, me raconte comment la seule fois où il a joué avec son frère, celui qui était de la même génération que lui, avait été suivi d'une catastrophe : une armoire s'était abattue sur eux et avait failli les tuer. Depuis ce jour, il avait été interdit de jeu. Il n'avait jamais plus joué. *Somme toute, celui qui n'avait jamais joué, quand il joue, il*

*meurt*, telle était la pensée qui m'avait traversé à ce moment et que je lui communiquais. A ce moment, une conviction fugace, étonnante : *il va pouvoir enfin s'en sortir. Il fallait qu'il y ait au moins un qui joue, il fallait qu'il y ait au moins un qui meurt pour qu'il s'en sorte.*

A partir de ce moment-là, l'analyse de D... connut un développement très étrange. Sa peur de l'enfant, sa peur de jouer dans son travail, sa peur de jouer dans sa vie affective, sa peur même d'avoir des enfants sont évoqués pour la première fois. *Sa peur de l'enfant*, dit-il, *ne serait jamais que des peurs de l'enfance* que D... va associer au fait qu'il n'a jamais parlé à son père. Il n'a fait que lire (rappelons ici que la profession de D... est essentiellement rapportée aux livres).

Désormais sa mère l'excède... enfin... ou du moins il peut formuler ses sentiments agressifs à l'égard de sa mère. Au retour des vacances, il me rapportera un rêve où le signifiant jeu réapparaît dans son propos qui va entraîner d'ailleurs une rédistribution extrêmement importante des sympathies et des antipathies, et c'est alors qu'il décide d'accepter un nouveau poste universitaire après s'être entouré de multiples garanties. Il écrit, il s'autorise à porter des jugements sur les autres et non plus sur lui-même, il est enfin un parmi d'autres. Mais surtout, il ne supporte plus d'être le *réceptacle* de la plainte des femmes et de la passivité où elles l'entraînent. Il analyse cette place de réceptacle, et la manière dont il assure depuis des années une permanence redoutable pour lui-même

et... pour son entourage aussi. Même pour sa soeur qui réside provisoirement à San Francisco et qui, si elle ne peut le joindre par téléphone, sombre dans des états de panique absolue. Même vis-à-vis d'elle, il commence à prendre quelque distance. Somme toute, dit-il, il a été durant toutes ces années le garant. Il n'était ni le frère, ni le fils, mais la borne qui clôt un champ sur lui-même. Borne d'une borne quasiment, sans laquelle l'édifice s'effondre. C'est alors que l'analyste est reconnu avoir été quelque chose d'autre qu'un réceptacle. Pour la première fois il m'envoie une carte où il me dit l'importance que cette analyse a pour lui. Mais pour la première fois aussi il exprime l'importance de l'analyste. Son corps lui-même commence à se modifier. Il arrive enfin, dirais-je, à rattraper son âge... à reculons. Vais-je dire que "c'est gagné" ? Je ne peux encore l'affirmer, mais un pas de côté s'est accompli.

La question que pose l'histoire de D... me semble exemplaire et redoutable à poser au terme d'un colloque.

Ce qui s'est imposé comme interprétation "l'enfant a joué pour la première fois", et la conviction absolue chez moi que cette interprétation n'était pas anodine - même si elle était/devait être aussi quelconque - pose une série de questions. Car très vite, deux semaines plus tard, se confirmait que pour D... cette interprétation venue à cet endroit, à ce moment et ce qu'il y associait représentait en effet un tournant dans sa cure. Dans ce cas, je tiens à le faire remarquer ici à mes collègues dijonnais, *mort et enfant* n'avaient pas leur raison d'être associé. Nous

étions ailleurs. Dans le fait que jeu et mort pouvaient s'associer et se dissocier.

- Jeu est inéluctable
- Jeu est interdit
- L'interdire de jouer est impossible
- Céder au jeu dans ces conditions où *inéluctable* et *impossible* se conjuguent devait mettre en évidence la *mort* comme troisième terme.

Il a bien fallu dès lors relever contre toute vraisemblance que le frère de D... avait rencontré de la mort à l'endroit de cette conjugaison. Il le fallait dès lors que ce qui se préparait dans la cure de D... pouvait se résumer à ceci : *quand donc a-t-il joué ?*

Qu'a-t-il/que n'a-t-il pas joué pour secréter l'immobilité, pour rester comme immobile devant les différentes figures de la séparation. Or, depuis cette intervention que j'avais formulée en ces termes : *par où passe la différence des sexes ?*; il s'est révélé par la suite que c'est du côté du réel du corps que cette question a été entendue et que c'est à partir du réel que l'imaginaire puis le symbolique (et singulièrement dans les productions picturales de D...) que le signifiant "séparation" en ses avatars a pu être interrogé.

Mais *séparation* comme suspens renvoyait, me semble-t-il, à une immobilité devant le plan fixe d'une scène énigmatique qui l'encombrait : une armoire s'abat sur lui et son frère et risque de les tuers tous les deux. Ainsi les trois frères, chacun à leur manière, n'ont lancé la bobine qu'une seule fois : cela ne constitue pas le jeu. Elle l'interdit.

Ici le travail de deuil du frère mort passe par le deuil de cette scène et de la culpabilité qui lui est attachée. Travail parallèle à celui qui évoquait le regard fixé sur une scène originaire qui me semble dans ce cas ne relever que de l'impensable, que de l'inimaginable, non pas de l'inter-dit mais du *pré-dit* et qui parasite l'*ensemble* des images du sujet, qui vient interférer aussi dans ce qui fait récit-fiction (c'est-à-dire symbolique) : ce pré-dit était du réel.

*Véritable garde-fou au vertige de la jouissance, ce réel-là formait comme la ponctuation d'un récit non encore advenu.*

L'étrange de la chose c'est qu'un autre, un demi frère qu'il aimait passionnément, un "garçon" (entendez ce terme sous différentes acceptions, y compris celle peut-être que D... n'avait jamais voulu s'avouer et qu'en donnent les homosexuels) devait assurer de son corps et de sa mort ce petit pas de côté, ce qu'il m'a bien fallu saisir au vol pour y reconnaître (cyniquement ?) la chance unique de D... *à ne pas laisser échapper* et qui allait donc permettre à l'analysant de s'emparer du jeu pour l'amener au statut de signifiant afin de lui permettre d'en *user* dans sa vie professionnelle et amoureuse.

Souvenez-vous : ce qu'il me disait au début de sa cure : "Il y a les garçons et il y a moi, gros, gras, vieux". Il disait cela. Certes, ce prédicat avait été travaillé comme l'avait été ce qui s'interposait entre son *image* et l'image des "garçons". Ce qui s'interposait, n'était-ce pas cette pesanteur formidable d'un

inimaginable que la fabrication des poupées a pu estomper pour qu'il puisse enfin la parler ?

Cet ensemble [inavouable du vertige/jeu de poupée (et la honte qui s'ensuit)/sidération devant l'écriture...] offrait toute la gamme, toute la palette de ce qui pouvait être le *prélude à*... une redistribution des cartes, un prélude à un quart de tour. Aussi, était-il impératif de reconnaître ce qui dans l'inconscient produirait alors ce qui ferait acte.

Il fallait qu'un événement aussi horrible qu'il puisse être, soit saisi au bond, au moment opportun, pour le constituer en formation de l'inconscient.

Comment D... pouvait-il constituer ses objets ? Comment pouvait-il ne pas en faire les cailloux du Petit Poucet ? Quelles seraient les conditions pour qu'il prenne le risque d'abandonner ces cailloux, afin que le récit commence au risque de s'égarer... Telle serait peut-être la série de questions que cette cure fort embarrassante m'a posé.

Mais me direz-vous : Comment en êtes-vous arrivé à reconnaître cette nécessité ? Je vous répondrai alors: parce que j'en avais assez de m'ennuyer. Qu'il avait épuisé en moi toutes les possibilités de l'ennui et de l'attente mais aussi du respect qu'il ne manquait pas de susciter en moi. Il fallait, me semblait-il, que nous allions jusqu'au bout de cette usure. Mais il me faut aussi reconnaître que cette part d'ennui était une *métaphore* du transfert où allait se jouer le désir informulable à une demande informulée afin

qu'un *Kairos* fut rendu possible. A ce titre, il y avait possiblement de l'acte.

L'acte analytique dans cette cure, tel que je l'entends au moment où je rédige ce texte, c'est-à-dire plusieurs mois après cette séquence, a été la reconnaissance de ce jeu mortel, pour peu que "jeu" fut *dégagé*, pouvait, devait être pris non comme un événement extérieur à D... *mais à inclure dans sa propre histoire, dans son dit*. Il s'agissait donc de la constitution d'une bande de Moebius *dans le discours et dans le transfert* tel que ceux-ci s'étaient mis en place au cours de cette analyse.

Car *jeu* comme signifiant était présent dans cette cure comme une bombe prête à *imploser*. A dégager ce signifiant et seulement à le dégager, permettait qu'*enfant* enfin distingué de *garçon* (objet sexuel) pouvait peut-être commencer à s'articuler.

Cela a été mon enjeu.

Mais encore, à parler de l'éthique de la psychanalyse, de l'horreur que cela peut produire (et il s'agit bien ici d'horreur, vous l'entendez bien, qui me fait poser cette question avec gravité : "à quel jeu jouons-nous parfois ?") Car somme toute ce *Witz* cruel a été une nécessité de la cure et c'est à ce titre que nous pouvons la reconnaître comme une interprétation. Avec tout ce que ce terme peut tracer comme séparation dès lors qu'il introduit à un signifiant articule à un autre signifiant : *enfant/jeu.../...mort* s'étant détaché ici d'enfant, pour chuter. A ce titre, nous pou-

vons dire que cette interprétation a pu constituer un effet-sujet. Un effet-sujet qui a pu *mettre une barre entre spéculaire et imaginaire* et qui permettait de faire advenir une Autre scène qui ne soit pas celle, originaire qui, dans le cas de D... fut d'autant plus objet de fascination que *tout* dans le propos parental la rendait impossible à l'analysant comme telle.

Il s'agit donc ici de l'introduction de l'infantile (tel qu'il représente la pulsion) non pas en faisant retour à l'enfance, mais en articulant *enfant* à *jeu* au moment même où l'émergence de l'inconscient pouvait être reconnue par D...

Ce qui s'est joué ici fut une scansion : celui qui lit est celui qui sait introduire une scansion ; c'est du moins ce qui dans ma culture, c'est-à-dire dans mes signifiants, signifie le lecteur (1).

C'est cela qui constitue du mémorable car ce qui a fait scansion est bien ce qui a permis au signifiant *enfant* de représenter le sujet pour le signifiant *jeu*.

---

(1) Je fais référence ici à la lecture du Pentateuque telle qu'elle se pratique les samedis et les jours de fête dans les synagogues. Cette lecture du Pentateuque a ceci de particulier que le scribe n'a marqué aucun des points diacritiques, aucune virgule, aucun point final, aucune note de musique dans le texte traditionnel. Il faut donc à chaque fois lire, il faut introduire la scansion en faisant la lecture de ce texte. Ça ne peut pas se réciter par coeur, on ne peut mettre en jeu sa mémoire. Un aveugle, fût-il un homme profondément religieux, ne peut réciter le Pentateuque. Il s'agit avant tout de le *lire*.

Demeure cette question : *savoir faire de l'inconscient la psychanalyse en acte*, demande une scansion.

Chaque analyste, un par un, peut en donner sa propre lecture.

La scansion ici aurait valeur diacritique.

Car l'analyste quand il s'autorise, doit se garder autant de l'homophonie que de l'homographie car ils auraient l'un et l'autre tendance à faire slogan. Donc ma lecture de l'enseigne de notre colloque serait celle-ci :

Savoir
Faire de l'inconscient
La psychanalyse
Comme acte.

A nous, un par un, de reconnaître ce qui a fait acte dans nos analyses... de soupçonner ce qui a fait acte chez nos analysants, mais de ne pas aller au-delà du soupçon car cela indexerait leur parcours de ce qui doit chuter au moment opportun.

C'est en cela que nous pouvons repérer ce qui de l'inconscient opère.

## DÉBAT APRÈS L'EXPOSÉ DE

## JACQUES HASSOUN

aude RABANT — Jacques, merci de tout ce que tu as apporté comme démonstration de ce que peut être pour un analyste de ne pas avoir trop horreur de son acte. Qu'est-ce ne pas avoir trop horreur de son acte sinon arriver à analyser l'effet d'interprétation sur nous, de notre propre interprétation...
Je laisse la parole aux questions de la salle.

tor
KELEVITCH — Je voulais me faire pardonner de devoir partir dans dix minutes... C'est pour cela que je prends la parole tout de suite pour te dire qu'il y a quelque chose d'exemplaire dans ce que tu dis. Cette interprétation montre la visée de tout acte analytique, en cela il est exemplaire, parce que la visée d'un acte c'est de produire la mort qui hante la vie, c'est-à-dire si on se met d'un point de vue biologique, la mort est dans la vie, la vie c'est celle

qui porte la mort, mais pour l'analyse, c'est la mort qui porte la vie. Et, arrivé à cette mort-là, à cette trace-là, il s'agit en analyse de la produire. Parce que personne n'y arrive, s'il n'y a pas un acte de l'analyste et c'est cette phrase-là qui fonde le sujet, c'est d'autant plus clair dans ce que tu as produit là pour nous, c'est que tu n'es pas intervenu par exemple sur le signifiant qui l'enchaînait à l'autre : c'est-à-dire quand il considérait que ce n'était pas légitime de parler ou d'écrire. Ce que j'ai entendu tout au moins, c'est que le signifiant de cette inhibition symptomatique, c'était le signifiant de sa mère, parce que sa mère, qu'est-ce qu'elle est sinon légitimiste. Or justement, tu n'es pas intervenu sur ce signifiant (par son inhibition il se protège d'être complètement absorbé par le grand Autre), mais sur celui qui faisait figure d'objet pour lui, c'est-à-dire celui qui représentait l'enfant qu'il n'avait jamais pu être. Voilà, c'est-à-dire que là tu as saisi ce qu'est la répétition dans son sens profond, non pas la reproduction (qui existe) mais la répétition dans son sens profond, c'est-à-dire elle est une réponse qui conclut avant de comprendre un événement imprévu. Et c'est là qu'on saisit le vrai de la répétition.

ques HASSOUN Oui, Hector, en effet, je suis très frappé par ce que tu interprètes en terme de légitime/légitimiste. En effet, il a beaucoup parlé du fait qu'ils étaient légitimistes dans sa famille, mais en effet je n'ai jamais jugé bon à ce moment-là d'intervenir, c'était trop pris dans l'Histoire. Ce qui par contre

se révélait dramatiquement absent, c'est l'enfant. Je n'arrivais pas à l'imaginer enfant. Je ne sais pas qu'elle est votre expérience d'analyste, aux uns et aux autres, mais de temps en temps vous pouvez avoir fugacement l'image de votre analysant, enfant, mais ici pas une seconde cette image ne s'est présentée. Je crois que c'était ça qui était *en attente de*... c'est-à-dire quelque chose qui pourrait nouer effectivement l'autre forme de la répétition que tu évoques.

RVENANT Je voulais simplement dire que cet enfant ne sait plus jouer, il a une immaturité latente, que jouer pour moi, c'est jouer *avec* quelqu'un, donc ici il n'y avait personne avec qui jouer.

ues HASSOUN Elle était en effet terrible pour lui, cette question : Quels sont ces autres, quels étaient-ils ? Maintenant il dit : "je suis un parmi d'autres". C'est très étonnant ce qui est apparu ces derniers mois dans cette cure, ce "je suis un parmi d'autres", alors qu'avant, il était soit le déchet le plus total, il n'avait aucun droit de vivre, mais en même temps quand il recevait des textes de gens qui ont pignon sur rue, genre Collège de France et autres lieux de ce genre, c'était pour lui l'expression de l'abjection complète, du parisianisme le plus affreux, il ne les supportait pas. C'est que "des autres", il n'en avait pas; peut-être, peut-être seulement, épisodiquement, une amie, mais qui était toujours intouchable.

de RABANT Je voudrais faire une petite remarque sur la notion de jeu, parce qu'enfin, dans le récit que tu as fait de cette cure, les choses ont commencé à émerger ou à bouger, à partir du rêve de masturbation, c'est-à-dire que le jeu commence peut-être quand le pénis est l'autre, c'est-à-dire quand il y a de l'autre, quand l'enfant-garçon peut jouer avec son pénis comme avec un bout d'autre, jusqu'à ce que cette mort imaginaire survienne. Parce que dans le premier temps où la mort joue sans s'inscrire, ça me faisait penser à cette dimension de la mort imaginaire que Freud décrit dans "L'Interprétation des rêves", c'est-à-dire quand la mort ne s'inscrit pas et reste cette sorte de signifié flou, qui se joue dans la disparition etc., mais pas dans la séparation comme tu l'as dit. Ainsi, le jeu, en particulier masturbatoire, était pris dans cette sorte de masse non inscrite.

ques HASSOUN Le premier rêve qu'il s'autorisait à me raconter, avec beaucoup de difficultés d'ailleurs, fut en effet le rêve de masturbation, et c'est à ce moment-là qu'effectivement il a commencé à poser la question : "par où passe la différence ?" et à fabriquer ses poupées, où il montrait les différentes possibilités "de la différence" en modelant des figures porteuses d'amputations terribles, par où passait la différence : c'étaient des femmes porteuses de petits pénis, des hommes avec des pénis monstrueux, des hommes avec des pénis amputés, des hommes sans pénis. "Par où passait la différence ?", il a essayé de figurer cette question, mais rien ne

le satisfaisait, bien évidemment. Il m'a montré des photos de ses poupées. Jamais il n'a pu me les montrer en me les apportant (comme il l'avait fait en d'autres circonstances).

ue TRICOT Tu viens de fournir une réponse à ma question qui était : "de quel sexe étaient ces poupées?" En t'écoutant, la question qu'on pourrait se poser c'était : "ces poupées étaient-elles des fétiches ou des représentations de sa position à lui, en fétiche ?" Est-ce que la différence enfant/garçon a-t-elle pu commencer à s'énoncer ?

es HASSOUN Probablement qu'elle commence tout juste.

ois BAVEREY Ce qui est un peu surprenant, ce qui m'a surpris, c'est que justement ce soit à travers le rêve que pouvait se formuler quelque chose qui en dehors du rêve était littéralement inimaginable. Puisque ce qui s'est produit après, ça a été la représentation des figurines, on passe déjà à un autre registre mais est-ce qu'à travers ce rêve, il n'était déjà pas devant ce que vous avez appelé de la scène énigmatique qui l'effrayait ? Ce rêve ne lui a-t-il pas permis de construire, pour répondre à l'inouï de sa position ?

ie RABANT Le rêve est le premier espace du jeu.

çois BAVEREY Oui, mais en même temps, j'ai un peu l'impression que ce rêve est un rêve de transfert dans toute sa splendeur. Je trouve tout à fait intéressant que tout d'un coup, quand on vous demande : "qui est-ce qui a dit par où passe la différence ?" le trouble

vient vous saisir, au point de ne plus savoir qui avait prononcé cette phrase ("par où passe la différence ?"). La question qui me venait justement, c'était de savoir si ce patient-là, avant, rêvait ?

ques HASSOUN Oui, de temps en temps il évoquait quelques images de rêve très floues dont il se souvenait, et qui renvoyaient à des scènes de son enfance, dans le château de ses grands-parents maternels bretons et où il rapportait ces scènes funèbres qui marquaient le jour anniversaire de la décapitation de Louis XVI, où toutes les fenêtres et les portes étaient fermées et où le recteur venait au château faire une messe pour le repos de l'âme du roi. C'étaient des rêves qui étaient presque des truchements qui rendaient possible l'évocation de scènes de son histoire qu'il ne pouvait pas me dire sans une très grande gêne et sans beaucoup de ricanements. Le rêve de la masturbation est le premier à être reconnu comme tel par lui.

scale HASSOUN En écoutant Jacques, j'avais noté une question que Claude Rabant a commencée à aborder : "est-ce que le seul moyen d'amener quelque chose au signifiant est le passage par la mort ?" J'aurais aimé que Claude nous en dise davantage sur la mort en tant qu'imaginaire, c'est-à-dire qu'on peut se poser la question : "pourquoi y a-t-il fallu la mort d'un enfant, une mort réelle pour que quelque chose du jeu (je?), enfin qu'une série signifiante, puisse commencer à se mettre en place?" Je me demandais si Claude, parlant de la mort imaginaire, n'apporte pas un début de réponse.

que TRICOT — Quel est le statut de ce *"il a fallu"* ? Moi, je ne dirais pas *"il a fallu"*, il y a une mort, et ça a été adressé à un analyste qui pendant vingt ans avait travaillé l'enfant mort et pour qui, l'enfant mort était devenu un signifiant (insignifiant?) (1) et chez qui va s'opérer un déplacement en enfant/jeu. C'est par la nécessité de l'événement, c'est le travail psychique qui s'est fait entre l'analyste et l'analysant qui rend cette mort signifiante.

çois BAVEREY — Tout à fait.

ues HASSOUN — Je souhaite dire à propos des deux dernières questions posées,que chacun de nous lit à sa manière Lacan, Freud et les autres. Vous savez très bien d'ailleurs que je n'aurais pas pu travailler ce texte comme je l'ai travaillé, si je n'avais pas lu, il y a quelque temps, à l'occasion de ce que nous avait présenté J.P. Lehmann au Cercle Freudien, Ferenczi; c'est évident que l'article de Ferenczi m'a travaillé tout au long de la rédaction de ce texte. Pour en revenir à ce qu'il en est du signifiant, il me semble que ce qui se joue de l'effacement de la trace, de la trace et de son effacement, de la constitution du signifiant, n'est pas sans avoir de rapports les plus étroits avec la mort dans son acception symbolique, mais que la mort imaginaire, c'est ce que j'appellerais la mort flottante, une mort qui circule, qui n'a aucun point d'accrochage, qui n'attend qu'une occasion pour se déchaîner.

---

(1) Après lecture, je propose de maintenir tel quel ce mal-entendu du passage de l'oral à l'écrit (J.H.)